

MÖBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

146

Le secret



MöBIUS 146

Möbius 146

septembre 2015

Numéro piloté par Robert Giroux

Directrice : Lucie Bélanger

Comité de rédaction : Lucie Bélanger, Robert Giroux, Lysanne Langevin
et Raymond Martin.

Conseil d'administration : Robert Giroux (président), Lucie Bélanger,
Lysanne Langevin, Jérémie Leduc-Leblanc, Tristan Malavoy-Racine,
Raymond Martin et Julia Pawlowicz.

Illustrations :

Maquette de la couverture : Raymond Martin

Mise en pages : Julia Marinescu

Dépôt légal, BAnQ et BAC, 3^e trimestre 2015

ISSN : 0225-1582

ISBN : 978-2-89741-053-7 ISBN PDF : 978-2-89741-054-4

La revue ne saurait endosser la responsabilité du contenu des textes qu'elle reproduit.

Möbius est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal.

Möbius est membre de la SODEP et de la FQLL.

Distribution en format papier : Dimedia (Canada) ; D. N. M. (Europe) ;
Exportlivre (ailleurs dans le monde)

Distribution en format numérique : Vitrine de l'entrepôt numérique
ANEL-De Marque (www.vitrine.entrepotnumerique.com) et Sodep
(www.sodep.qc.ca)

Abonnement au format papier : www.revuemoebius.qc.ca et www.sodep.qc.ca

Abonnement au format numérique : www.sodep.qc.ca et www.erudit.org

Archives : www.erudit.org

Möbius paraît quatre fois l'an.

Möbius

2200, rue Marie-Anne Est

Montréal (Québec)

H2H 1N1, Canada

Tél. : 514 597-1666

Courriel : triptyque@editiontriptyque.com

Site Internet : www.revuemoebius.qc.ca

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL



Canada

Conseil des Arts
du Canada



Canada Council
for the Arts

Québec



SOMMAIRE

PRÉSENTATION.....	5
JEAN-PIERRE APRIL	
<i>Dans le garage</i>	9
MATHIEU BLAIS	
<i>Le secret des mouchérons</i>	23
CHRISTINE DAFÉ	
<i>Chuchoter</i>	29
EVELYNE GAGNON	
<i>Des objets à collectionner (noires pantomimes)</i>	35
OLIVIER GAMELIN	
<i>Le cafard d'Anabelle</i>	37
STÉPHANE GAUTHIER	
<i>Le baiser à l'enfant</i>	43
CHANTALE GINGRAS	
<i>La bonté même</i>	53
JULIE HÉTU	
<i>Hans Trapp</i>	57
SUZANNE JACOB	
<i>Quatre séances sans l'aveu</i>	61
JACK KEGUENNE	
<i>l'ombre d'une neige</i>	67
MICHAËL LA CHANCE	
<i>Le chouettoquet</i>	73
PERRINE LEBLAN	
<i>L'empreinte des choses brisées</i>	81
MARIE LEFEBVRE	
<i>Zotz</i>	89
TRISTAN MALAVOY	
<i>Mon vrai visage</i>	93
ANTONIN MARQUIS	
<i>Pourquoi le feu ?</i>	101
MAXIME OLIVIER MOUTIER	
<i>Les coulisses</i>	111
JULIA PAWLOWICZ	
<i>Melisa</i>	121
THOMAS POURCHAYRE	
<i>Passion d'hiver</i>	129

NADIA ROY	
<i>Cap-Tourmente</i>	133
MARIE-ÈVE SÉVIGNY	
<i>Personne</i>	137
JEAN-PHILIPPE VEILLEUX	
<i>Le secret de maman</i>	147
81 ^E CONGRÈS DU PEN INTERNATIONAL À QUÉBEC.....	151
NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES.....	167
LES YEUX FERTILES.....	171

Thèmes à venir (les dates sont sujettes à changements) :

- n° 147 - *Vérité et mensonge* piloté par Mario Vivier (complet)
- n° 148 - *La rue* piloté par Olivier Gamelin (complet)
- n° 149 - *Cataclysmes* piloté par Mylène Durand (complet)
- n° 150 - *Persistance* piloté par Catherine Cormier-Larose (date de tombée: 1^{er} mars 2016)
- n° 151 - *Montréal est une ville de passages secrets* piloté par Lucie Bélanger (date de tombée: 1^{er} avril 2016)

PRÉSENTATION

PRÉSENTATION

Le sujet a de quoi laisser songeur. Qui n'a pas un jour ou l'autre vécu une expérience qui l'a acculé à garder un secret, à confier un secret, à s'en voir confier un, ou dévoiler... Cette expérience a toujours quelque chose de trouble, comme si l'on se retrouvait sur un terrain glissant. Un malaise s'installe, ou au contraire une complicité. Dans tous les cas, une fragilité s'installe.

Ce thème peut en effet emprunter une multitude de figures et jouer sur des territoires très diversifiés. Il flirte avec l'intimité, la discrétion, la dissimulation, l'énigme, le silence, la mémoire. Et par conséquent avec tous les contraires de ces états d'instabilité : l'aveu, le déni, l'amnésie, le mensonge, la honte, l'indiscrétion, le chantage, etc. Autant d'amorces de récit des plus variées.

Il serait donc intéressant de mettre en lumière des convergences ou des confrontations en gestation dans divers champs d'activités sociales et culturelles (l'art, la science, la religion, la politique, le sport), d'esquisser des liens, des échanges et des interférences entre le secret qui nous intéresse et les états qui y sont apparentés de près ou de loin.

Secret de Polichinelle, secret de famille ou secret d'État, top secret, rien n'est banal dans ces parages d'ombre, ne serait-ce que le creux de l'oreille ou les traces laissées par un ordinateur mal surveillé. Juré-craché. Et que dire du panier percé, de la passoire, ou plutôt de la taupe, du sourd, les territoires respectifs de la grande langue ou de la bouche cousue.

Je souhaitais qu'une bonne sélection de textes de fiction parvienne à circonscrire divers cas de figure propres à illustrer cette richesse sémantique du secret. J'ai tendu des perches un peu partout, sondé. On ne sera pas

étonné de lire des histoires de viols d'enfants, de maladies honteuses, d'abus de toutes sortes, longtemps gardés pour soi, d'entendre chuchoter des confessions sur l'adultère ou l'abandon, etc. Bref, des secrets de famille à profusion. Des histoires moins douloureuses également, des amours secrètes, des lieux d'enfance toujours vivants, des émotions tendres courant sur les mots... Mais on reste le plus souvent dans le giron de la famille élargie, presque rien sur des top secret militaires ou policiers, nous retrouvant loin de l'aventure ou de l'international. Une amie par exemple aurait pu nous parler du secret qu'elle soupçonnait d'être gardé précieusement par sa mère, une Européenne ayant quitté en vitesse la guerre qui sévissait alors, et ayant tout de suite épousé un brave et modeste soldat québécois, plutôt brutal, mais qui lui fera une smala d'enfants; jamais la mère n'insistera sur son passé, refusant même d'en parler, tout en laissant soupçonner des origines bourgeoises, élégantes et raffinées. Même si le secret se fait ici opaque, son spectre n'en fait pas moins de l'ombre.

Je remercie sincèrement aujourd'hui tous ceux et celles qui ont eu la générosité et l'audace de proposer un texte pour ce numéro, et ils sont vraiment très nombreux. Un grand nombre parmi ceux-ci n'ont pas été retenus, pour toutes sortes de raisons. Cependant, puisse l'ensemble des voix et textes retenus broser un portrait pluriel et sensible de ce qu'il convient d'appeler le secret.

*

Il existe une revue interdisciplinaire franco-portugaise qui s'intéresse tout particulièrement au secret. Il s'agit de *Sigila*, un semestriel édité par Gris-France (sigila@club-internet.fr ou www.sigila.msh-paris.fr). Je rends ici hommage à ces chercheurs qui m'ont inspiré l'idée du présent numéro de la revue *Mæbius*.

Robert Giroux

JEAN-PIERRE APRIL

Dans le garage

Drummondville, 1993

On me dit que j'ai dix ans. Je suis haut comme ça et j'ai les cheveux blonds, surtout en été au soleil. Mes yeux, je les vois pas, mais je sais qu'ils sont bleus. Quand je souris, j'ai des fossettes dans les joues et les madames trouvent ça mignon. Je souris souvent, quand il y a des madames.

Mon nom, c'est Bruno. Mais on m'appelle Ti-No. Dans le temps que j'étais bébé, quand on me demandait mon nom, je disais Ti-No parce que c'était plus facile à prononcer que Bruno. Maintenant que je suis grand, je dis les deux facilement, mais je préfère toujours Ti-No. Et quand on me demande ce que je préfère le plus au monde, je dis que c'est mon père, Fernand Gamache. Papa, y a rien à son éprouve, il est capable de tout faire.

Peut-être que je l'aime beaucoup parce qu'il me manque beaucoup. Avec lui, c'est pas souvent le bon temps. Mon père, c'est plus tard. Et plus tard, c'est trop tard.

Ma mère aussi, elle voudrait qu'il soit là plus souvent. Pour faire le boss dans la cabane. Parce qu'elle peut pas être un boss vu que c'est une femme. Ses cris, ses claques, ses menaces de pénitence et de retenues et de mauvais sort épouvantable, ça marche jamais longtemps. Au bout du rouleau, la langue à terre, elle finit par hurler son fameux «Attends que ton père revienne à maison, mon ti nono. Tu vas y goûter!»

Avec papa, ça goûte ben meilleur. Il est important, lui; il a pas le temps de niaiser avec des chicanes entre une bonne femme et un titenfant. Mais il trouve un peu

de temps pour s'amuser avec moi. Il me fait monter sur son dos et il galope dans la cuisine comme un cheval à la télévision. Il est si gentil, mon père. Le seul problème, c'est juste qu'il doit s'absenter longtemps pour travailler chez monsieur Cusson. Il travaille fort, papa; c'est un homme, un vrai!

Monsieur Cusson, il est encore plus vrai: c'est lui qui a le presque plus gros magasin de Drummondville. Alors, lui, il vit dans la richesse. Et mon père met un pied dedans. Papa m'a dit qu'il est son homme à tout faire. Moi, je suis impressionné: je savais pas que mon père pouvait tout faire. Tout! Y a pas à dire, c'est pas mal complet.

Aujourd'hui, je m'ennuie. Je suis allongé sur le plancher de la cuisine devant ma grande sœur. Elle se demande si je vais m'en sortir sur deux jambes. Cette fois encore, elle est infirmière et je suis son malade, en très mauvais état. Manon veut bien jouer avec moi, pourvu que je joue son jeu. Je dois même me lamenter, mais pas trop fort. Ça lui fait vraiment plaisir quand je suis entre la vie et la mort. Il faut avoir confiance dans son savoir-faire, elle réussit toujours à sauver ses patients, c'est ce qu'elle dit à tout coup, pour me rassurer.

Moi, je me dis que c'est pas un vrai jeu: c'est trop compliqué et pas très amusant. Que voulez-vous: ma sœur est une fille.

Garde Gamache fait comme si c'était un miracle que je sois encore vivant. Elle a tout plein de nervosité dans ses paroles:

— Vous avez eu un terrible accident d'auto. Votre jambe droite est toute écrapoutie. Heureusement que je suis là.

C'est bien là le malheur. Si elle était pas là, je l'aurais pas eu, cet accident «terrible». Enfin, j'accepte mon état: c'est quand même mieux que la mort. Pendant que garde Gamache prépare pansements et médicaments en fouillant dans la pharmacie, je suis distrait par mon père et ma mère qui se parlent à voix basse, comme s'il y avait un gros malheur entre les deux.

Ma mère a une blessure dans la voix. Le son est fêlé, au bord de s'éteindre. Au lieu de crier comme d'habitude, elle se fâche les lèvres serrées, en chuchotant. Comme si

c'était une colère tellement mauvaise qu'elle en a honte et qu'elle cherche à la cacher. Ou peut-être que c'est une colère énorme, qui lui reste coincée dans la poitrine.

Ma mère est offusquée. Mon père lui aurait-il poussé une menterie de trop? Une plus grosse que toutes les autres? Trop grosse pour être avalée? Ça doit être pas mal intéressant! Je tends l'oreille tout en obéissant à ma sœur qui m'ordonne de m'allonger moi-même sur la civière. En fait, c'est juste une nappe, même pas d'oreiller. Et là, malheur! garde Gamache m'annonce que ma jambe gauche est cassée à plusieurs endroits (Non, Manon: c'est la droite!). Une intervention rapide sera nécessaire. Je dois prendre des somnifères, ça presse. Pendant que ma sœur prépare la salle d'opération en disposant des instruments de chirurgie près de la nappe (des ustensiles de cuisine, ça promet!), je fais semblant de dormir et j'en profite pour écouter ma mère. Elle monte le ton, c'est plus fort qu'elle.

Il est question d'argent. D'argent qu'ils ont pas, et que le boss doit à papa. Mais le boss en a pas non plus. En tout cas, pas assez, pas dans le moment. Mon père dit que son boss a l'air plus gros qu'il paraît. Il a surtout de grosses dettes. Mais il paraît que c'est nécessaire de s'endetter un temps pour s'enrichir longtemps. Enfin, j'y comprends pas grand-chose, et à les voir se disputer, je pense qu'ils sont pas plus avancés.

Ma mère ouvre la bouche comme si elle allait manquer d'air. Comme si elle sortait la tête de l'eau. Ce qu'elle crie tout bas, on dirait qu'elle le vomit:

— OK, OK, Fernand Gamache. Ton boss peut pas toute te payer tout de suite, mais il peut au moins t'avancer une plus grosse partie du salaire qu'il te doit. C'est pas ça qui va le mettre dans la rue! Si tu vas pas réclamer ta part aujourd'hui même, c'est moi qui vas aller lui parler, à ton crisse de Cusson.

Le «crisse», c'est quand elle est fâchée au max. Y a juste ça qui fait effet sur papa.

Comme c'est dimanche, le boss doit être à la maison. Mon père lui téléphone en s'isolant dans le salon, la porte fermée, à l'abri des grandes oreilles de ma mère. Ma sœur chantonne en réparant mes blessures. Là, elle est devenue

médecin, mais elle s'y prend d'une curieuse façon, il me semble. Elle me confectionne un plâtre avec des linges à vaisselle qu'elle m'enroule autour de la jambe. (C'est vraiment la gauche, qu'elle a décidé.)

Après son coup de fil, mon père reparait dans la cuisine. On dirait un homme neuf, devenu tout léger, presque reluisant. Comme une vedette de la télé! Il a ses yeux rieurs et son grand sourire d'enjôleur. Sûr, il en a une bonne à raconter. Comme toujours, ma mère est vite sous le charme. Elle est peut-être consciente que son grand Fernand l'hypnotise, mais elle peut pas résister. Des fois, je me dis qu'elle le veut surtout pas. Les menteries de Fernand sont bien plus intéressantes que ses agissements. Ses mots font rêver comme des numéros de loto.

Avec papa, et un peu de bonne volonté, tout s'arrange. Son boss doit quitter la maison à l'instant, mais il va remettre de l'argent à sa jeune fille. Assez de cash pour faire l'épicerie. Et pour passer à la boucherie. Et même plus!

— Pis si on achète pas trop de bœuf haché, on pourra payer des nouveaux souliers à Ti-No, qu'il mentionne tout bonnement, avec un clin d'œil étincelant dans ma direction. Tu sais, les runnings qui ont deux bandes rouges sur le côté. Avec ça, on court ben plus vite!

Du coup, ma jambe semble guérie. Ma mère aussi paraît soulagée, en partie. Elle marmonne quelque chose, presque souriante, malgré elle.

Mon père met sa belle casquette des fins de semaine et sa veste à carreaux. On dirait un monsieur important. Il a l'air un peu trop content au goût de ma mère. Trop suspect. Au moment où il va sortir, elle retrouve sa voix des grands jours d'orage:

— Wo! Attends un peu, Fernand. Amène Ti-No avec toi. Tu le vois pas assez souvent, ton tit-homme. Y a des choses qu'il doit savoir sur les activités de son père.

Je saisis pas le message. Mais mon père réplique pas, comme s'il comprenait trop bien.

Plus par obligation que par plaisir, il me fait un signe de tête. J'enlève mon plâtre, je dis à ma sœur que je le remettrai en revenant, puis j'enfile mon chandail des Canadiens (numéro 4) et je pars avec papa, tout fier mais, sans comprendre pourquoi, tout aussi penaud.

Le boss de papa reste dans une belle rue de riches, près de la Celanese. Papa et moi, on y va à pied. Papa voulait pas y aller en auto. Je me demande bien pourquoi.

Pour éviter de parler, papa siffle. Il fausse beaucoup et ça me rend triste. Je suis plutôt pensif. Qu'est-ce que je fais là, tout près de lui et si loin de ses pensées, comme un petit chien blessé qu'on endure par pitié ? Ma mère m'aurait-elle envoyé en mission de surveillance ? Pour que je voie tout cet argent qui serait remis à mon père ? Pour qu'il en garde pas une partie cachée, juste pour lui ? Ou peut-être qu'elle a d'autres soupçons en tête. Elle a autant d'imagination dans ses peurs que mon père dans ses menteries.

Le boss demeure dans une grosse maison en briques rousses, à l'ombre des grands érables qui bordent la rue. Dans la cour, un garage double à côté du jardin, une pelouse très verte et une terrasse en planches d'épinette, avec une jeune fille assise tout au bord.

Elle attendait papa. Mais elle s'attendait pas à moi.

Elle sourit à papa ; elle me regarde pas. Il faut dire que c'est une grande fille, avec un début de bosses sur la poitrine, et moi je suis rien qu'un Ti-No qui doit pas regarder les boules des filles.

Papa s'approche et reste planté devant elle. Il la regarde comme il faut, sans sourciller du tout. Il mâche sa gomme au ralenti. On dirait un cowboy. Sa voix est grave, comme dans un film.

La jolie Mélanie est tout en sourires et en gloussements. Elle se balance d'une fesse sur l'autre, ses cheveux dorés ondulent au soleil, elle fait bouger ses cuisses qu'on voit toutes sorties de sa jupette.

Moi, je colle mon papa, comme si je sentais peser une menace sur lui. J'ai la tête à la hauteur de son ventre, devant la poitrine de Mélanie. Dans son décolleté, je vois très bien ses petits seins nus. Quand elle rit, ils tremblotent. Comme s'ils avaient envie de rire, eux aussi.

Mon père et la fille bavardent comme s'ils s'apercevaient de rien. Comme si ces seins-là étaient pas là. Ils se disent des niaiseries et ça les fait rigoler et ça fait frémir les seins de Mélanie. Moi aussi, je frémis quelque part. La

jeune fille fait comme si elle était une vraie femme, et mon père devient nono comme un enfant. Tous les deux, ils m'oublient, et moi, j'ai l'impression d'être de trop.

J'ai hâte de retourner à la maison. Mais quand donc vont-ils parler d'argent? Je donne des coups de coude à mon père. Il finit par me demander ce que j'ai à bougonner.

— As-tu oublié, papa: ta paye, la fille de monsieur Cusson doit te la remettre, non?

Mon père éclate de rire, pas déstabilisé, rien.

— T'as pas écouté ce qu'on disait, mon Ti-No? Le père de Mélanie a été retardé, mais il va passer à la banque et il sera de retour dans une heure. Peut-être deux.

La fille trouve ça pas mal drôle. Je suis sans doute un Ti-No mais pas un nono: ça sent la menterie à plein nez. Puis Mélanie me jette un coup d'œil méprisant, comme si j'étais un petit pitou perdu. (Un épagneul. Les épagneuls, c'est les plus piteux quand ils sont abandonnés.)

Deux heures à poireauter avec une niaiseuse et un beau parleur? Pas possible! Je m'embête déjà. Je tarde pas à le signaler à mon père. Il paraît bien désolé; un peu trop facilement, d'ailleurs. Il me dit que je suis pas obligé de m'ennuyer ici et que j'ai rien qu'à retourner tout seul à la maison. Comme un grand garçon.

Son sourire me fait souffrir. Mais je reste là. Avec mon papa.

La fille me lance des regards qui tuent. Moi, j'esquive; je regarde à côté, comme s'il y avait quelque chose d'intéressant quelque part par là. Puis, Mélanie et lui, ils se parlent de moins en moins. Ils perdent leur entrain. Bientôt, il se passe plus rien.

J'entends un chien qui jappe au loin. Je me demande si c'est un petit chien perdu. Encore plus perdu que moi?

Soudain, la Mélanie prend la main de mon père et elle l'entraîne vers la porte de côté du garage. Elle dit qu'elle a quelque chose à lui montrer, à l'intérieur du garage. Avant d'ouvrir la porte, elle se tourne vers moi avec une vilaine grimace de dégoût:

— Ça te regarde pas, mon ti-gars. T'es trop jeune pour voir ça.

Elle oblige mon père à se pencher pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Il grimace un peu, hésite à réagir;

ça semble compliqué. Puis elle disparaît dans le garage. Avant de la suivre, papa me regarde d'un air embêté. Il a une sorte de demi-sourire, plutôt triste, mais sa grosse voix d'homme me fait du bien :

— Rentre à la maison, mon grand garçon. On se reprendra une autre fois. Le boss m'a laissé de l'ouvrage dans le garage. Je dois faire le changement d'huile de sa Buick.

Il me lance un clin d'œil avant de refermer la porte derrière lui.

Qu'est-ce que ça veut dire, ce clin d'œil ?

J'attends un peu. Longtemps. Puis je me rends compte que je sais pas ce que j'attends.

Finalement, je m'en vais.

Pour retourner à la maison, je veux emprunter le sentier qui passe par un terrain vague derrière le garage des Cusson. Un raccourci. Avant de m'éloigner, j'entends des gémissements en provenance du garage. Je reconnais la voix de Mélanie, mais différente, comme si le son provenait du plus profond de ses entrailles. Elle souffre, ou elle a du plaisir, ou les deux en même temps.

Je pense aussitôt à la fois où j'ai vu mes parents tout nus en train de s'agiter dans le lit. J'aurais jamais cru que mon père allait s'agiter comme ça avec une autre, surtout pas avec une fille qui est à peine plus vieille que ma sœur. Mais c'est peut-être mon imagination qui trotte. Peut-être que Mélanie et mon père font quelque chose de plaisant qui demande de grands efforts. Peut-être que j'invente ça parce que j'ai peur. Peut-être que...

Le cœur tout énervé, je reviens sur mes pas. La porte du garage est verrouillée. Je remarque une fenêtre sur un côté du bâtiment. Je vais vite regarder à l'intérieur. Même si la vitre est crasseuse et que la lumière est faible, je crois apercevoir des formes humaines qui bougent dans la Buick. Des corps à demi nus, ondulant, qui se forment et déforment comme de la glue, ou de la boue, ou du mercure, ou... ?

Qu'est-ce qui m'arrive ? Un coup de fièvre ? Est-ce que je deviens fou ?

Mais non ! Je comprends vite qu'il s'agit plutôt de reflets sur le pare-brise de la Buick. Mon regard s'ajuste, je distingue deux silhouettes, secouées. Papa, le pantalon aux chevilles, donne des coups de bassin entre les jambes ouvertes de Mélanie. Dans la courbure du pare-brise, leurs reflets en mouvement prennent des formes fantastiques et ridicules. Mais je ne ris pas.

Je sens un choc quelque part dans ma poitrine. J'ai pas une goutte d'énergie dans les jambes. Plus rien dans le cerveau. Pourtant, j'ai la tête si lourde. Je vais m'étendre à plat ventre sur la terrasse et je pleurniche comme un petit garçon qui a perdu son chemin au milieu d'un monde trop cruel. Et pendant tout ce temps qui veut pas finir, le soleil tape fort sur le pauvre petit épagneul que je suis devenu, le museau morveux collé au plancher d'épinette.

Je pourrais retourner à la maison. J'en ai le goût. Mais je veux que papa me voie. Il doit savoir que je sais.

Enfin, il sort du garage en grimaçant dans la lumière. Il a le toupet dans les yeux et le visage en sueur. En m'apercevant, il fige devant la porte, qui reste ouverte. L'instant d'après, il sourit, tout fier, comme s'il venait de réussir un bon coup.

— Ah ! J'ai dû travailler fort, mon Ti-No, qu'il me dit avec sa face toute rayonnante. Changer l'huile d'une Buick, c'est toute une job ! Une chance que Mélanie était là pour me donner un coup de main !

Je me demande pourquoi elle sort pas du garage. Je m'approche de la porte ouverte. À l'intérieur du bâtiment, il fait sombre ; je vois pas Mélanie. Mais je l'entends. Elle essaie de retenir ses pleurs.

Mon père me dit qu'elle est toute triste parce que de l'huile a taché sa jupe.

— C'est de la pe-peine de petite fille, qu'il me chuchote. Ça nous regarde pas. Nous autres, on est des hommes.

Et nous partons, moi derrière lui, vraiment pas pressé de le suivre.

Sur le trottoir, papa ralentit pour que je marche à côté de lui, comme un ami. Tandis que nous revenons à la

maison, il reprend son petit scénario. Il veut que je sois au diapason si ma mère me questionne.

— Tu sais, Ti-No, il faut pas raconter que j'ai passé un bout de temps avec Mélanie dans le garage. Ta mère, tu la connais, elle a trop d'imagination, elle pourrait se raconter des histoires. Que veux-tu, j'ai dû travailler trop longtemps là-dedans, à soigner la maudite Buick du boss. Et ce cristi de Cusson, il se présente même pas la face ! Tu parles d'un menteur !

Quoi ! ? Mon menteur de père qui invente une excuse en traitant un autre de menteur ? C'en est trop ! Ça sort tout seul :

— Écoute, papa, si ton boss te paye si mal, pourquoi tu continues à travailler pour lui ?

Ma question le surprend. Pour la première fois, je le vois déstabilisé. Et ça me plaît. J'en rajoute une couche, je lui dis que j'ai entendu ma mère poser la question. Et une autre couche :

— Moi, je sais pourquoi tu continues de travailler pour Cusson.

L'étonnement arrête sa marche. Je reviens sur mes pas pour lui grimacer mon mépris :

— La paye de ton boss, c'est Mélanie ?

— Quoi ! ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je vous ai vus : toi les culottes à terre, elle les jambes en l'air.

Il éclate de rire. C'est un peu trop éclatant. Plutôt faux, je pourrais dire. Ça le dérange pas, il passe à l'attaque :

— Et comment t'aurais pu nous surprendre dans cette situation ? T'étais pas là, et personne pouvait nous voir, même pas par la fenêtre. T'as trop d'imagination, mon pauvre Ti-No. T'es ben comme ta mère.

— Vous avez fait ça dans l'atelier, derrière l'étagère des outils. La fille de ton boss était couchée sur le dos au milieu de l'établi. Tu étais déculotté, debout entre ses jambes.

Il reste sans voix, comme déculotté à nouveau. Je lui dis que j'ai vu leur reflet dans le pare-brise de la Buick.

Il prend aussitôt un air de victime, une grimace qui pue l'hypocrisie. Il laisse entendre qu'il a été forcé d'agir contre sa nature. Cette petite vicieuse l'aurait entraîné. Pauvre Fernand Gamache !

Comme ce scénario n'a aucun effet sur moi, il passe vite à une autre approche :

— Bon ! Dans ce cas, je peux plus tenir ça secret. J'aurais préféré garder cette affaire pour moi, pour pas faire de mal à ma famille, mais... puisque tu y tiens ! Il faut que tu comprennes, mon grand Bruno : Cusson peut pas me payer comme il le faudrait. Ces temps-ci, ses finances sont pas bonnes. Alors, voilà : il me donne une partie de mon salaire en nature. La nature de Mélanie, tu comprends. Il faut bien que j'accepte, si je veux garder ma job. Au moins, j'ai l'autre partie de ma paye en argent. C'est pas beaucoup, mais l'économie va mal, les affaires roulent pas, son magasin est sur le bord de la faillite. Au fond, je peux pas trop me plaindre : j'ai assez d'argent pour faire vivre ma famille. Je suis chanceux, moi : j'ai encore une job, j'attends pas un chèque du gouvernement. On est pas dans la rue, nous autres les Gamache. On s'adapte, tu comprends ?

Il renifle un peu. Je le regarde même pas, il me dégoûte trop. C'est vraiment un homme qui peut tout faire, quand il s'agit de mentir. Je voudrais lui donner une volée, mais c'est mon père, je suis bien obligé de l'aimer un peu. Il faut bien que je lui donne une petite chance.

— Écoute, Ti-No : ce qui s'est passé dans le garage, c'est une erreur. Une faute grave, qui doit être pardonnée, donc, complètement effacée. Il faut pas en parler. Surtout pas à ta mère. Ça lui briserait le cœur. Je vas me corriger, je vas lâcher ce crisse de Cusson pour me trouver une autre job. Ça sera une nouvelle vie. On va devenir la famille la plus harmonieuse de tout Drummondville, nous autres les Gamache. Des champions de l'harmonie, qu'on va être, tu vas voir !

— Je vas t'avoir à l'œil, tu peux en être sûr.

— Pas de problème, mon grand Bruno. Mais d'abord tu dois oublier tout ce que tu as cru voir. Des reflets dans un pare-brise de char, c'est pas sûr-sûr, quand même. Penses-tu qu'on te croirait facilement ? Aussi ben garder ça entre nous. Entre hommes, tu comprends. Alors, jure-moi que tu dévoileras jamais notre secret. Ce qui s'est passé dans le garage doit pas sortir du garage.

J'hésite. Je me sens coincé, incapable de l'affronter, craignant de semer un gros malheur. J'ai tout aussi peur de m'enfermer dans un silence étouffant. Enfin, je me dis que je m'en sortirai plus tard, on verra bien comment.

— C'est promis, papa. Je te jure que ton histoire avec Mélanie va rester... dans le garage.

Montréal, 2016

Je viens d'apprendre la mort de Fernand Gamache.

Et je revis ce jour de 1993 où à dix ans j'ai perdu mon enfance, mon innocence et mes illusions. Il y a vingt-trois ans, et c'est toujours présent. Ce jour-là, mon père a cessé d'être mon papa. Ce serait désormais Fernand Gamache. Un menteur, un profiteur, un abuseur.

Ma prise de conscience s'est amorcée chez les Cusson, tandis que je l'attendais sur la terrasse en planches d'épinette, à l'endroit même où j'avais découvert Mélanie. J'étais seul avec ce soleil tenace qui me chauffait le crâne et les pensées qui mijotaient dedans. J'étais subitement dépourvu de mon père, et je lui en voulais.

Il était en train de s'agiter dans l'atelier du garage. Il était tout près, et déjà si loin. Il détruisait mon idéal à grands coups de reins entre les jambes d'une fille. Fernand Gamache m'avait abandonné. Il préférait mentir à cette Mélanie. Il lui réservait ses plus belles tromperies.

Le soleil était brûlant, la déception me prenait à la gorge, les illusions entretenues par Fernand Gamache se défaisaient. Son univers de joyeuses faussetés ne servait-il qu'à dissimuler ses échecs? Savait-il qu'il se mentait à lui-même? Il devait sans doute croire à ses menteries, ça l'allumait, c'est ce qui le rendait si attrayant.

À sa femme, à ses enfants, il disait qu'il allait au baseball, au hockey, aux quilles, n'importe où, mais sa famille savait qu'il mentait. N'empêche, il pouvait raconter pendant dix minutes une partie de hockey qu'il n'avait pas vue. Et il y avait toujours des buts fabuleux.

Dans les faits, il se tenait au bar à billard du Club nautique. Il buvait gros, gageait fort, perdait trop. Qui sait?

c'était peut-être parce qu'il flambait beaucoup d'argent au bar que sa paye semblait diminuer.

D'autres hypothèses me taraudaient. Quelques années plus tard, le recul aidant, j'ai revu d'une manière différente les événements qui gravitaient autour de Mélanie Cusson. Cette journée-là, ma mère devait se douter de quelque chose. Mais elle voulait garder ça secret. C'est presque à voix basse qu'elle s'était fâchée contre son mari. Et lui, pourquoi s'était-il isolé dans le salon pour téléphoner à son boss? Que lui avait-il dit, au juste? Pourquoi Cusson s'était-il absenté? Pourquoi passer par sa fille pour lui remettre de l'argent? Quel argent, d'ailleurs?

L'histoire clochait, ça ne tenait pas, il y avait de la menterie là-dedans. Et si mon père avait plutôt téléphoné à Mélanie? Pour s'assurer que le boss et sa femme ne seraient pas à la maison.

Mais ma mère m'a envoyé avec lui, sans doute pour contrecarrer ses plans. Maintenant, je saisis pourquoi mon père ne voulait pas prendre son auto : pour éviter que des voisins sachent qu'il était chez Cusson alors que sa fille était seule à la maison.

Au fait, était-il vraiment possible que Cusson paye mon père en lui offrant les services sexuels de sa propre fille? Une mineure! Cusson n'était tout de même pas dans la misère, avec sa grosse maison et son garage double, et une Buick dedans. Des dettes, d'accord, mais il devait sans doute les régler, sinon il aurait fermé boutique.

Et si mon père payait plutôt la fille de son boss pour la baiser? Il en avait peut-être pris l'habitude. Ça grugeait sa paye. Et la jeune garce en voulait toujours plus. Et Fernand Gamache aussi.

Alors, comme il rapportait moins d'argent à la maison, il disait que le boss le payait mal. À cause d'une certaine crise économique. Pourtant, dans son grand magasin, il y avait toujours des clients.

Enfin. Fernand Gamache était rendu au bout de ses menteries. Une semaine après ce qui s'était passé dans le garage, il nous a annoncé que les affaires allaient mieux. Son boss recommençait à le payer au complet. L'argent rentrait, on pouvait manger de la viande tous les jours, j'ai eu un nouveau vélo usagé, ma sœur a eu droit à un kit de

docteur et ma mère nous donnait moins de claques. Ça ressemblait au bonheur, mais je n'y croyais pas.

À la fin de l'été, Mélanie est allée étudier à Trois-Rivières, dans un collège privé. Quand Cusson a annoncé fièrement à ses neuf employés qu'une fille de boss devait avoir une bonne éducation, il paraît que son homme à tout faire s'est esclaffé.

L'année d'après, mes parents divorçaient. Personne n'a pleuré, tout le monde s'y attendait; même que plusieurs le souhaitent. Fernand Gamache s'est mis à boire son rhum à plein temps. Il a perdu son emploi, puis ses prestations de chômage, puis son aide sociale. Il a végété un temps au milieu de ses projets avortés. Puis on s'est rendu compte qu'il était disparu de Drummondville, peut-être parti au pays de ses menteries.

Vingt-trois ans après son histoire avec Mélanie, on vient de le retracer à Montréal, suite à son décès au carré Saint-Louis. Il avait l'habitude de traîner sur les trottoirs à quelques rues de chez moi. Qui sait? on s'est peut-être croisés, sans se reconnaître... Au carré Saint-Louis, j'ai su que ses compagnons d'infortune l'appelaient «le champion des combines de cons». Il paraît qu'il racontait des menteries incohérentes, qu'il parlait beaucoup, souvent tout seul. Un itinérant parmi d'autres.

Je n'ai pas été affecté. Pas vraiment. À mes yeux, Fernand Gamache était déjà mort, en 1993, dans le garage du boss.

Pourtant, parfois, comme aujourd'hui, je le rejoins en pensée dans l'une de ses menteries. Toujours la même. Je revis cette journée chez Cusson où il m'a trahi, moi et mes rêves, et Mélanie avant tout.

Mélanie... Pourquoi avait-elle pleuré dans le garage? Quelle était la véritable nature de ses relations avec Fernand Gamache? Comment en étaient-ils arrivés là? Était-elle manipulée? Par son père? Ou par mon père? Et si c'était plutôt elle qui manipulait les deux?

Inutile de retracer Mélanie Cusson pour la questionner. Pourquoi me raconterait-elle ce qui s'est passé? Comment pourrais-je savoir si c'est la vérité? Elle aussi, comme Fernand, dirait que c'est son secret, qui doit rester dans le garage.

Et la vérité essentielle de Fernand Gamache, au fond, était-elle dans ses histoires inventées? Ses menteries étaient-elles sa manière d'aimer son monde, en le réinventant, pour le rendre plus intéressant? J'aimerais le croire...

Et ma vérité à moi, longtemps secrète, passe-t-elle par cette journée de 1993 où papa est mort dans mon cœur? Cette journée où, d'un coup, j'ai cessé d'être un enfant. Quand mon père a obtenu mon silence pour faire de moi le complice passif de son méfait.

— Non, papa, je ne te trahis pas. Comme tu es mort, ça ne peut plus être notre secret à tous les deux, et ce n'est pas le mien à moi tout seul. De toute façon, comment dévoiler ce que j'ignore toujours?

Suis-je condamné à revivre cette journée? Pourtant, je voudrais retrouver l'innocence de mes dix ans. Mais j'en sais trop. Mon regard d'adulte, amer, et la rancœur, sans doute, teintent mes souvenirs. Enfin, si je veux me libérer tout à fait, je dois l'avouer :

— Papa, je t'aimais tellement, avant d'avoir dix ans, quand tes menteries me faisaient rêver. Quand tu étais un homme qui pouvait tout faire...

MATHIEU BLAIS

Le secret des moucheron

Ma main se referme
Mais il n'y a plus rien
Plus d'attente
Plus de rêve
Plus de magie
Il n'y a plus que ce grand trou
Qui s'agrandit
Au fond du corps
Et toi dans la chambre

Au matin, tout raboudiné au pied du lit, lève les yeux – regarde. Il pleut comme vache qui pisse. Il fait gris matin. Elle s'étire et son corps est si blanc, si blanc dans les draps. Qu'est-ce que tu fais ici ? Toute la lumière de la chambre est là, prisonnière de ses dures cuisses, de son dur ventre, de ses durs seins, et elle me sourit. Ils appellent ça la petite mort, mais elle ne me demande pas qui. Ni pourquoi. Elle ne me demande pas non plus s'il y a un ciel après, ou seulement pendant. Elle ne me demande rien, et continue de sourire.

Alors je dis : Il y a un insecte dans tes roses.

Un gros ?

Je lisse ma chemise avec ma main et regarde l'heure à la montre que Maryse m'a offerte, il est temps d'y aller – je hoche la tête. Elle a à peine trente ans.

Ruth Benedict, dans ses *Échantillons de civilisations* (1950), écrit : « À Zuñi, par exemple, [l']enseignement sexuel courant donné aux femmes avant leur entrée au mariage consiste à leur apprendre que le moyen de conserver leurs maris est de les épuiser le plus possible. » Zuñi, ce n'est pas Laval-des-Rapides. Répète-toi la phrase, enfonce-toi-la : Maryse n'a pourtant rien à se reprocher – épuisante Maryse. Malgré la douche et le savon, malgré l'odeur du taxi, mon corps transpire celui de Camille. Ça colle aux cheveux, sous les ongles, ça s'incruste dans les pores de la peau. C'est la compatibilité des fluides, leur osmose. Devant nous – la ville craque, et s'ouvre soudainement la rue, et plonge le trafic dense vers le noyau du vide.

Alors je dis : Prenez René-Lévesque, ça ira plus vite.

Et l'homme qui conduit le taxi évite la chute de justesse.

Dans la poche intérieure de mon veston, ma main – tête et cherche du bout des doigts – trouve l'alliance et son poids. Ici, ça ira, et l'homme immobilise tout sans ajouter quoi que ce soit. C'est alors seulement que je constate que mon parapluie est resté chez elle.

Elle ne porte rien, et encore. L'odeur de son corps, sa transpiration, la lessive d'hôtel des draps d'hôtel – avant que l'âtre du rut déborde de partout –, elle ne porte presque rien. Ensuite, tout s'est densifié. Qu'est-ce que tu fais encore ici ? Le temps de déposer le bouquet d'iris sur la commode, de laisser tomber mon masque, et ce sont les va-et-vient, connus et reconnus, les signes d'assurance, les détournements, qui reviennent – en souffles trop courts, en retenues, par les mailles qui se font, les jambes qui pointent et les raccords qui se défont. Son dos perlé, humide après, le froissement, les gémissements, après le silence, les joues rougies et de la couleur, partout sur le blanc de la peau striée dans le plaisir.

Une araignée tisse sa toile dans un coin du plafond.

Plus tard, elle s'étire et cherche près du lit son paquet de cigarettes. Je ne fume pas, mais Camille oui. Rapidement, le grésillement du tabac dans la chambre, puis l'odeur

bleue de la fumée masque tout. Par la fenêtre, regarde, c'est le laser de Ville-Marie qui dissèque la nuit, mais elle ne m'écoute pas. La télévision dans la chambre d'à côté, les sirènes d'une ambulance sur René-Lévesque, des valises qu'on fait rouler dans le corridor, une porte qui claque, des éclats de voix. Regarde – elle dort déjà. Elle ne voit ni le grand duc d'Amérique s'envoler du rebord de la fenêtre ni ma main qui vient écraser sa cigarette. Elle sourit dans son sommeil, et je suis encore là, cruellement réveillé.

Le hibou s'est logé là
En plein cœur du vide
Entre mes poumons
Je me sens moi
Comme l'axe d'une cage
Et c'est austère et c'est froid
C'est le jour frotté contre la pierre
C'est demain hier c'est
L'entour des angles du corps
Disparus sous la chemise c'est
La peur du vieillard
Après la maladie avant
La violence rose de ses chairs
C'est le rebond des rêves
Sur le béton
Où les cœurs se dressent à coups de poing
Il n'y a plus d'espoir
Il est déjà trop tard

Dans la salle d'attente, des fauteuils en cuirette noire, une revue feuilletée. Il fait froid, la climatisation empêche toute transpiration. Dehors, me maudire dehors, me refaire le jour, dehors, fin septembre, fin d'été des Indiens, loin de cet air en conserve qui me souffle la mort dans le cou – je veux vivre avec le soleil. Parce que la lumière est jaune ici, et que je reste là, dans l'ombre de moi et de ce qui croît en moi, planté là. Crie fort – achève le silence. J'ai fermé mon

cellulaire. La réceptionniste qui me vouvoie lève les yeux vers moi – elle est jeune, ferme et jolie. En santé.

Et je pense à Maryse qui ne sait rien.

Alors je lis un entrefilet, au hasard de la revue : « Cinq geckos de laboratoire soumis à des expériences dans l'espace sur les effets de la gravité sur leur vie sexuelle ont été retrouvés morts à leur retour sur Terre, a annoncé lundi l'agence spatiale russe. Des moucheron ont en revanche survécu et ont même pu se reproduire. »

Rien qui bouge ici, rien qui grouille ou qui rampe. Rien qui vole. Moi seul, surnuméraire.

Et quelque part on appelle mon nom pour la deuxième fois, et c'est le fauteuil qui s'ouvre plus grand et m'avale tout entier – je ne bouge plus –, je pense aux moucheron et à leur reproduction. Mes jambes dépassent du fauteuil refermé, je me sens disparaître avant que la réceptionniste qui me vouvoie me tire de là en appelant mon nom une troisième fois. Elle me demande de la suivre, le docteur Chartier m'attend.

Alors je dis : Plus tard, peut-être, nous pourrions aller manger.

Elle sourit timidement, mais ces yeux qui me tutoient ont déjà dit oui.

Je n'ai pas le dos rond, au pied du lit, mais elle murmure des noms de lieux impossibles – elle voudrait partir, et c'est elle qui a raison. C'est un klaxon, plus bas, qui lui a fait penser à là-bas, ailleurs : Bangkok, Helsinki, Prague. La Havane. Comme si j'avais vingt ans, embarqué avec elle, en ceinture d'elle, pour redécouvrir le lousse de ses rêves, le moment pour laisser s'épanouir les paysages, tout autour – prendre alors tout le vent du large. Et ses cuisses qui se referment près de moi, et elle qui se rhabille, et elle qui me sourit, c'est le jour qu'on porte en terre, pas moi.

Pas encore.

Devant la fenêtre de la chambre, sa silhouette dans la lumière du matin.

Alors Camille me dit : As-tu déjà vu des abeilles voler si haut ?

Sa voix cristalline existe en recul du silence, et je ne dis rien. Ma chair brûle encore quand je la regarde. Et ma main qui tremble, qui n'arrête plus de trembler, et que je cache sous les draps pendant qu'elle lisse son chemisier, c'est ma mise en demeure. J'attendrai qu'elle parte avant de pleurer.

C'est à elle, la première, et à elle seule, que je le dirai. Je ne lui demanderai pas de comprendre – je ne veux pas d'elle, de son accompagnement. Regarde – début d'octobre qui gèle déjà, je veux bander près d'un corps chaud. Jeune et insatiable. Je veux le monde tout à coup, les hôtels, la nourriture chère, la peau ferme et blanche, je veux jouir mes derniers jours, dans l'envers du quotidien – elle en butée, en repoussoir, en garde-malade dans les obligations : les traitements alternatifs, les obsèques, le calendrier, la peur, la peine, les enfants – qu'est-ce que je vais dire aux enfants ? Je ne veux pas de ça.

Alors je dis : Un bouquet de glaïeuls, ce sera parfait.

Le fleuriste me regarde et il lit clair en moi.

Il lit le temps compté – un mois, peut-être deux – et les secrets qui me débitent. Il lit la maladie ravageuse, et l'irréversible. Le désir de tout arrêter et de vivre tout d'un seul coup : et ma vie, et ma mort, et ma confiance, et ma peur, et tout ce qui est, et tout ce qui ne sera plus. Ses gestes sont lents et patients, le bouquet se compose devant moi – mais il n'y aura ni médicament ni traitement, ma décision est prise.

Et les fleurs, ce soir, seront pour Maryse.



CHRISTINE DAFTE

Chuchoter

1.

Toute petite, et jusqu'à ce que je devienne « jeune fille », je tombais dans les pommes. Ce n'était pas grave, du moins c'est ce que maman affirmait. « C'est rien, tu es tombée dans les pommes », disait-elle. Les autres adultes ne m'en parlaient pas.

Je savais que c'était une expression, mais je jure que l'image est souvent venue à mon esprit : j'étais étendue sur le dos, par terre au milieu des pommes, le corps « raide comme un poteau » car c'est ainsi que ma grande sœur l'a décrit. Les pommes étaient rouges.

J'aurais préféré le mot « évanouir », mais maman n'en faisait pas usage et de toute façon, je ne voulais pas en parler. Je faisais pipi dans mes culottes chaque fois ou presque et j'avais honte. Une petite fille comme moi, avec de bonnes manières et qui ne portait que des robes et des chaussettes blanches, devait avoir honte de faire pipi dans ses culottes, même dans les pommes.

Quand ça se produisait à la maison, heureusement, je pouvais vite aller me laver et me changer. Ni vu ni connu ! Mais quand ça se produisait ailleurs, devant d'autres personnes ou d'autres enfants, alors je tentais l'impossible pour que ça ne paraisse pas et je comptais beaucoup sur les autres pour qu'on fasse comme si rien ne s'était passé.

Ça commençait toujours avec des points lumineux (une œuvre de Kandinsky, *L'accent en rose*, me rappelle le phénomène). Je voyais les petites lumières qui approchaient et hop, ça y était, dans les pommes ! Parfois, ça se produisait parce que je me tenais debout et immobile trop longtemps. C'est arrivé à plusieurs reprises à l'école quand j'attendais en rang.

D'autres fois, c'était la vue du sang ou de blessures qui provoquaient ma perte de conscience. Toujours, quand je voyais du sang, même le mien, hop ! Quand je voyais un pansement, un plâtre ou une vilaine cicatrice, ça y était aussi. D'ailleurs rien qu'à entendre quelqu'un décrire des blessures, je me crispais et mon cœur battait vite et fort ; si possible, je m'éloignais.

Un jour, alors que j'avais onze ou douze ans, maman m'a posé une question à laquelle je n'ai pas su répondre. Je peux encore l'entendre, cette question mal formulée : « Mais qu'est-ce que tu vas faire quand tu vas être jeune fille ? » Ma mère avait les sourcils froncés, mais le seul fait qu'elle ait abordé le sujet – le sang de mes menstruations – m'avait paralysée. Maman n'avait pas hâte que je devienne « jeune fille ». « Les problèmes commencent à ce moment-là », prétendait-elle.

À la même époque, j'ai su que le médecin à Ambérieu avait parlé d'épilepsie et voulu que je passe des tests. C'est mon père qui me l'a dit. En se confiant, il ne me regardait pas (il était assis à son bureau, penché sur ses papiers). J'ai figé, mais j'ai entendu la suite. J'ai appris que maman et papa avaient jugé que des tests n'étaient pas nécessaires et que, de toute façon, on allait bientôt s'établir au Québec.

Mes parents ont eu de la chance. Mes pertes de conscience ont cessé. Je ne me souviens pas d'en avoir eu après mes premières règles. J'ai même cessé d'avoir peur du sang et des blessures. Comme l'a dit maman, je me suis raisonnée.

Si j'ai souffert d'épilepsie, il s'agissait probablement d'une épilepsie infantile, du genre qui disparaît à la puberté. Cependant, j'ai souffert sérieusement sur le plan psychologique. Je me trompe peut-être, mais je suis portée à croire que l'attitude de mes parents, surtout celle de ma mère, explique l'apparition d'un docteur dans mon imagination, puis sa présence assidue, soir après soir, dans ma chambre d'enfant. Il venait me rassurer pour que je puisse m'endormir.

Les séquelles sont donc psychologiques. Le docteur ne m'a jamais abandonnée et m'a suivie partout, toute ma vie. Au cours de mon adolescence, j'ai passé plus de temps à construire sa personnalité que la mienne. J'adorais m'isoler

et me perdre dans des rêveries animées où je prêtais ma voix, mes connaissances et mes facultés émotives à Philippe (le docteur), de même qu'à ses amis pour qu'il puisse avoir une vie bien remplie. La lecture, le cinéma et certaines personnes m'inspiraient, mais je créais tout, de A à Z dans l'environnement de Philippe. Je me suis d'ailleurs intéressée au fonctionnement du cerveau et aux neurosciences dès l'âge de vingt-cinq ans. J'ai lu des tas d'articles de vulgarisation scientifique. Je tenais à développer les connaissances de Philippe afin que mes rêveries quotidiennes et détaillées soient les plus crédibles et les plus vivantes possible. L'épilepsie « nous » fascinait, mais surtout l'aphasie et les mécanismes cérébraux du langage. Souvent, dans mes rêveries, je perdais l'usage de la parole et Philippe m'aidait à le retrouver.

2.

Je suis une mauvaise nouvelle avant de naître. Je suis une chose dont on ne veut pas parler. Je suscite des pensées que mes parents, mes deux grandes sœurs et mon grand frère préfèrent chasser de leur esprit. Mais je n'y peux rien. Je dois venir au monde.

Pour que ma mère se mette en tête que j'existe et puisse s'occuper de moi, mon grand-père doit poser sa main sur son gros ventre et lui dire que ce bébé-là vient pour le remplacer. Il doit ensuite mourir à cause d'un cancer. Ma mère pleure, puis décide qu'elle fera tout, tout pour moi, du moins c'est ce qu'elle me racontera souvent plus tard, quand je pourrai l'entendre. Elle aurait commencé par m'acheter un superbe berceau et à l'embellir à l'aide de voile jaune et de dentelles.

Je viens au monde au mois de mars. Ma mère est ravissante à la maternité de Charleroi. Elle porte un magnifique peignoir satiné, marine à pois blancs. Elle sourit et pose devant l'appareil photo.

Moi, à trois ou quatre jours, je suis déjà pardonnée. Je suis une belle petite fille. À la maison, je suis admirée dans mon lit ensoleillé. Cependant, ma grand-mère ne tarde pas à mourir, elle aussi. Comme son mari, elle n'a que cinquante-quatre ans au moment où elle ferme les yeux. Elle aurait vieilli trop vite à cause de la guerre. Ma

mère se rhabille de noir. Puis c'est le tour de mon autre grand-père, le riche, l'autoritaire, le puissant propriétaire ; il meurt soudainement, sans avoir mis de l'ordre dans ses papiers, du moins sans les avoir signés en faveur de mon père. Mes parents et leurs quatre enfants doivent quitter les établissements qui portaient leur nom de famille, puis la Belgique. Sur les routes, je dors dans un couffin calé au milieu des malles et des valises.

Je fête mon premier anniversaire dans les Hautes-Pyrénées. Je vis dans un village aux allures médiévales et je suis entourée de grandes personnes qui vont et viennent, sévèrement perturbées. Mon père travaille dans une carrière de marbre comme il l'a toujours fait, mais il n'est plus le fils du patron. Mes sœurs et mon frère ne sont plus des petits-bourgeois. Ils grimacent. Ils parlent des « chiottes ». Ils fréquentent une école où les enfants de dix à seize ans s'assoient dans la même classe. Et ma mère, qui se remet lentement d'une maladie mystérieuse, imprime dans sa mémoire la splendeur et la magnificence des montagnes qui bordent la vallée. Des années plus tard, elle me dira qu'on ne s'habitue pas à autant de beauté. « Tous les matins, j'ouvrais les volets et je regardais par la fenêtre pendant des heures et des heures. »

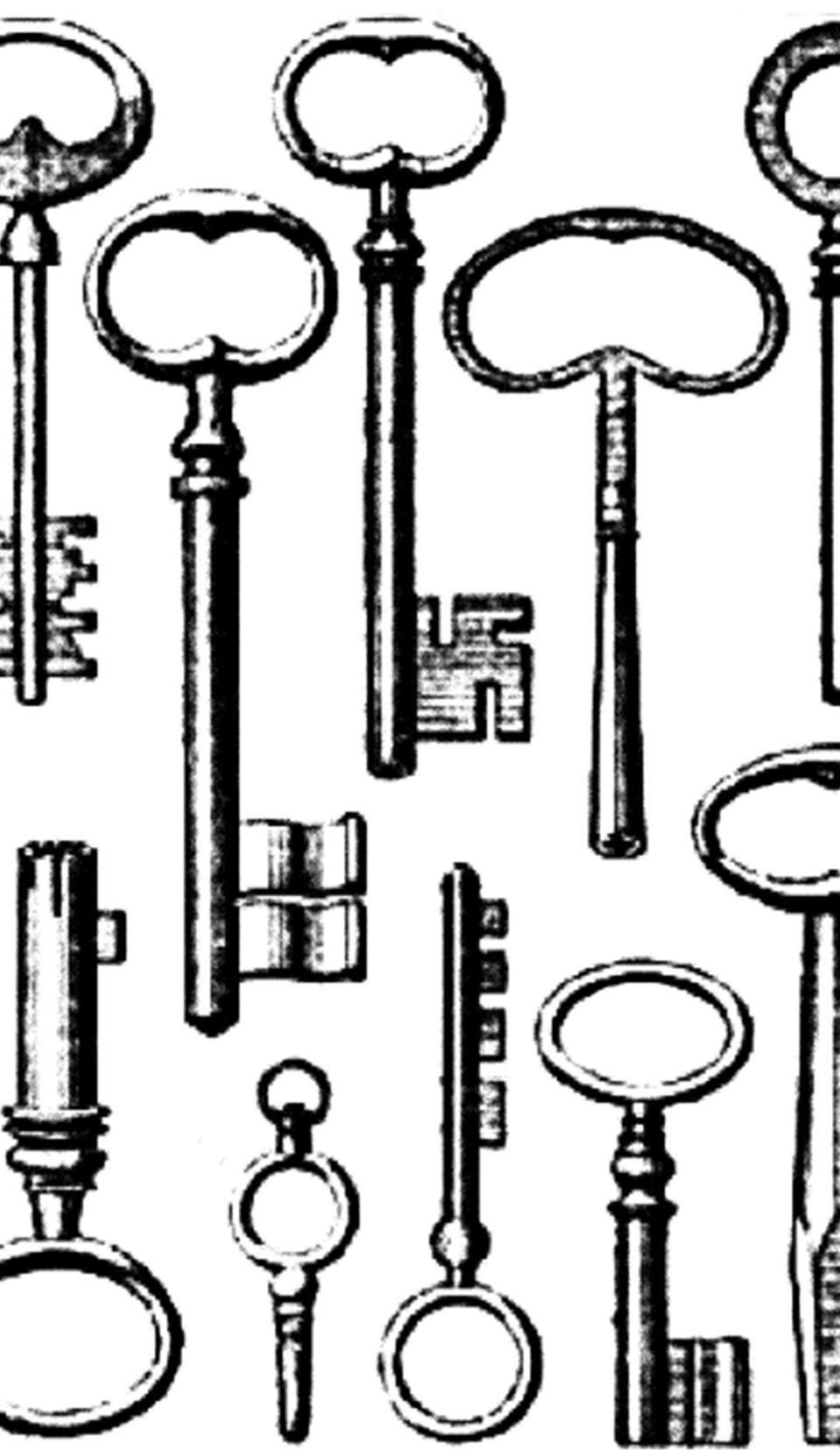
Je grandis. Ma mère fait la moue. Elle m'assoit sur ses genoux, me retient et m'oblige à la regarder. « Je n'ai plus de bébé », geint-elle. Alors je fais la moue aussi. Ça fait sourire maman et la fait changer de ton. Elle me souffle à l'oreille des « je t'aime » et me demande si je l'aime aussi. Je réponds oui, mais ce n'est pas suffisant. « Jusqu'où ? », me demande maman. Je dois répondre : « Jusqu'au ciel ! » Je connais bien ce jeu. Elle me pose trois ou quatre fois la question, avec de plus en plus d'insistance : « Jusqu'où ? ! » Je réponds vivement : « Jusqu'au ciel ! » Elle s'exclame – « Oh là là ! » – et me fait comprendre, par ses gestes et ses paroles, que je serai toujours son bébé.

Tous les jours j'apprends de nouveaux mots et je parle déjà très bien quand ma famille s'installe à Paris. Je parle bientôt avec un accent parisien et les grandes personnes rient. Elles m'écoutent, elles se poussent du coude et, toujours, elles rient. Elles me taquinent, dit-on. Elles me taquinent souvent. Elles prétendent que je suis un bébé gâté.

Elles précisent : « Gâté, pourri ! » D'ailleurs qu'est-ce que ça peut bien me faire, à moi qui est petite, de changer toujours de maison ?

Enfin, j'ai quatre ans. J'ouvre les yeux, je suis quelque part et je mesure le temps. Je vis à Ambérieu-en-Bugey que j'appelle tout simplement Ambérieu. Je connais hier, demain et après-demain. Je connais une gare d'où partent les trains qui mènent à Lyon. Je connais aussi une route bordée de peupliers géants. Bientôt, je sais compter, j'ai un an de plus et je dois insister auprès des grandes personnes pour leur faire comprendre que j'ai cinq ans.

À Ambérieu, ma maison est carrée et tout ce qui la compose et l'entoure est fait de lignes droites. À Ambérieu, je façonne mes premiers secrets. Avant de m'endormir dans la pénombre, je reçois le docteur dont j'ai parlé plus haut. Il s'assoit sur mon lit. Il n'a pas de visage. Je sais que ce n'est pas vrai, mais c'est reposant. Je respire profondément. Je passe d'un état où je suis souffrante (je simule des douleurs) à un état où je suis soulagée. Je ne sais pas comment cet adulte fait pour me soigner (je simule l'inconscience), mais il me soigne. Après, quand je reviens à moi, il me parle gentiment, en chuchotant. Je lui réponds de la même façon.



EVELYNE GAGNON

Des objets à collectionner (noires pantomimes)

les ossements craquent dans la chambre
et se desserrent les coutures
qui jusque-là nous retenaient au lit
quelques étranglements
dans la forme du corps
on exposera le suspect
un autre jour on jouera
aux décennies
sans y croire

carapaces et rayons épinglés
au mur nous comptons les tresses
que font les ombres à nos cils
croix de bois chapelet de fer
parmi les peaux de vison endormies
dans nos obscurs habits de fête
nous veillons espérant
l'aveu qui chaque fois
nous échappe

au milieu de la forêt là aussi
tels des lassos les couleuvres
attendaient depuis longtemps notre venue
miroitements de cendre entre les balles et balançoires
et ce cadavre
découvert hier sous les branchages
qui sourit à présent
dans le coin gauche de la pièce
son haleine de renard roux gravite désormais

autour des paysages acryliques
là où
on s'amuse parfois se déguise
pour oublier qu'il nous ressemble

sa tête de chat tombée doucement
la préserver
tel un autre spécimen silencieux
qui nous appartiendrait
car les objets ne parlent pas
des frémissements du sang
mais gardent en mémoire
au milieu de leur charpente ricaneuse
l'étrange spectacle d'un siècle ployé
sous ses apocalypses ordinaires

au fond du placard à pantins
on déplie l'absence sous le linge
tels des animaux de papier
chus après la bataille
chaque crépitement appelle
ces fragiles envolées que l'on cache
dans la laque de nos ventres

alors que le sommeil regagne peu à peu
nos théâtres malhabiles
au loin quelques pas se glissent
jusqu'à la cime tremblante de nos épaules
au creux de la pénombre on se retourne
des lacets autour du cou

OLIVIER GAMELIN

Le cafard d'Anabelle

«Tu pleures, papa, mais tu n'es pas triste. Je sais que tu singes le crocodile en t'efforçant de noyer derrière ces feintes le secret qui nous unit désormais à la vie, à la mort. Tu joues la tragédie. Je te vois remonter la nef en traînant la semelle, semant derrière tes talons des larmes de verre qui éclatent sous tes chaussures de plomb durci. Pour la forme. Personne ne remarque le sourire que tu esquisses à la commissure des lèvres. Moi si. Moi je ne marche pas sur la scène théâtrale de ton bluff. Après avoir allumé le cierge pascal, tu frôles ma tombe du bout des doigts. Une douce violence fait frissonner mon âme à défaut de glacer mon corps déjà roide. Tu montes les marches et, devant l'autel, récites un discours sans foi, le visage baigné de larmes. Tous mordent à l'hameçon. Pas moi. Il y a loin de la coupe aux lèvres entre les paroles qui coulent de ta langue sale et l'amour du prochain que tu déverses *ad nauseam* sur l'assemblée. Quelle délivrance, n'est-ce pas ? Dans ton for intérieur tu te réjouis qu'en égard aux plaies de condamnée que tu as creusées dans mon existence, tu te démerdes plutôt bien. Après des années d'angoisse à vivre sous le nez muet de la dénonciation, l'épée de Damoclès s'est enfin décrochée. Mais c'est sur ma tête, papa, non sur la tienne, qu'elle a fiché profondément sa lame d'acier. Aujourd'hui j'emporte dans mon sépulcre le monstre que tu es et qui a planté en moi la graine de l'inévitable suicide. L'heure de la récolte a sonné.»

Souviens-toi, Seigneur, de ton amour.

«À l'époque j'avais cinq ans. Rappelle-toi l'arrière-goût ferreux de mon sang. Y feras-tu allusion dans ton

témoignage de fleurette? Cinq ans. L'âge où les petites filles contemplent amoureuxment leur père comme s'il s'agissait d'un dieu. Ça ne s'invente pas ces histoires d'horreur. À cinq ans tu m'as fait cadeau d'une vie d'adulte. Tes caresses se sont brutalement transformées en vilains doigts. Je préférais dormir et rêver, mais tu m'as dit que j'avais droit à ton amour. J'étais choyée. Puis tu as recommencé. Dans le bain, en auto, le matin. Chaque soir tu me bordais avec tes saloperies. À l'insu de maman pour ne pas lui faire de la peine. Pour mon sixième anniversaire, comme je n'avais pas tout compris, tu m'as tout, tout expliqué. Jusqu'au sang. J'ai pleuré, papa. Rappelle-toi comme je criais. Je t'ai prié d'arrêter, car tu me brisais de l'intérieur. Tu as déposé ta large patte sur mes lèvres en peau de cerise et tu as gémi. À chacun de tes va-et-vient, ta fillette de porcelaine se métamorphosait en amas de batitures et d'écailles de métaux rougis. Tu te frottais contre moi tel un tourne-disque enrayé. Durant dix ans tu m'as fait habiter un monde d'adulte avec ma tête d'enfant. Tu me chuchotais à l'oreille des mots semblables à ceux que tu vomis aujourd'hui dans le micro et qui font pleurer maman. Personne ne connaîtra jamais notre secret, papa. Tu peux vivre rassuré. Je peux mourir en paix. »

Souviens-toi, Seigneur, de ton amour.

Michel marqua un temps d'arrêt et respira une bénéfique bouffée d'oxygène. Bien qu'il eût appris de mémoire son oraison funèbre, il perdait la ligne tant des émotions opposées percutaient ses pensées comme une rafale de mitraille. Il se montrait mine basse et endeuillé par la mort prématurée de sa fille, et il l'était en partie, mais cette mort le lavait enfin d'une tache qu'il estimait autrement indélébile. Ce n'était pas seulement Anabelle qu'il portait en terre aujourd'hui, il enfouissait pour toujours l'angoissant suspens qui pourrissait son existence, comme le soldat en rade se réjouit d'apprendre que la guerre n'aura finalement pas lieu. Dorénavant, il ne vivrait plus à la merci d'un aveu. Personne ne dévoilerait le secret qu'il enterrait et qu'il n'osait toujours pas nommer. Jamais il ne se serait regardé comme un abuseur, un criminel. Un père qui aimait trop, peut-être, qui aimait mal, certes, mais un violeur, non.

«Après tout, je ne l'ai jamais frappée», répétait-il à part lui pour libérer la culpabilité qui lui gangrenait la poitrine. Une seule interrogation le tourmentait encore et nourrissait son inquiétude: Anabelle avait-elle trahi leur secret avant de se suicider? Après tout, rien ne rend aussi bavard qu'un secret. Michel toisa un à un les proches qui s'étaient déplacés jusqu'à l'église. De lourdes gouttes de sueur perlèrent sur ses tempes.

Après trois points de suspension, le père d'Anabelle reprit son discours. Tout en déblatérant des paroles d'Évangile vidées de leur sens, il remarqua que ses mains ne tremblaient pas et s'en réjouit. Il devait contenir chacun de ses gestes, ajuster tous ses mots afin de ne pas caricaturer cette tragédie chrétienne dont il était l'un des acteurs principaux. À nouveau il leva les yeux sur l'assistance. Non, il ne rêvait pas. Le ciel sonnait l'hallali; Anabelle était bel et bien morte. Son cercueil blanc recouvert d'une gerbe de chrysanthèmes reposait sur un catafalque à roulettes au milieu du transept. Elle n'en sortirait pas, elle ne lui nuirait plus. En lançant à la foule des «Souviens-toi, Seigneur, de ton amour», Michel défia son auditoire du regard et constata que personne ne s'avisait de lui rendre la pareille. Ce manque d'intérêt le remit en confiance. Chacun était replié dans ses réflexions, songeant tantôt à la joie de vivre qu'Anabelle répandait à la volée, tantôt à la mort violente et subite qu'elle avait connue en se jetant dans les eaux glacées du Saint-Laurent. Recroquevillée sur le banc de tête, sa mère versait des larmes de madeleine dans un silence assourdissant, espérant déjà le jour où elle joindrait sa fille. Car c'est là le secret des mères: elles ne renoncent jamais, même le nez sur la tombe, à l'idée de revoir leur enfant. Une vingtaine de quidams, voisins et amis, assistaient aux obsèques. À quelques têtes près, Michel n'aurait pu identifier personne. Depuis belle lurette il avait recommencé son existence à zéro sur l'autre rive du pays, se remariant, donnant la vie à une deuxième enfant ayant déjà atteint l'âge tendre. Le cafard tenace que la pensée d'Anabelle nourrissait en lui et qui lui tarabustait la conscience s'endormait peu à peu à mesure que les funérailles achevaient. Michel était quasi heureux, du moins soulagé. «Dieu merci, elle est morte!» se réjouit-il. Malgré

ses précautions, il laissa échapper un sourire qu'il réfréna aussitôt en regagnant sa place.

Karolane ne rata guère ce rictus du diable qui lui transperça la chair comme la pointe d'un trident. Si nul autre dans l'assistance ne se formalisait des paroles du tribun, la jeune fille suivait avec attention les mimiques de son père. Et elle s'en trouvait terriblement gênée. Comme si on déshabillait son âme au vu et au su de tous. Les mots que Michel prononçait, amplifiés par l'écho de l'église, étaient ceux-la même qu'il lui avait glissés à l'oreille le soir où il l'avait violé pour la première fois. Karolane avait sept ans. Des phrases d'amour l'avaient pénétrée pour ne plus jamais ressortir, teintées par le venin du mensonge et le désir de l'interdit. Des mots qu'elle ne devait répéter à personne, comme un secret d'État, sous peine de sévères sanctions. Surtout pas à maman. L'unité familiale reposait sur ses épaules. Le poids qu'elle portait comme une souffrance dans l'ombre devenait plus lourd de jour en jour. Michel s'assit à ses côtés, pressa discrètement sa cuisse contre la sienne, lui entoura le cou de son bras et lui caressa les cheveux. Un étranger aurait pu s'émouvoir de la tendresse paternelle avec laquelle il réconfortait sa fille. Karolane baissa les yeux et blêmit de honte. Elle détestait lorsque son père la touchait en public.

Au moment où Karolane s'efforçait de se défaire discrètement de cette emprise en se glissant vers sa mère, le prêtre entonna un cantique en mémoire de la disparue. « Plus près de toi, Seigneur, plus près de toi ! Tiens-moi dans ma douleur plus près de toi ! » La jeune fille eut l'impression d'assister à la répétition générale de son propre enterrement. Son père allait-il recycler le même discours mielleux le jour où elle aussi se jetterait dans le fleuve pour laver sa mémoire des images qui la hantaient ? Elle aurait souhaité grimper d'un bond les marches de la chaire et balancer à la face du monde les crimes de son agresseur, obliger son père à déposer ses fautes devant le tribunal des hommes et celui de Dieu. Mais elle n'osa bouger le petit doigt. Elle n'avait plus confiance aux hommes ni en Dieu. Elle aurait voulu être cent pieds sous terre. Elle rougissait d'elle-même, humiliée par son embarras, affreusement coupable. Anabelle en était témoin, rien ne pèse aussi lourd qu'un secret.

« Il faut reconnaître nos péchés », enchaîna le père Marcellus, *mezza voce*, en aspergeant d'eau bénite le cercueil d'Anabelle. Sa voix chevrotait, cassée par une émotion muette qu'il cherchait à réfréner. D'une main tremblotante, il traça une croix avec le goupillon, puis fit volte-face vers l'assemblée. Il se râcla la gorge et renchérit en découpant ses mots à la manière d'un juge implacable qui prononce *urbi et orbi* un verdict de culpabilité. La colère lui colorait les joues. « Il faut reconnaître *publiquement* nos péchés. Alors seulement celui qui est fidèle et juste nous les pardonnera et nous purifiera de toute injustice. » Marcellus s'efforçait de dissimuler tant bien que mal la haine intense qui sourdait de son âme. En quarante ans de sacerdoce, cette cérémonie funéraire était la plus déchirante qu'il eût jamais présidée. Il connaissait Anabelle depuis toujours. Il l'avait baptisée et maintenant il s'apprêtait à l'inhumer. Véritable merle blanc parmi ses ouailles, la jeune paroissienne avait su harmoniser le printemps révolté de son adolescence avec la foi catholique, mariant avec style ses cheveux bleus, ses piercings aux lèvres et une petite croix de bois qu'elle portait en permanence sur sa poitrine. D'un tempérament plutôt libéral, Marcellus n'y voyait aucune contradiction. Le Christ n'avait-il pas été lui-même un marginal ? À intervalles, le vieil homme de Dieu et la rebelle angélique s'épanchaient tour à tour des tourments qui parsemaient leur quotidien respectif. Une véritable amitié s'était tissée entre eux. Lors de leur dernière rencontre, Anabelle lui avait avoué poursuivre son chemin de croix en ajoutant la consommation de drogues dures à sa rébellion. Sa vie coulait sur une pente dangereusement escarpée. Partie pour la métropole, elle se frottait aux bas-fonds de l'humanité, jouant du crayon aux abords des ruelles, montrant ses genoux à des inconnus en quête d'amour fugitif et de sensations fortes. La jeune femme avait terriblement maigri. Son visage émacié lui donnait des airs de Camarde. Marcellus s'était fait un sang d'encre pour sa protégée. En lui remettant l'aumône qu'elle mendiait, le prêtre s'était enquis des objets qui tourmentaient son existence. D'abord hésitante, Anabelle avait finalement vidé son sac.

Marcellus savait donc que Belzébuth logeait dans son église et se drapait des airs respectables d'un père affligé

par la mort de sa fille. Depuis le début de la cérémonie, le prêtre se sentait pris d'assaut par le doute, tantôt tiraillé par le désir de vengeance, tantôt par la miséricorde. Il ne parvenait pas à enfouir dans le silence de son sacerdoce la confession dont il portait la charge trop lourde. Le droit canon était sans détour à ce sujet : le secret sacramentel est inviolable. Et cette sacro-sainte inviolabilité le plongeait dans une perpétuelle contrition pareille à un cafard qui lui roulerait dans la gorge et dont il ne parviendrait pas à se défaire. « Je n'arrive plus à éveiller en moi le vœu de la compassion et la douceur de l'indulgence », songea-t-il en regagnant l'autel. « La loi des hommes m'astreint à dénoncer l'agresseur. La loi de Dieu me commande de pardonner au pécheur. » Devait-il privilégier le bien public, la mémoire d'Anabelle ou la tranquillité de Michel et demeurer dans le secret de Dieu ? Cette faute ne serait-elle jamais rachetée qu'au ciel ? L'absolution n'était pas de son ressort. Au moment de donner l'eucharistie, Marcellus déposa le corps du Christ sur la langue de Michel et eut la désagréable impression de se brûler les doigts.

Assis à l'arrière de la nef, Éric chancelait sur son banc tant les fourmis de l'impatience lui grignotaient les jambes. La puissante drogue qu'il s'était injectée commençait à se répandre dans ses veines. Dans sa main balafmée de tatouages et de cicatrices, il tenait ferme un petit marteau de forgeron volé la veille sur les étalages d'une quincaillerie. Éric avait rencontré Anabelle quelques jours auparavant dans une ruelle sombre de la métropole. Aussitôt les jeunes gens s'étaient amourachés l'un de l'autre sous le ciel orageux du paradis artificiel. Sous l'effet de la drogue, Anabelle s'était épanchée, confiant à son dernier compagnon de route le cafard qui grugeait son existence. Sans savoir qu'elle franchirait le soir même les eaux noires du Styx, Éric avait fait le serment de lui rendre justice. Au moment de la communion, il se leva, serra le manche de son marteau et se dirigea promptement vers Michel qui attendait de recueillir l'eucharistie. À peine avait-il avalé l'hostie que l'implacable lourdeur du secret d'Anabelle s'abattit dans un bruit sourd sur sa nuque.

Souviens-toi, Seigneur, de ton amour.

STÉPHANE GAUTHIER

Le baiser à l'enfant

Comme chaque année, le cirque Rellum défilait sur le boulevard Groove au centre-ville de Centralia. La ville était visitée par la troupe toujours au plus fort de la canicule. Le reste du comté la voyait au printemps. Avec ses jongleurs, acrobates, clowns, animaux sauvages et toute son armada d'étrangetés, le cirque inspirait d'une curieuse façon la méfiance plutôt que la joie. Aujourd'hui, le directeur, accompagné de sa tribu, souriait aux passants attroupés qui le dévisageaient. Il était monté sur un char en forme de banane et n'était pas peu fier de lui. Le maire lui avait donné l'autorisation de prouver que son cirque était désormais sécuritaire.

— Il n'est pas dirigé par un abruti, vot' cirque, hein ?

— Bien sûr que non, qu'allez-vous croire ? Laissez-moi vous expliquer mon idée.

Il avait déroulé un plan de la ville d'un grand geste enthousiaste.

— Ce sera parfait je vous dis et... Oh, j'allais oublier, j'ai un petit quelque chose pour votre femme et vous.

Sur quoi il avait sifflé son assistant qui était entré en poussant devant lui un diable et plusieurs caisses et boîtes de dimensions diverses. Celui-ci quitta ensuite la pièce en exécutant en silence une révérence tout à fait exagérée. Et c'est ainsi qu'encore une fois, le directeur avait convaincu le maire de laisser parader son cirque. On peut penser que les boucles d'oreilles italiennes pour sa femme, les pâtés gourmands, les terrines et fromages et la caisse de petit sauvignon blanc offerts avaient pu aider le rondelot maire de Centralia à prendre sa décision. Il découvrit même à l'ouverture des boîtes un buste grandeur nature de Sitting Bull.

En cet après-midi festif pour les uns et nuisible pour les autres, on pouvait apercevoir dans la foule une jeune femme en imperméable avec son enfant. À côté d'elle, une dame âgée regardait la parade d'un air accusateur. Parfois, elle faisait non de la tête en pinçant les lèvres et elle regardait d'abord sa montre puis le contenu de sa sacoche. Derrière eux, un homme d'une trentaine d'années, vêtu d'un complet italien anthracite prenait plaisir au défilé, les mains sur les hanches et un air satisfait étalé sur son visage glabre.

— Est-ce que c'est la première fois que vous voyez le cirque Rellum ? demanda la dame âgée à la jeune femme.

— À vrai dire, oui, répondit-elle à la vieille dame qu'elle trouva gâteuse sans savoir pourquoi. Nous avons déménagé ici il y a quelques semaines, mon fils et moi.

— Ah. Moi, j'attends mon ami de cœur. Je lui ai dit sous le lampadaire. Il saura bien me retrouver dans cette foule, pensez pas ?

— À vol d'oiseau peut-être. On étouffe ici.

— On verra bien. Bienvenue dans notre petite ville sans histoire. Mais pour le cirque, c'est autre chose.

— Pourquoi vous dites ça ?

— Ça, des histoires, y'en a.

— J'ai entendu dire que les places sont cher payées pour ce que ça vaut, dit la jeune femme en passant la main dans les cheveux de son fils.

— Oh, profitez-en. Aujourd'hui, c'est gratuit et puis, c'est peut-être la dernière fois que vous les voyez ces singeries-là.

— Pourquoi ?

— Le directeur, il ne respecte rien. Au-dessus de tout. Les règlements, pas pour lui, madame.

— Ah bon ?

— Vous en doutez ? Il plante son cirque n'importe où, sans permis. Byrnesville, Mount Carmel, Ashland. Vous pensez qu'il avait un permis ? Eh ben non.

— J'ai entendu des gens discuter tout à l'heure, dit la jeune femme. Est-ce que c'est vrai qu'il a fait de la prison ?

— Maman, qui est allé en prison ? demanda l'enfant en levant la tête.

— Personne, mon chéri, regarde le jongleur, là, avec la scie mécanique et le perroquet...

Elle termina sa phrase pour elle-même.

— On aura tout vu.

— Ah, toutes ces questions, dit la vieille dame exaspérée sans qu'on sache si elle s'adressait à la jeune femme ou à son enfant. Oui, madame, il est allé en prison. Et vous savez pourquoi? Il a menacé de mort un responsable de la Société protectrice des animaux. Vous vous rendez compte? Ces pauvres gens qui se tuent à l'ouvrage pour nos p'tites bêtes, n'est-ce pas, Persil? finit-elle par dire en s'adressant à sa sacoche qui pourtant parut aux yeux de la jeune femme ne contenir aucun animal, si petit soit-il.

— Qui est mort, maman?

— Chéri, tu as interrompu madame. Ce n'est pas poli. Excuse-toi.

— Excusez-moi, fit l'enfant, dépité.

— Ce n'est pas grave mon petit. Quel bel enfant vous avez. Il a quel âge? Euh, tu as quel âge, mousquetaire?

— Six ans et demi.

— Mais tu es grand, dit-elle tandis qu'elle se faisait la réflexion que cet enfant était plutôt petit pour son âge et surtout très maigre. Tiens, tu veux un bonbon?

— Je peux, maman?

— Oui, mais seulement un. Et tu n'acceptes jamais de bonbons quand tu es seul.

— Tiens, c'est au gingembre.

Elle lui tendit une friandise toute noire.

Une pause. Puis la vieille dame s'exclama :

— Bon, qu'est-ce qu'il fait, mon homme? J'espère qu'il n'a pas été retardé par son travail. Il est médecin, vous savez. Les choses qu'il voit parfois...

L'homme en complet derrière eux regardait la scène en souriant. La femme à l'enfant se retourna vers la vieille dame :

— Menacé de mort, vous dites? Mais c'est insensé.

— Ah, encore vous? Oui, et de la prison avec ça, bien fait pour lui. Où s'en va le monde, je vous le demande. Trois mois de prison ferme.

— Trois mois? dit la jeune femme en fronçant les sourcils.

— Oui. Parce que monsieur le directeur, en plus de ne pas respecter les règlements, de ne pas payer ses amendes, il ne respecte pas non plus ses animaux.

Les deux femmes baissèrent la voix pour éviter que le jeune garçon entende.

— Le cirque les maltraite ? demanda la jeune femme.

— Ben quoi. Le chameau mort de déshydratation, ça ne vous dit rien ?

— Comme je vous dis, nous avons déménagé il y a si peu. Pauvre bête, quand même, dit-elle encore tout bas, regardant le sol et envahie par une très grande tristesse.

— Si vous aviez consulté le panneau sur le terrain de l'église, vous sauriez.

— Le panneau ?

— Le panneau historique qui retrace les grands événements de notre ville. Tous les nouveaux arrivants le lisent. M. Yamamoto l'a fait il y a deux ans. Il est électricien en chef du casse-croûte Chez Ann.

— Le casse-croûte a son électricien en chef ?

— Oui, comment pensez-vous qu'ils arrivent à ne pas brûler vif là-dedans ? Et puis, il y a cinq ans, il y a eu la famille Brown avec leurs serpents à lunettes de mômes.

— La famille Brown ?

— Oui. Il y a eu aussi... Euh, non, je pense que c'est tout. Mais vous devriez le consulter, le panneau. Bien sûr, c'est libre à vous de vouloir vous intégrer ou non à notre communauté.

— Je comprends.

Puis la vieille dame ajouta :

— Donc voilà. Vous voyez un chameau dans cette parade, hein ?

Elle reprit avant même d'obtenir une réponse.

— Non ? Ben c'est qu'il est mort. Je ne serais même pas surprise qu'ils fassent parader un chameau mort. Maintenant, là, sous nos yeux.

La conversation tomba à plat un moment puis l'homme en complet avança d'un pas :

— Vous ne dites pas tout, madame, fit-il gentiment.

Les deux femmes se retournèrent, interloquées. La vieille dame regarda l'homme qu'elle trouva fort propre de sa personne :

— N'allez pas m'interrompre, vous. J'y venais. Ce chien de directeur. Tous ces accidents, c'est de ça qu'on va encore parler dans dix ans quand ils vont enfin boucler ce cirque.

La vieille dame criait presque pour couvrir le bruit croissant de la parade.

— Et mon ami de cœur qui n'arrive pas. Il est en retard, ça, c'est sûr. Sous le lampadaire, c'était une bonne idée, vous pensez ?

— Des accidents, maintenant ? Allons, vous me faites marcher, là, dit la jeune femme en serrant son fils contre elle.

— Vous me prenez pour une menteuse ?

— Pas du tout, mademoiselle.

— Un couple de lions échappé en... Ça fait longtemps. Attendez...

— En 2000, madame, compléta l'homme en costume. Les policiers ont dû abattre le lion et la lionne sur le quai de la gare Centrale.

— Ah. Voilà. Vous avez une bien meilleure mémoire que la mienne. Et l'âne, c'était quand ?

— Ça, c'était en 2002, je crois. Le directeur était fou de rage. Quand ils ont finalement rattrapé l'âne, il paraît qu'il l'a battu à mort avec une perche électrique.

— Mon Dieu, s'exclama la jeune dame. D'où vous tenez ça ? Et que faisons-nous ici à encourager ces sottises ?

— J'imagine qu'il n'y a pas beaucoup à faire dans cette petite ville depuis que le club de philatélie a été dissous par l'armée, dit l'homme avec un sourire accablé.

Elle lui rendit son sourire.

— Moi, je suis venu arroser le directeur, dit la vieille dame. Mon ami de cœur va amener le reste des grenades (elle prononça «grônaaades»). Regardez ça.

Elle montra un sac à côté d'elle que personne n'avait remarqué jusque-là et quand elle l'ouvrit, on pouvait voir des ballons remplis d'encre. Elle reprit son sérieux :

— Et vous savez, ce n'est pas tout, il y a eu aussi cet incident où un taureau a blessé un jeune garçon. Tenez, il n'était pas plus vieux que le vôtre, le gamin.

Elle regarda sa montre puis se racla la gorge bruyamment.

La jeune femme pâlit et eut du mal à avaler. Le garçon, lui, n'écoutait plus depuis un bon moment. Il était content du spectacle dans la rue. Les dompteurs tentaient de faire monter un ours récalcitrant sur une bicyclette.

La vieille s'avança plus près de la jeune femme et chuchota, avec l'accent de celles rompues aux ragots :

— Il a du culot, ce directeur. Vous savez, après sa sortie de prison, vous savez ce qu'il a fait ?

— Quoi donc ?

— Il a établi son cirque itinérant près des bureaux de la Société protectrice des animaux et a branché toutes ses installations sur leur compteur électrique.

— Ben voyons.

— Il a fallu un mois pour qu'ils s'en rendent compte... Quand ils ont reçu la facture d'électricité.

Les deux femmes s'esclaffèrent. L'homme au complet s'était quelque peu retiré derrière.

— Mais pourquoi personne n'en a entendu parler ailleurs ?

— C'est comme ça. On dirait que rien ne sort de Centralia. Est-ce que je peux vous offrir une glace ? Et qu'est-ce que c'est que cette odeur de sucre ? Ça vous monte à la tête après un moment. On se croirait dans une gaufrierie.

La jeune femme refusa la glace avec un sourire poli, mais distant, puis se tourna vers le cirque. Soudain, elle entendit la vieille dame s'exclamer :

— Ah. Ça alors ! Le voilà. Mais qu'est-ce qu'il fabrique celui-là ?

Elle se retourna et vit la vieille dame en furie courir au beau milieu de la parade en esquivant des nains puis attraper par l'oreille un jeune homme assez beau. Il était en sous-vêtements. Il circulait portant sur ses épaules deux iguanes gros comme des guitares et brandissait un grand drapeau de la Croix-Rouge. À cette distance, la jeune femme ne put saisir la conversation, mais il semblait que l'homme tentait en vain d'expliquer sa présence dans la parade. Elle l'entendit crier à sa dulcinée gériatrique qu'il voulait lui faire une surprise. C'était lui son ami de cœur ? Il devait avoir quarante ans de moins qu'elle. Décidément. La vieille dame tira par le bras l'homme qui baissa la tête comme un enfant en punition. Elle le somma de se couvrir

avec décence de son drapeau. Il l'enroula autour de sa taille, déposa bêtement les deux reptiles dans la rue, et les deux amoureux quittèrent les lieux d'un pas rapide.

L'esprit de la jeune femme divaguait, elle ne pouvait pas se concentrer sur ces excentricités, qui pourtant ne manquaient pas d'intérêt. C'était à cause du déménagement, ça lui revenait périodiquement, ça la rendait folle de se sentir loin de la maison de sa mère dont elle avait héritée. Sa mère, personnage aberrant qui se faisait bronzer avec de l'huile à chainsaw et qui avait trois dents en or. Et la maison avec ses galeries blanches tout autour, l'atelier de peinture dans le garage, le parterre de muguet, belladone, mandragore, tabac et rhubarbe du diable que le père avait jugé inutile et dangereux, et les carcasses de Corvette derrière que la mère avait jugé disgracieuses dans le paysage. Des souvenirs intenses, remplis d'amour, pourtant brouillés et mélancoliques. Et ils avaient vécu dans cette maison, son mari, son fils et elle, mais ils avaient dû vendre parce qu'ils ne pouvaient plus trouver d'emploi, ni lui comme inspecteur en santé et sécurité, ni elle comme professeure de mathématiques. Elle pensait qu'ils pourraient se trouver une maison équivalente, pas celle de sa mère bien sûr, mais la maison qu'ils devraient dorénavant aimer, avec ses qualités et ses défauts, par exemple un potager riche avec des oignons jaunes énormes et de la ciboulette, mais des voisins qui hurlent à longueur de semaine. Entre-temps, le marché de l'immobilier où ils vivaient à Woodbury avait chuté parce que l'usine de fumée avait fermé, le marché de la boucane s'étant révélé une affaire désastreuse, mais aussi parce que c'était une ville pourrie par des drames politiques municipaux depuis vingt ans et que le maire était l'artisan d'un paquet de troubles. Plus personne ne voulait vivre là. Plus personne n'allait au centre d'achat ou au restaurant. On allait à l'hôpital pour se changer les idées. La maison de la jeune femme, d'une valeur de 112 000 \$, s'était vendue 39 000 \$. Alors, ils avaient acheté ici à Centralia, un trou, une maison mobile à la sortie de la ville, en face du cimetière, et maintenant il y avait des ânes battus à mort par un directeur de cirque fou qui avait fait de la prison.

Elle pencha la tête un moment, observa son fils qui ne la regarda pas. Il avait les yeux rivés sur la parade. Elle se tourna vers l'attraction et prit pour la première fois la mesure de ce qu'on y présentait. C'était comme si ses yeux étaient des lentilles qui se focalisaient peu à peu sur une troupe de monstres hétéroclites.

Le cirque dépareillé avançait avec lenteur et fracas. Elle repéra le jongleur qu'elle avait vu plus tôt avec le perroquet et la scie ; le perroquet semblait comme hypnotisé. Il y avait un groupe de nains, dont certains étaient carrément nus comme à leur naissance, qui haranguaient la foule, jouaient les comiques, certains volaient montres et portefeuilles en se faufilant à travers les jambes des spectateurs puis les remettaient dans le sac d'autres personnes. On se demandait où ils avaient acquis une telle adresse. On entendait le rire épais du directeur et ses invitations à applaudir des femmes superbes qui prétendaient être dotées d'un sexe masculin et qui envoyaient des baisers tout autour d'elles. Elles criaient haut et fort d'aller coucher les enfants, qu'on verrait plus tard de quoi Dieu les avait dotées. Les tigres, les autruches et même un hippopotame prisonniers de ce manège strident s'agitaient. Ils tendaient au maximum les cordes à leur cou retenues par des dompteurs musclés et moustachus qui perdaient le contrôle, mais continuaient quand même de sourire. On sentait le souffle des animaux qui voulaient s'échapper et, pour certains, croquer les enfants ; pour d'autres, jouer du chaos dans lequel on les avait jetés. Des animaux à la mine malade, secoués d'agressions sensorielles, un ours au regard triste coiffé d'une tuque de père Noël, un âne au pelage ras, couvert de tatouages tribaux, un singe qui se masturbait dans sa cage à oiseaux géante. Plus loin derrière, un orchestre déglingué battait la mesure, mais ce n'était pas une musique joyeuse de circonstance, plutôt une sorte de marche funèbre avec de gros tambours frappés à un rythme lent et régulier. Cela était couvert en partie par des chanteurs a capella qui barrissaient à tue-tête des chansons à boire, vêtus de collants noir et blanc et coiffés de casquettes militaires. Deux d'entre eux se chamaillaient pour prendre la tête du cortège et, quand l'un céda enfin sa place à l'autre, le vaincu alla pincer les fesses d'une des amazones hermaphrodites

qui lui balança par la tête un grand coup de sa sacoche multicolore. Il y avait aussi des enfants gracieux et agiles qui semblaient se téléporter les uns sur les autres pour former des pyramides n'obéissant à aucune loi terrestre, devenant peu à peu d'énormes polygones irréguliers, tout sourire, et leurs petits muscles ne semblaient pas déployer d'efforts ni se fatiguer. Puis, il y avait un vieillard en haillons, les doigts couverts d'anneaux, avec de grands yeux qui paraissaient ne jamais cligner, et qu'un ours faisait sauter dans un cercle de feu. Après chaque saut, le vieux criait à la foule quelque chose que personne ne comprenait. Il reprenait ensuite ses acrobaties imprudentes sous le regard ahuri des enfants excités ou nauséeux d'avoir trop mangé les cochonneries lancées par le directeur : bonbons aux fruits, chocolats tombés par terre, gommes à mâcher piétinées et sacs de barbe à papa brun et orange aux saveurs indiennes. L'un des enfants vomissait pendant que sa mère lui tapait fort dans le dos, croyant ainsi tout faire sortir à grands jets. Les mères essayaient de retenir les enfants qui s'agitaient en tous sens et les pères fulminaient, certains se regardaient d'un air entendu, à savoir qui serait le premier à flanquer une raclée au directeur et mettre fin à ce damné cirque. L'enfant de la jeune femme, plutôt calme, pressentait que tout ce qui arriverait aujourd'hui demeurerait gravé dans sa mémoire. La chaleur était accablante, l'atmosphère étouffante, l'air de plus en plus lourd d'une prégnante odeur de sucre brûlé échappée d'on ne savait où.

Des cris percèrent la fête. « Il est tombé ! Il est tombé ! » firent d'abord quelques personnes. Comment ? Quoi ? Le directeur. Il est tombé de son char », entendit-on de part et d'autre. Des gens riaient, d'autres étaient affolés parce que le directeur semblait s'être foulé une cheville et qu'un jeune taureau s'était échappé et s'attaquait à lui. Les rires cessèrent aussitôt. L'homme se débattit, parvint à se relever deux ou trois fois, mais sans effort et sans se presser aucunement, le taureau le remit par terre d'un brusque mouvement de sa tête démesurée. Il le bousculait et le directeur paraissait tout petit. Bientôt, le taureau manœuvra un corps immobile, tel un bout de bois dont il se serait amusé. Les gens hésitèrent à intervenir, certains s'en fichaient voire en étaient ravis. La sécurité réagit un

peu trop tard. Tout le monde avait les yeux rivés sur la scène. La jeune femme en imperméable se plaça devant son enfant, suivant le déroulement des événements seconde par seconde, prête à réagir.

Profitant de l'agitation générale, l'homme au complet s'approcha de l'enfant. Il se pencha, un genou par terre, jusqu'à être à sa hauteur. Le relent de sucre calciné était insupportable. Il prit l'enfant par l'épaule et celui-ci se retourna. L'homme mit un doigt devant sa bouche. « Chut », fit-il. Le garçon se figea, les yeux grands ouverts. Puis l'homme enfonça lentement son doigt dans l'oreille de l'enfant. Il le tourna à l'intérieur, gratta avec son ongle, respira fort, le regard pénétrant, un sourire gelé sur ses lèvres minces comme du papier bible. Il ressortit son doigt couvert de cire, ouvrit les yeux, le regarda un instant et le mit dans sa bouche. Il lécha tout, contorsionna sa langue pour aller fouiller sous son ongle. Il ferma les yeux, pris d'un contentement délicieux. Tous deux sentaient leur cœur battre dans leur gorge: l'un d'appétit; l'autre d'une peur nouvelle et sourde. L'homme fit un clin d'œil au garçon, lui chuchota, son visage lisse tout près de son visage tout aussi lisse: « C'est notre secret. » Il se releva, s'éloigna sans se presser et fut avalé par la foule.

On maîtrisa le jeune taureau avec peine, en s'y reprenant plusieurs fois et de plusieurs manières. On se donnait des conseils, on criait des ordres contradictoires, on élaborait des plans d'action qui se dissolvaient à chaque nouveau mouvement du taureau, mais tout ce monde semblait très solidaire. Ils attachèrent finalement l'animal et le fourguèrent dans le camion. Le directeur gisait sur le sol. Des clowns se massèrent devant la scène pour le cacher, leur sourire idiot inanimé sur leur figure grasse. Tout le monde se demandait quoi faire. La musique cessa peu à peu.

« Allez André, viens, on s'en va », dit distraitement la jeune femme à son fils comme si elle se réveillait d'un rêve. L'enfant obéit en silence. Une brise montante transporta de la poussière, quelques déchets et papiers d'emballage. La foule se dispersa, lente et molle. L'odeur de sucre brûlé disparut.

CHANTALE GINGRAS

La bonté même

Elle se dit qu'il était la bonté même.

Il se tenait là, dans le petit matin blême, le nez légèrement en l'air, buvant les gouttes de soleil qui se glissaient jusqu'à lui à travers les nuages. Il faisait un peu frais, aussi gardait-il ses mains au fond de ses poches, les jointures repliées, comme l'aurait fait un gamin. Il attendait l'auto-bus sans en avoir l'air. On l'aurait dit sorti de son lit juste pour venir assister au lever du soleil, juste pour venir boire les premières goulées d'air de ce matin de mai pas encore souillé par les voitures, leurs odeurs, leurs bruits.

Elle était arrêtée à un feu rouge, juste en face de l'abribus. Pendant près de deux minutes, elle a épié le vieil homme sans qu'il le sache, étonnée par l'impression de grande paix qu'il dégageait. Le voir là, si calme, alors qu'elle était encore dans un de ses matins si agités, alors que tout l'énervait – son café trop fort, sa Dodge trop bruyante, sa vie trop prévisible – l'a saisie. Il l'a changée.

Il se tenait les épaules voûtées, non parce qu'il était triste ou fatigué ou vieux, mais parce que, semblait-il, il voulait humer l'herbe fraîche de plus près. Il paraissait vouloir prendre conscience de chaque caillou sous ses pieds, puis il relevait la tête pour boire encore un peu de ce soleil trop pâle, sans goût. Il avait l'air bien, paisible, en communion avec le lieu. Elle ne pouvait détacher ses yeux de cet homme si heureux de se trouver là, à une intersection laide, encadrée par des stations-service et une bâtisse à vendre. Voir dans cet homme tant de sérénité et de contentement dans un environnement si quelconque, si dénué de beauté, de chaleur, la remua. Cet homme savait des choses qu'elle ignorait. Il savait profiter de la vie. Il savait boire l'Instant. Il savait Être, tout simplement.

Il était habillé dans des tons neutres qui faisaient de lui comme une ombre. Il portait ces vêtements un peu trop grands et mous qu'ont souvent les hommes âgés devenus maigres. Sa chemise était repassée, ses pantalons avaient sur la cuisse ce pli bien droit auquel tiennent les hommes fiers. Le tout était visiblement usé mais résolument propre. Cet homme portait sa vie sur lui.

Pendant près de deux minutes, elle a fixé cet homme, croisé son destin. Sa vie s'est soudain mise à ralentir. Elle a commencé par regarder avec lui le soleil qui tentait de percer l'horizon, elle a vu les petits cailloux gris sur le bord de la chaussée, elle a senti le vent léger qui faisait bruire les feuilles des arbustes tout autour et qui venait soulever presque imperceptiblement les vêtements du vieillard. Elle a enfin senti l'arôme du café qui emplissait sa voiture. Durant ces deux minutes, elle a retrouvé le temps. Elle a cessé d'être ailleurs qu'en elle-même. Ses sens se sont réveillés. Son cœur s'est mis à battre au diapason de cette image de pur calme, celle d'un homme simple et bon, qui se tenait là dans l'instant, et qui savait savourer l'offrande de ce matin de début d'été.

Elle s'est surprise à imaginer la voix de cet homme, douce et grave, un peu rauque : celle d'un fumeur repent, qui s'était mis à fumer pour tromper l'ennui, pour se donner une contenance. Elle s'est imaginé sa vie, ses déplacements, son appartement d'homme seul, ses repas simples d'homme seul, son quotidien d'homme veuf qui avait fini par vivre sereinement, ayant réussi à apprivoiser ce que la vie lui avait octroyé, ce qu'elle lui avait pris. Elle se mit à envier le bonheur tranquille de cet homme qui avait compris quelque chose qui lui était encore étranger. Elle finit par croire qu'il avait été placé là sur sa route, précisément ce matin, pour qu'elle se mette à repenser sa vie, qu'elle devienne autre, qu'elle devienne mieux. Heureuse. Bonne. Comme lui.

Quand le feu a viré au vert, elle a lentement fait avancer sa voiture. C'était un jour neuf. Le début de quelque chose, elle le sentait. Quelque chose comme le premier jour du reste de sa vie.

Il se tenait tout près de l'abribus, les mains dans les poches, le nez levé vers le semblant de soleil qui peinait à percer les nuages. Il souriait. D'un sourire doux, contenté. L'air était bon. Il était un peu en avance sur son horaire : il goûterait pleinement ce beau matin de mai. Pour la première fois depuis des années lui revenait soudain le goût de fumer. Il était tôt, très tôt, et s'il n'avait pas été seul, il aurait certainement quêté une cigarette autour de lui. Il l'aurait savourée lentement en attendant l'autobus, il aurait suivi des yeux la fumée qui serait allée explorer ce matin paisible.

Il fixait le sol, satisfait, plongé dans ses pensées. Il tenait ses mains au fond de ses poches, à la recherche de l'impossible cigarette. Il aurait tellement aimé fumer. Pour célébrer, un peu. Les yeux toujours baissés, il se mit à fixer les tuyaux d'échappement des voitures et a eu cette pensée idiote, une fraction de seconde : c'est de la fumée de tabac, là. Respire, mon vieux.

Il était bien, résolument bien. Confortablement anonyme dans ce matin blême, mais parfait. Il attendait, simplement.

Il n'avait eu aucun regard pour l'appartement qu'il venait de quitter, à deux pas de là. Il ne s'était même pas donné la peine de mémoriser l'adresse. Inutile. Lui si sensible, si extraordinairement sensible, s'il avait tendu un peu l'oreille, il aurait peut-être entendu les râles de sa victime, le cou ouvert comme une fleur trop rouge, le nez à jamais levé vers le ciel. Mais le vrombissement de cette Dodge, en ligne, là, à l'intersection, emplissait son oreille.

JULIE HÉTU

Hans Trapp

Il fait froid ce soir. Le mur est glacé, je le sens bien quand je colle mes orteils sur le papier peint. La fenêtre est pleine de buée. Le vent souffle fort, j'ai peur qu'il arrache l'immense frêne planté de l'autre côté de la rue. « Tu devrais éteindre la lumière de ta chambre cette nuit pour ne pas attirer Hans Trapp dans notre maison », me murmure faiblement à l'oreille ma grande sœur avant d'aller se coucher. « Il sait que seuls les enfants laissent la lumière allumée pour dormir. » Mais, j'ai trop peur du noir pour éteindre. Je suis incapable de contrôler ma peur, car ce que la noirceur me laisse imaginer est pire encore que ma peur elle-même. Alors, je laisse cette flamme me trahir et Hans Trapp revient, encore.

Toujours, il a sur lui son sac de toile en jute grise
Une cloche autour du cou
Des chaînes bruyantes à la taille
Parfois il pousse des cris effrayants
Ses mains sont douces
Sa peau froide
Son haleine piquante
Hans Trapp
Comment la lumière peut-elle être si sombre
Sans jamais s'éteindre ?

L'effet est tranchant sous ton manteau de paille
Il n'y a rien dans ton sac en malvale
Tu n'aimes pas les vêtements de nuit
Que tes chaînes useraient sans ménagement

Alors pour qu'elles cessent de se heurter
Tu les noues à mon lit
Mais quand tu me berces, elles recommencent à chanter
Alors tu les attaches à mes poignets
Hans Trapp mon amour
Tu aimes que je morde tes mains

Avec ton sac en jute grise tu recouvres mon visage
Tu crois que si nos yeux se croisent
Mon souffle pourrait renoncer à mon corps
Tu recouvres ma figure brouilles mes traits
Et la cloche autour de ton cou appelle encore
Et la plume noire avec laquelle tu me caresses détourne
encore
Tu pleurniches, un grelot dans la gorge
Que mon nom nous habille de danger
Et jamais tu ne le prononces ou ne le souffles
Hans Trapp mon amour
Nuit après nuit tu me repousses dans le paysage
Tu chuchotes que mon haleine goûte les enfers
Que mes cheveux sentent les champs Élysées
Que les chiens viendront me mordre si je sors de l'ombre
Avec ta verge mordante brandie
Tes dents de cuir sur mon corps
Ta tête d'âne ronflant sur mon ventre
Tes habits noirs et rouges suspendus à ma fenêtre
Répétant *Y a-t-il des bonnes à rien ici?*
Ton corps à moitié nu
À moitié taureau
À moitié obscur

Je laisse la lumière allumée mais je ferme les yeux
Hypnotisés par la fièvre que tu plantes dans mon corps
Pendant que les terribles fils de la nuit Hypnos et Thanatos
tracent l'un sur l'autre leurs noms dans la buée de ma fenêtre
À quatre pattes pour toi mon amour
Tu me parles de ce gouffre sans fond où séjournent
Ces frères jumeaux qui de leurs charmes gardent les portes
des enfers

Maintenant que j'ai passé le seuil de ce lieu horrible
Je ne peux plus en sortir je suis fille de la nuit
Fille de Nyx sœur du sommeil et de la mort

Hans Trapp mon amour
Dormir pour que tu reviennes
Faire un mouvement chanter changer
Pour que tu retires tes doigts de ma cicatrice
Toujours tu reviens pour me dire
Où pourrais-je t'emporter pour ne pas te perdre?
Où pourrais-je te noyer pour ne plus revenir?
Je suis gelée comme un cadavre
Je songe au palais du sommeil à l'Érèbe
À l'île des Bienheureux tout près
À l'extrémité du monde
Entre la porte de corne et la porte d'ivoire des défunts
Tu me rappelles que les chiens viendront me mordre si je
rêve
Quand cruellement tu presses ta main sur le sac qui recouvre
mon visage
Laisse-moi partir Hans Trapp
Laisse-moi respirer
Je veux grandir pour te regarder dormir

Mon amour tu ressembles aux dieux de l'hiver
Tu traînes tes lourds sabots dans la boue
Tu soulèves ton masque pour ne pas que je me glisse hors
du lit
Pour ne pas que je quitte cette chambre
Tu clames de ta voix sévère et rude
Que ton bec d'oiseau et ta tête d'âne me donneront du
plaisir
Et tu serres ma gorge pour m'en convaincre
Tu n'as pas été gentille je t'emporte
Laisse-moi partir Hans Trapp
Laisse-moi respirer
Je veux grandir pour te regarder

Toujours il a sur lui son sac de toile en jute grise
Une cloche autour du cou
Des chaînes bruyantes à la taille
Parfois il me pousse à des cris effrayants
Ses mains louches
Parcourent ma peau froide
Sur laquelle peste son haleine puante
Hans Trapp mon amour
Comment la lumière peut-elle être si sombre
Sans jamais s'éteindre?

Il fait froid ce soir. Le mur est glacé, je le sens bien quand je colle mes orteils sur la tapisserie. La fenêtre est pleine de buée. Le vent souffle fort, j'espère qu'il arrachera de terre l'immense frêne planté de l'autre côté de la rue.

SUZANNE JACOB

Quatre séances sans l'aveu

Séance 1 (transcription)

? Soit qu'on me l'ait confiée, soit que je l'aie inventée de toutes pièces pour ensuite imaginer qu'on me l'avait confiée, peu m'importe, ce que je veux, c'est être relevée de cette tâche-là, une tâche qui n'a jamais été prononcée. Rien n'a jamais été dit. Comment suis-je ainsi attachée à une tâche qui ne commence nulle part, dont on ne voit ni la fin ni l'attelage? Ces derniers temps, je me suis surprise en train de prier! Prier? Marmotter les mots enracinés dans ma bouche depuis l'enfance dans l'espoir d'obtenir d'être relevée de cette tâche? Je n'obtiens rien. Les prières creusent une fosse où tomber en moi, où m'ensevelir. Est-ce un appétit? Ma voix est avide. Elle m'enfièvre. Je ne crois pas que je souffre. Je ne souffre pas.

? Franchement, je ne suis plus une enfant. J'ai fait l'amour. J'ai eu un enfant avec son père. Il est désormais un adulte et un citoyen. Nous allons tous voter. Le mot désormais dit bien tout ce qu'il traîne derrière lui. Je devrais avoir compris cela: je ne suis plus une enfant, je maîtrise bien une langue vaccinée contre la maladie de l'aveu. Il n'y aura pas de malentendus. Une fois que vous êtes devenu adulte et citoyen, que vous avez vos papiers en règle et votre portefeuille et votre valise, agenda, serviette, et que vous rentrez chez vous avec vos propres clefs après avoir accompli de votre mieux un travail que vous avez choisi, pour lequel vous êtes justement rémunérée, quels motifs pouvez-vous donc avoir d'éprouver une telle fatigue, un tel épuisement? *Comme* si vous aviez creusé un charnier avec vos concitoyens, avec vos collègues de travail, *comme* cela. Donc, j'ai tout cela. Un bon travail, des promotions,

des bénéfiques. Rien de difficile. Rien d'épuisant. Tout le contraire. C'est facile, simple, intéressant, on est ce qu'on est, on veut ce qu'on peut, on peut ce qu'on veut... on nous paie bien, je ne voudrais pas perdre mon calme, mais voyez-vous, il y a forcément autre chose, une autre raison, une autre tâche éreintante à laquelle je suis astreinte, une autre tâche qui ne se trouve nulle part inscrite dans l'agenda de cette vie d'adulte où mes responsabilités sont claires et bien définies. Me notera qui veut. Sinon, d'où vient le poids, d'où vient le vertige? Je ne veux menacer personne, mais d'où vient l'échec, d'où vient le meurtre? Je tuerais. Mais quoi, qui tuer? Rien ne mérite ça. Je ne crois pas pouvoir continuer. Est-ce que j'ai du temps à perdre? Qui en a? À mes yeux, le destin se confond avec la tâche dont on ne peut approcher le contour, la tâche sans mesure, sans silhouette, rien. C'est des feuillets et des feuillets sans pagination, sans recto ni verso, sans début ni fin, je voudrais bien vous y voir. Et puis ça clignote. On doit cliquer, et c'est à nouveau Walt Disney, le monde.

(Olga a bien dit: «J'ai eu un enfant avec son père»? Mais je n'ai pas osé relever la chose. Olga est trop explosive. Je ne souhaite pas la revoir. Mais comment ne pas désirer l'aveu. Car elle avouera. Elle finira bien par inventer l'aveu auquel elle se mettra à croire. Je la reverrai.)

Séance 2 (transcription)

? Tout est pire. Il m'est arrivé pire. Depuis ce pire, les mots des prières, vous vous souvenez, m'abattent toujours plus loin dans la fosse qui est peut-être un appétit, comment savoir, je reste sans sommeil, sans nuit, dans du coma, coma, coma, c'est un mot de quelle langue? Coma, comme Noxzema? Je n'arriverai à rien. C'est que je cherchais des indices pour arriver à faire surgir l'ombre d'une définition de la tâche en question. J'avais trouvé 1) les chevaux, 2) les vitres, mais surtout 3) le vacarme de l'horrible musique qui tient le monde en otage dans ses ornières. Vous vous impatientez. Ne niez pas, pourquoi nier? Avant même que vous n'ayez senti le frémissement de l'impatience, j'ai déjà frémi. Je suis comme les trembles là-haut, tout au nord. Ce n'est pas sorcier. Et juste avant l'orage, vous voyez les lames des herbes devenir mates, les immeubles se rapetisser,

les drapeaux se vider sous la pression de l'air, non ? Un drapeau qui se vide, ça ne vous dit rien ? Vous ne regardez pas autour de vous peut-être. Peut-être n'entendez-vous pas les musiques qui tiennent les corps en otage ?

? Ce pire, c'était une femme. Un regard, un sourire, un rire même, et l'espoir m'a comblée : je l'ai invitée. Entre l'instant où nous avons eu rendez-vous et celui où je lui ai ouvert la porte, j'ai vécu – mais j'aurais dû repérer, me souvenir, me méfier –, j'ai vécu un espoir au-delà de tout espoir, un espoir au-delà de ce que je sais. Maintenant, regardez-la entrer en tournoyant sur elle-même, creusant une tombe dès l'entrée. Elle jette sa cape sur la banquette. Pourquoi ce rouge écrasé sur les lèvres qui fait grincer le rose du foulard, le sucre doré de la robe, pourquoi lui faut-il afficher une telle blessure ? Pour nous rappeler que nous n'avons pas pu achever la chose qui suppliait d'abrégier son mal ? Et regardez-la mieux. Elle est poussée entre les murs du couloir par on ne sait quelle urgence, elle s'abat sur la chaise, sur la serviette, sur le verre, sur la fourchette, sur le couteau, comme elle s'est abattue sur le bouton de la sonnette. On ne peut pas s'approcher des chevaux si quelque chose nous presse. J'ai vite rangé les objets, qu'elle ne se blesse pas, et poussé la chaise, qu'elle puisse tournoyer en creusant l'air autant que ça lui était nécessaire. Apercevant que je rangeais, elle a claironné : « Mon Dieu, laissez cela ! » Je répète ce mot : « claironné », « clairon », ce mot de la clarté lacérée, défigurée par le bruit.

? Les fanfares, ça vous dit ? Le vacarme y est regroupé, la violence se cerne elle-même, dans les rangs, dans la partition du petit bataillon. Alors, elle s'est mise à mouliner l'air avec son petit clairon chargé de phrases elles-mêmes chargées de phrases, avec des proverbes pour que ça tienne ensemble, et des sentences, des pages roses, ça allait dans la mort, ça se jetait dans les chutes Niagara, Niagara, c'est quelle famille de mots ? Moi, je suis là pour trouver ce que j'ai trouvé : que je suis fatiguée au-delà de ce qui me concerne. Mais c'est ainsi que ça se gouverne. Quand nous serons des millions à le savoir, ils ne pourront pas continuer à confisquer les placentas pour se faire des masques. Alors je me suis vue dans l'obligation de la frapper avant que mes

yeux ne paralysent à nouveau. Frapper avec l'épouvantable certitude de me frapper moi-même, moi-même environnée de proverbes et de citations et de lieux communs, moi-même et ma pensée incarcérées dans les lieux communs et les sentiments pieux, pourquoi m'a-t-on incarcérée dans ces lieux-là où chacun entre et se soulage? Achetez-vous aussi ces petites plaques de cèdre qui n'embaument rien ni personne? Je vous hais. Je vous demande pardon. Vous dites: «Mais c'est vous, ça!» Pardon, c'est l'autre, l'espoir, qui a prononcé ce mot. «Non! Non! Ne vous excusez pas: c'est vous, ça, c'est vous, ça!»

(Elle pourrait me frapper. Il est peut-être trop tard pour elle. Mais sa beauté. Je ne peux plus renoncer à sa beauté. Je n'ai pas trouvé la force d'annuler la troisième séance.)

Séance 3 (transcription)

? Portée à terme par le piano placenta, Niagara, coma et Noxzema, je sais de l'intérieur que la musique est un délire religieux. La maîtresse m'a gardée après la classe pour faire des chiffres. Les doigts de craie de la maîtresse conduisent ma main dans les chiffres. Alors, je lui parle des épingles dans ses cheveux. Comment peut-elle encore respirer avec tant d'épingles à travers sa coiffure? Mener cette vie d'épingles, comment? Des portes claquent dans l'école vide. Toujours du destin. Elle me fait répéter *huit fois huit soixante-quatre*, j'entends les fers du cheval frapper l'asphalte. La lumière fuit par les fentes de mes yeux. Il fait nuit, qui? Je dois partir. Je n'arrive pas à attacher les sangles de mon sac d'école. Sa voix que j'entends toujours dit que je tremble, demande pourquoi je tremble, demande de quoi j'ai si peur, demande pourquoi je dois fuir. Est-ce qu'elle n'entend pas les fers du cheval frapper la route? Ses épingles ne se hérissent donc pas quand les sabots vont s'attaquer aux vitres de la classe? Et toi, grandes oreilles de veuve verte engoncée dans tes maîtrises, dans tes additions et tes soustractions, tes bilans, tes tests et tes diagnostics, l'élastique qui tient tes seins ne va pas s'éventer quand le cheval de nerfs, obéissant au quart de tour à ton désir, va t'ouvrir la boîte crânienne? Je dois courir. Mon bras d'enfant doit arriver le premier et lui barrer le passage en agitant le pain sec et le sucre des bêtes. Je voudrais bien

vous y voir. Allez-y! Vous pouvez me noter. Vous notez aussi pour les compagnies d'assurances et vous notez aussi pour les corporations, et vous notez aussi pour les ministères. Des preuves? Notera qui veut! Dira qui veut que c'est Dieu qui a déplié son index pour ouvrir le Livre à la page de la tâche. Mais dès lors, qui prévient Dieu? Qui prévient le Livre? Qui court, qui alerte, qui urgence, qui ambulance, qui 9-1-1? Qui peut bondir hors du cauchemar qui retient ses membres dans les élastiques et les épingles? Vous voulez me guider avec vos doigts de craie, me guider dans les chiffres qui enracinent les arbres au bord du gouffre. Pourquoi, pourquoi est-ce que nous ne pouvons pas être aidés, nous? Sommes-nous trop gras?

(O. a laissé échapper une larme diamantaire qui a fondu sur ses lèvres. Je suis rassurée. Je n'ai pas hésité à lui accorder une quatrième séance. Qu'elle demandait?)

Séance 4 (transcription)

? Je vais mieux, je veux dire, ma fatigue, qui est le symptôme d'une tâche dont il est impossible de s'acquitter, se relâche. Donc, une autre année, il a plu sur tout le pays aussi longtemps que dans un livre il peut pleuvoir. Quand la glaise a eu aspiré en elle assez de pierres tombales, j'ai levé mon bras d'enfant pour agiter le pain sec et le sucre des bêtes. Alors, ne te raconte pas d'histoires, madame, le cheval de feu s'est avancé, petit matin brumeux rosé jauni, odeurs fauves. Il a logé ses sabots muets dans l'ombre des aubépines, sa robe haletante, ses muscles vibrants, prêts à t'ouvrir la tête. Les doigts des âmes s'activaient à défaire les nœuds de sa crinière puissante. Il y avait là-bas ce peuple qui vivait tout arrondi dans les peaux et les cèdres, qui puisait son eau dans les racines du feu. On l'a basculé dans les fosses, au fond de sa bouche asséchée. Voyez la fosse, un appétit peut-être, une soif – vous dites? – mais je dis de vengeance, car c'est en nous qu'ils ont été basculés et c'est en nous qu'ils gisent. Aucun fauteuil, aucune chaise, aucune fenêtre ne tient plus dans nos têtes: c'est cela qui ne croit plus en nous. Rien ne pardonne, rien ne mange, rien n'atténue la note stridente et le cœur de l'arbre ne reconnaît pas le souffle gris de l'insecte.

(O. ne reviendra pas. Elle ne s'est jamais assise dans cette pièce. Elle ne m'a jamais regardée. Elle n'avouera peut-être jamais. Quoi?)

JACK KEGUENNE

l'ombre d'une neige

suite pour Denise Desautels

ce sera neige ou abandon, un accroissement du blanc, un
souvenir unanime

rien ne fleurira sur les volets
nous nous bornerons à suivre les sentiers

comment dire l'écart d'une cohue, la distance d'après
l'enfance?
sinon éprouver, sinon revenir

une sorte de bleu qui pourvoirait aux branches
pourvu que le regard les juxtapose et puisse les nommer

l'ombre n'affirme aucun égard pour la neige

pelouses et sentiers
lacs, bancs,
théâtre ouvert, fenêtre immature,
approcher le buste par l'arrière

le parc a ses contraintes, mais les promeneurs n'affichent
pas leurs noms

convoiter des solitudes
lentement

imaginer un équinoxe pour le fleuve et des nuages si bas
qu'ils féconderaient les étangs
descendre sans se préoccuper du miroir
impassible, le cygne courbe la tête
rien de définitif dans une écriture à la surface. toute man-
suétude improvisée

fleur ou fruit, jeune ou à maturité, revenir plus longtemps
que l'abeille
faire son miel aux mêmes haltes

laisser les saisons à leurs couleurs, imaginer un lac inconnu

ce qui vient pour le poème s'affirme pour la vie
désespérer ressemble à des floraisons que rien ne main-
tiendrait

nulle autre exigence qu'à usage interne

une neige
couche blanche
en équivoque de beauté plénière

implacable, et sans circonstances atténuantes

n'avoir en mémoire que des successions d'automnes, des
amas de feuilles entassées
regards d'enfant sur ce qui s'effondre
derrière la dépendance aux saisons, se mettre en état de
nommer le monde

élaborer ensuite une indulgence

inventer le théâtre où défileront les énoncés de fait
l'anodin et la révolte dorment dans le même lit
en terrasse, le goût de rappel d'un café

éprouver l'âge croissant, la durée immanente, une inflexion
des épaules

imaginer m'asseoir là où tu serais venue des centaines de fois
et depuis si longtemps quand, pour moi, ce serait neuf
printemps ou automne, peu important nos âges et les reflets
de l'eau
aucune restriction, ni sous le bleu ni sur le blanc, une place
dans le cours du monde

non pas ton regard, mais tes mots pour ma métamorphose
aller de l'avant, même à travers les souvenirs ou les silences

en bas, le fleuve, tranquille, mais tantôt de remous, tantôt
de glaces, toujours vers l'estuaire

cette idée d'être nu, de s'ériger en face
jalouser les arbres

puis emprunter une feuille

mots qui bousculent, basculent, se retrouvent comme cail-
loux, prisonniers clairs au fond de la rivière courante
au préalable, s'attacher à l'idée d'un velours

dire encore, dire sans fin
accumuler dans le vocabulaire l'équivalent du poids des
rides et celui des grâces innommées
acquiescer aux bourgeons comme aux fruits, à l'idée de faner

abyssal
comme une feuille d'érable qui n'en finirait pas de tomber
une lente fin d'octobre pour les funérailles

la neige viendra
elle-même postée au balcon ou endormie déjà avant les toits,
les trottoirs

peu importe les aguets et les entraves du bleu, les rues encom-
brées et les lacs asséchés

entre l'oreiller et l'aube
la neige viendra
à la manière d'un rêve ou d'une habitude à défendre

ni ordre ni remise de peine
aucun déclin envisagé, aucun assentiment

ne rien juger ni compromettre

ce qui fait force sera l'élan d'avril
l'instance d'un rehaut, le tant attendu, une joie d'écureuil

il n'y a de saccage que pour ce qui insiste avec insolence
laisser l'arbre soupeser ses feuilles, la neige peser sur l'herbe

parcourir les chemins n'oblige nullement à s'endimancher
de références. l'inquiétude conduit aux mêmes rivages
il reste à jouer sur les sentiers, à poursuivre du regard un
reflet dans l'eau. s'assurer de durer au-delà de l'épreuve
d'une saison. retrouver l'enfant paisible

ce souvenir du terrible froid lors d'une traversée, mais aussi
d'un accompagnement
parc, pour ce qu'il foment, recèle, déploie

énumérer des secrets

traces de pas et de givre, eaux basses, neige et porte close
ici les monuments demeurent, les souvenirs habitent.
surplomb du fleuve. après les cachettes de l'enfance,
l'écorce fait trop vite écho aux rides, l'arbre recueille
parfois certaines confidences
un vélo de passage, quelques chaises sur le côté, et, puisque
les dimanches étaient longs, une mémoire impossible à
reconstituer
l'invitation, proposée en dentelles, à un mariage

au milieu, il reste toujours un théâtre, le parfum entêtant d'un
thé à cinq heures ou l'équivoque d'une blancheur fermée
le désert s'endeuillera d'une forme de propagande
tard venue à la bouche, parfois défaite, parfois sereine, dites-
moi la saison principale, celle qui viendra se poser enfin
en ponctuation des lèvres attentives

une part de nuit irrigue le rêve, tant dans la veille que dans
la distance
composer l'innocence et la vertu, un équateur d'âme

bruxelles, novembre-décembre 2014

MICHAËL LA CHANCE

Le chouettoquet

à Jean Thiercelin (1927-1999)

Un jour d'été, un homme frappe à la porte de la maison de village. Il a en main un emballage de carton et se présente comme étant le pâtissier de Cadenet venu nous livrer un gâteau.

— C'est un gâteau venu de Port-au-Prince.

— Il a fait tout le voyage, depuis Haïti? Je l'avais à peine dit que je me trouvais déjà idiot.

— Mais non, dit-il, il a été commandé par téléphone. Quand même!

Ma copine et moi avons ouvert la boîte, il y avait une inscription bizarre sur le glaçage. C'était un message que seule ma copine pouvait comprendre, car ce gâteau avait été commandé par son ex-petit ami, qui se sentait seul pour son anniversaire. Alors il nous a envoyé un gâteau pour qu'on fête avec lui...

Le pâtissier était en fait un poète que certains d'entre vous ont peut-être lu : Jean Thiercelin a vécu un temps au Québec où il a publié quelques recueils. Ami des poètes, il a bien connu Robert Marteau entre autres, et lorsque Gaston passait me voir dans le Luberon, on allait visiter Thiercelin dans son castel. Invariablement, Gaston demandait à Jean de nous raconter l'histoire du perroquet. J'ai entendu cette histoire plusieurs fois, Thiercelin l'agrémentait de détails nouveaux à l'occasion. Il racontait que «la Mégisserie» était un général corse, je l'ai cru longtemps, en fait le quai de la Mégisserie à Paris tient son nom d'avoir été le quartier des tanneurs au Moyen Âge, on y trouve aujourd'hui un grand nombre d'animaleries. Les oiselières du quai de

la Mégisserie vendaient des perroquets dès la fin du XVIII^e siècle, les archives révèlent une hausse vertigineuse du prix de ces oiseaux en mai 1906, lorsqu'un volatile se serait écrié avec force « au voleur ! » pour effrayer un intrus dans l'appartement de ses maîtres.

La Mégisserie n'était pas corse, mais Patrice, le beau-frère de Jean Thiercelin, l'était certainement.

Ma sœur a marié un Corse, c'est un costaud au tempérament d'aventurier, il est photographe pour National Geographic, c'est un métier passionnant qui le conduit aux quatre coins du monde. Pendant ses absences, ma sœur Marie-Lou s'ennuie terriblement. Aux dernières nouvelles, Patrice part en Amérique du Sud un bon deux mois, c'est long, mais il sera là pour Noël, ma sœur lui a demandé de rapporter un perroquet du Paraguay, elle rêve d'un cadeau exotique, il paraît que c'est là qu'ils ont les coloris les plus merveilleux, avec une huppe bleue sur le dessus de la tête. Ils ont aussi un grand talent pour l'imitation.

Patrice lui promet son bel oiseau, cette fois c'est promis, il lui rapportera un cadeau pour les Fêtes. Cela fait des années qu'il n'est pas rentré pour Noël, il est toujours dans des contrées lointaines, immergé dans des cultures fortes en couleur, il en oublie les grisailles de Paris au réveillon. Cette année il va faire un reportage sur le Gran Chaco, un immense territoire qu'il va parcourir à cheval entre la Bolivie, le Paraguay et l'Argentine. Le climat est propice, car là-bas c'est la saison sèche.

L'expédition de Patrice s'est terminée dans le Mato Grosso, la partie brésilienne du Gran Chaco. Sitôt que son avion se pose à Roissy, Patrice se rappelle soudainement de la promesse qu'il avait faite à ma sœur : le perroquet ! Du terminus de Roissy, il se rend directement quai de la Mégisserie, où il écumera toutes les animaleries entre le pont Neuf et la place du Châtelet sans pourtant trouver l'oiseau rare : une amazone à front bleu. Un marchand lui propose d'autres spécimens, des mainates d'une grande intelligence, des rapaces pour la fauconnerie, ce sont des oiseaux magnifiques, fort coûteux il est vrai, mais ce ne sont pas des amazones... Il trouve enfin un grand perroquet, un ara tout à fait somptueux, bleu cobalt avec des cercles jaunes autour des yeux, il est très grand et

surtout il est très cher. C'est normal, dit le vendeur, les perroquets hyacinthe sont les plus chers. Patrice est très embêté. Comment faire ? Il ne peut revenir les mains vides, il ne veut pas non plus dépenser une fortune pour un oiseau.

— C'est bête, dit-il au vendeur, il y a quelques jours à peine, j'étais dans la forêt tropicale humide, avec des milliers d'oiseaux multicolores au-dessus de ma tête, qui piaillaient dans la canopée.

Mais il est fatigué du voyage, il ne supporte plus ces piailleries de volières. Juste à côté du grand ara, dans une petite cage, il y a une petite chouette toute tranquille, son plumage gris est terne et abîmé, l'animal semble fiévreux, il frémit à l'extrémité de ses ailes et ses paupières tombent [comme ça, battements de paupières]. Le prix est réduit, et Patrice a une idée.

— La chouette, OK !

Il achète la petite chouette, la cage pour partir avec, et prend un taxi pour rentrer chez lui.

Enfin arrivé à la maison, il n'a pas eu le temps d'enlever ses bottes, Marie-Lou est sur lui, elle s'exclame :

— Oh, tu es un amour, tu as pensé à mon oiseau ! Oh, le voyage ne lui a pas réussi, il a l'air tout flapi, un vrai chou défraîchi. Oh, quand tu n'es pas là je m'ennuie tellement, maintenant j'aurai de la compagnie. Oh, tu pourras lui apprendre des mots, c'est merveilleux, des mots à toi, des mots pour moi, et il me répètera tes mots quand tu ne seras pas là.

— Marie-Lou, il faut que je te dise tout de suite, ce perroquet est encore jeune, c'est pour ça qu'il n'a pas les couleurs, c'est mieux de les prendre avant leur maturité, ils s'acclimatent mieux ensuite. Pour celui-ci, on voit que le voyage a été difficile, mais ne t'inquiète pas, ses plumes vont se refaire, pas tout de suite c'est sûr, mais pour Noël prochain.

— Oh là là, avec ses plumes ébouriffées et ses grosses paupières bouffies, il a l'air tout grisouille. Je vais l'appeler Noël, ça va lui donner de la couleur et de l'entrain.

— C'est ça, il faut lui laisser le temps.

— Oh, le pauvre, et puis ce n'est pas le temps qu'il fait ici, le ciel couvert, le crachin glacé, qui va l'aider. Parce que, si tout est gris, dit-elle, il va rester gris.

Patrice voudrait lui dire que ce n'est pas comme ça que ça se passe, que le plumage du perroquet se développe par

n'importe quel temps, que ce n'est pas comme une plante au soleil, mais il préfère ne pas insister, après tout c'est une chouette grise, avec un duvet de cendre.

Cette fois-ci, Patrice était allé faire un reportage sur les peuples samoyèdes de la Russie qui vivent à proximité du cercle polaire. Ce sont des bergers nomades de la Sibérie, les Nenetses, les Selkoupes...

Parfois il parle à Marie-Lou, par cellulaire, il lui raconte ces peuples aux coutumes étranges et aux conditions de vie précaires ; comment il a observé des gestes de survie ou encore le détail d'une broderie. Invariablement Patrice s'interrompt et demande à Marie-Lou des nouvelles de l'oiseau.

— Alors, Noël, il fait les couleurs ?

— Non, pas pas pas encore [battement de paupières].

Manifestement, Marie-Lou prend son oiseau à cœur, il suffit d'en parler pour qu'elle devienne très émotive, elle a développé des tics nerveux de la paupière. Et parfois aussi ses mots deviennent hésitants.

— Vraiment ? continue Patrice. Est-ce qu'il commence à parler ?

— Non plus, plus, cependant...

— Cependant quoi ?

— Eh bien tu vois, il veut dire quelque chose. Tu sais, c'est comme lorsqu'on a un mot sur le bout de la langue. Ça ne vient pas, pourtant c'est là, on est sur le bord de le dire...

Marie-Lou s'est attachée à Noël, elle en prend grand soin, il est devenu superbe, on dirait une grosse boule de duvet. Quant au plumage, c'est un sujet délicat, elle est facilement contrariée, car elle est persuadée qu'il suffit de bien regarder. Quand on regarde bien, on peut deviner les couleurs, le gris n'est pas tout à fait gris, c'est un peu autre chose. Et puis, si on sort du gris, c'est la couleur, évidemment !

Lorsque Patrice revient de voyage, il pose ses boîtes de photos sur la table, tire les rideaux et s'effondre de fatigue, on ne le voit plus pendant deux ou trois jours. Marie-Lou regarde les photos en silence, des prises de vue incroyables, des glaciers dans la Cordillère, des récifs de corail dans le Pacifique, des guerriers de Papouasie avec leurs peintures de guerre. Marie-Lou sort les photos pour les étaler sur la table, elle se raconte des histoires, elle se dit que Patrice a bien de la chance de faire de si beaux voyages, dommage qu'elle ne puisse pas l'accompagner.

Elle se prend à rêver qu'elle remonte l'Amazone en pirogue, qu'elle arrive au camp de base de l'Everest... Pourtant, elle est casanière, et puis elle doit rester à la maison pour s'occuper de Noël, il est si fragile, avec ses paupières qui tombent, ses ailes qui frémissent. Il faut nourrir cet oiseau dans la main, et surtout il faut lui parler, il faut le stimuler si on veut qu'il parle, qu'il fasse ses couleurs. N'empêche, Marie-Lou se prend à rêver qu'ils pourraient partir en safari, qu'elle pourrait accompagner Patrice dans une petite expédition, qu'ils pourraient faire une petite croisière juste tous les deux. Patrice vient de rentrer de voyage, il reste allongé dans la pénombre : il faut qu'il repose ses yeux. Et Marie-Lou lui parle de ses rêves dans l'obscurité de la chambre :

— Alors, le perroquet, demande-t-il en réprimant un bâillement, il fait ses couleurs ?

— Noël ? Non, pas pas encore [battement de paupières].

— Non ? C'est dommage.

— Il parle un peu ?

— Non, Noël ne parle pas, enfin pas encore [battement de paupières].

— C'est bizarre, depuis le temps !

— Tu sais, je lui fais la conversation, j'ai tout le temps pour ça, parce que je n'ai personne à qui parler. Je n'ai pas ma famille du Sud ici, j'ai peu d'amis, alors je suis toute seule avec Noël.

— Mais voyons, belle Marie-Lou, je ne pars jamais très longtemps ! Et puis maintenant je reviens pour les Fêtes.

— Peut-être, mais tu pars loin, très loin. Plus c'est loin, plus je me sens seule. Quand tu pars en Antarctique, avec les glaces et les banquises qu'il y a là-bas, ça me fait l'effet d'être abandonnée.

Depuis ce jour, mon beau-frère corse revient à Paris à chaque Noël et au Nouvel An. Il a compris que c'était vraiment important pour ma sœur Marie-Lou. Cependant, au troisième Noël, ou peut-être le quatrième, il s'est passé quelque chose qui a tout changé. Patrice avait été se promener en Californie, au parc de Yosemite, il avait remonté la côte Pacifique jusqu'aux îles de Vancouver, il devait aller en Alaska, mais il a écourté son expédition afin de rentrer pour le réveillon. Lorsqu'il a passé la porte, Marie-Lou et quelques amis l'attendaient déjà au salon. Ce fut une belle soirée animée,

Patrice, comme toujours, était le centre de l'attention, ne tarissant pas d'anecdotes et de remarques sur les cultures les plus variées, lorsqu'il a demandé, devant les invités :

— Et Noël, il fait ses couleurs ?

— Non, toujours pas, dit Marie Lou, qui ne parvient pas à dissimuler son trouble [battement de paupières et peut-être aussi mouvement des bras, comme un battement d'ailes].

— Oh, depuis le temps. Au moins il parle ?

— Non non non plus [battement de paupières].

— Il est encore jeune, ces perroquets vivent longtemps, plus de quarante ans, ça leur prend du temps... plus les couleurs tardent, plus elles seront somptueuses.

Patrice s'apprête à tenir son discours habituel sur les mœurs sexuelles des oiseaux du paradis, pour enrober sa supercherie bien sûr, mais surtout parce qu'il a un auditoire suspendu à ses lèvres. Soudain Marie-Lou l'interrompt :

— Ça n'a pas d'importance, s'écrie-t-elle.

Patrice est surpris, il a pris un verre de vin et se sent d'humeur cavalière.

— Comment, ça, un perroquet tout gris, qui ne dit pas un mot, autant l'empailler, il aura les yeux aussi ronds !

Patrice fait preuve de hardiesse lorsqu'il parle de l'oiseau, pourtant il devrait se faire discret. Mais il éprouve un plaisir pervers d'avoir berné tout le monde. Tous les grands faussaires et criminels ont besoin d'être admirés pour leurs méfaits. Il a fait passer un oiseau pour un autre, il est fier comme s'il avait changé Noël pour la Pentecôte. Son outrecuidance n'a plus de limite, il se croit capable de leurrer la terre entière, tellement il est content de lui. Patrice s'est pris à son propre jeu. Parce qu'il a embrouillé quelques plumages il se croit un grand connaisseur de la nature humaine, et il déclare qu'il y a deux sortes de personnes.

— Il y a les chouettes et les perroquets, vous êtes dans l'un ou dans l'autre camp.

Patrice prétend pouvoir reconnaître aussitôt à quelle catégorie vous appartenez, si vous faites partie des chouettes qui croient avoir quelque chose à dire, ou des perroquets qui voudraient voler la nuit, et pendant qu'on y est aussi, des corneilles qui volent à l'envers.

— Il fait beaucoup mieux, reprend Marie-Lou.

— Mieux que les couleurs ?

— *Oui mieux que ça [battement de paupières].*

— *Mieux que parler?*

— *Beaucoup mieux que ça [nouveau battement de paupières].*

— *Mais voyons, dit Patrice, ton rabougri fait des yeux de bille.*

— *Ce perroquet, je te rappelle, s'appelle Noël, et j'ai tout compris, dit Marie-Lou qui se fâche tout rouge. Sais-tu ce que j'ai découvert?*

— *Oh! attends, attends je vais t'expliquer...*

— *Non c'est moi qui vais te le dire, ce que j'ai découvert, je m'en suis aperçue finalement...*

— *Je vais t'expliquer... supplie Patrice qui se croit découvert.*

— *Il n'y a rien à expliquer, regarde-le bien, a dit Marie-Lou, regarde-le! Alors tu comprendras qu'il fait quelque chose d'extraordinaire, il fait mieux que les couleurs et autres simagrées.*

C'est plus profond, c'est plus beau.

Ce perroquet, dit Marie-Lou en cerclant ses yeux de ses deux mains,

il s'intéresse,

il s'intéresse,

il s'intéresse,

dit-elle en nous regardant intensément... c'est là tout son secret.

PERRINE LEBLAN

L'empreinte des choses brisées

Son doigt courait sur les tranches rugueuses des livres, tandis que ses yeux exploraient au hasard les titres qui s'y trouvaient encrés. La tête légèrement penchée, les paupières abaissées par la concentration, les lèvres marquées par une hésitation mordillante, elle s'appliquait à choisir. Son index hésita, s'arrêta sur un ouvrage, repartit, en déplaça un autre de quelques centimètres, puis le repoussa boudeusement lui aussi. Il alla finalement chercher un autre livre et l'arracha en délicatesse à la compagnie de ses semblables.

Il s'agissait d'un recueil jauni et fripé, ondulé par les nombreux endroits qu'il avait vu défiler et par les mots d'Aragon, usé de toutes les poches et de tous les fonds de sac où il avait traîné. *Le roman inachevé*, paradoxalement, puisqu'il s'agissait de poésie et de phrases bien finies. Une réédition datant de 1977 qui sentait le poids du temps, ce parfum délicieusement poussiéreux de vieux papier, de livre longtemps aimé. Ses pages avaient manifestement rencontré quelques mésaventures, l'une d'elle sans doute pluvieuse; le carton de la couverture était raidi et parsemé de bosses.

Elle caressa l'ouvrage avec tendresse, convaincue par son aspect de l'affection que quelqu'un avait dû lui porter un jour. Seuls les livres importants portent de telles marques d'existence, dévoilant au regard du lecteur présent l'empreinte fantôme de tous les doigts et tous les yeux ayant déjà parcouru leurs lignes. Elle n'aimait pas seulement la virtualité des mots et ce qu'ils évoquaient, elle chérissait également la physicalité de la littérature, le poids d'un livre en tant qu'objet, le charme de l'encre et de ses effluves, la douceur du papier contre la peau.

Elle délaissa la bibliothèque et alla s'enfoncer dans un fauteuil imposant qui s'affaissa confortablement sous son poids, lui laissant peu de chances de parvenir à s'en extraire. Elle ouvrit le livre avec la pudeur de quelqu'un qui s'aventure sur un territoire inconnu et profondément intime et en fit voler les pages du bout des doigts, avant de s'arrêter aléatoirement sur l'une d'elles. Elle attrapa du regard le premier paragraphe qui passait et le lut à grand murmure. Elle aimait lire à voix haute pour se forcer à prendre le temps des mots – mais pas trop haute, pour ne pas faire éclater la bulle d'intimité qui se créait entre elle et eux –, surtout la poésie, qui n'incarnait qu'ainsi toute la dimension de ses sonorités. Elle reproduisit plusieurs fois son geste, se contentant de cueillir quelques strophes ici et là, s'imprégnant de leur beauté individuelle, du charme de l'enchaînement des mots, puis repartant à la recherche des suivants.

Elle, qui faisait habituellement tant d'efforts pour contrôler ses moindres émotions devant les autres, pleurait avec une facilité déconcertante au creux de la nuit et de sa solitude. Lorsqu'elle se savait soustraite à toute éventualité de regard, il suffisait de l'impact de quelques mots pour engloutir tout son visage dans les larmes. Ce n'était pas là du désespoir, à peine de la tristesse, et jamais uniquement cela. Elle trouvait une saveur particulière à ces moments d'émotion à nu, où, armée de poésie, elle faisait s'écrouler ses propres remparts.

Au hasard de son pouce, elle échoua sur l'intérieur de la couverture, où étaient tracés des mots bleus au stylo plume, d'une écriture ronde et irrégulière, aux lignes maladroites, traversant le haut de la page cartonnée en diagonale et débordant même par endroits sur la page de garde voisine. Tassée dans le coin gauche et corné se trouvait inscrite une date, *16 mai 80*. En dessous était recopié un extrait d'un poème qui figurait dans le recueil, pourvu d'une ligne supplémentaire :

*Qui parle de bonheur a souvent les yeux tristes
N'est-ce pas un sanglot de la déconvenue
Une corde brisée aux doigts du guitariste
Et pourtant je vous dis que le bonheur existe*

*Ailleurs que dans les rêves ailleurs que dans les nues
Terre terre voici ses rades inconnues*

Le Bonheur existe et je voudrais tant y croire...

L'émotion qui la submergea alors était d'un ordre différent de la mélancolie confortable qui feutrait ses nuits. Elle était entièrement prise au dépourvu par ce message inattendu, laissé par la main d'un lecteur passé. Mais il ne s'agissait pas de n'importe quel lecteur, elle avait suffisamment dévoré des yeux toutes les traces écrites laissées derrière elle par sa mère – les cartes postales, les lettres de vacances, les légendes d'albums photo, les recettes de famille, les listes de courses même – pour reconnaître sans aucune hésitation sa calligraphie, si familière et étrangère à la fois. Sa mère avait écrit ces mots, et cette idée lui nouait la gorge. Au-delà de la douleur un peu apaisante du souvenir, il se dessinait en elle le spectre du désespoir profond imprimé dans ces phrases. Il y avait quelque chose de si terrible dans ces mots qui voulaient tant espérer sans y parvenir, et son émotion butait sur la majuscule du bonheur qui semblait vouloir vainement invoquer celui-ci.

Le lien virtuel qu'elle sentait ancré dans ces lignes entre elle et sa mère allait au-delà de celui, superficiel, qu'elle s'inventait en relisant ses récits de vacances et ses recettes préférées. Peut-être parce qu'elle avait la profonde conviction que ces mots-là n'avaient rien d'une dédicace; ils ne s'adressaient à personne d'autre qu'à celle qui les avaient tracés elle-même, ils appartenaient intimement à sa mère et, poser les yeux dessus, c'était déjà s'introduire dans une sorte de sanctuaire. Un sanctuaire fragile, seulement défendu par une couverture de carton froissée, mais un sanctuaire sincère et secret. Ces pages, comme le confident du désarroi poignant qui avait habité sa mère. Comme une négation de tous ces souvenirs souriants, de toutes ces photos de famille qui semblaient exprimer le bonheur, celui avec un grand B, auquel sa mère avouait à reculons ne pas croire. Ces pages, comme une version de sa mère qu'elle ne connaissait pas; sa mère, comme une personne qu'elle n'avait finalement jamais connue.

Elle réalisa soudain, avec étonnement, en voyant une goutte tomber et imbiber le papier, brouillant l'encre de quelques lettres, que son visage ruisselait de larmes. Elle étouffa un sanglot et, sans même prendre le temps d'essuyer ses joues toutes salées d'émotion, elle se releva brusquement, abandonna le livre et alla fébrilement prendre tous les recueils de poésie et autres livres jaunis qui se trouvaient sur l'étagère. Elle ne prit pas la peine de se rasseoir dans le fauteuil, à la place elle s'assit à même le sol, la pile bancale à côté d'elle. Elle les parcourut tous à la hâte, chacun dans un sens puis dans l'autre, les rejetant au fur et à mesure sur la moquette autour d'elle, lorsqu'elle n'y trouvait pas de message.

À sa surprise, elle trouva plus encore que quelques mots griffonnés sur une couverture : dans *Le prophète* de Khalil Gibran, elle découvrit une feuille au papier délavé pliée en quatre, sur laquelle sa mère avait recopié une partie de la chanson *Je connais des bateaux* de Mannick, avec la date Noël 82.

*Je connais des bateaux qui restent dans le port
De peur que les courants les entraînent trop fort,
Je connais des bateaux qui rouillent dans le port
À ne jamais risquer une voile au-dehors*

*Je connais des bateaux qui oublient de partir
Ils ont peur de la mer à force de vieillir,
Et les vagues, jamais, ne les ont séparés,
Leur voyage est fini avant de commencer.*

*Je connais des bateaux tellement enchaînés
Qu'ils en ont désappris comment se regarder,
Je connais des bateaux qui restent à clapoter
Pour être vraiment sûrs de ne pas se quitter.*

Il n'y avait pas le même désespoir dans ces mots, mais il y avait quelque chose de vulnérable et de touchant, la crainte omniprésente de rester piégée dans un port et d'oublier l'océan au-delà. Ce qui l'intriguait davantage, c'était la question du destinataire de ces mots. Il n'y avait pas d'adresse là non plus, nul indice qui aurait permis de

savoir pour qui sa mère avait copié ces paroles. Le fait qu'il s'agisse d'un papier banal, plié dans un livre oublié, laissait penser qu'il n'y avait pas plus de dédicace là que chez Aragon.

Le livre ne contenait cependant aucune autre trace de sa mère, elle reprit donc sa quête avec les ouvrages qu'elle n'avait pas encore examinés. Ce fut dans *Capitale de la douleur*, de Paul Éluard, qu'elle découvrit ce qui suit, deux toutes petites indications au crayon à mine nichées à l'intérieur de la couverture, tout à la fin de l'ouvrage, si légères qu'elles en étaient à peine visibles : *p. 72 et p. 84.*

Elle fit nerveusement défiler les pages jusqu'à la 72 :

Nudité de la vérité

« *Je le sais bien.* »

*Le désespoir n'a pas d'ailes,
L'amour non plus,
Pas de visage,
Ne parlent pas,
Je ne bouge pas,
Je ne les regarde pas,
Je ne leur parle pas
Mais je suis bien aussi vivant que mon amour et que
mon désespoir.*

Elle se figea quelques instants, le simple geste de tourner les pages lui étant tout à coup devenu difficile, puis elle se ressaisit et parvint à la page 84 :

VIII

*Elle se refuse toujours à comprendre, à entendre,
Elle rit pour cacher sa terreur d'elle-même.
Elle a toujours marché sous les arches des nuits
Et partout où elle a passé
Elle a laissé
L'empreinte des choses brisées.*

Elle fut secouée par une explosion de larmes, abruptement déclenchée par la lecture de ces mots. Ils lui semblaient porter quelque chose de si douloureux, rendu encore plus déchirant par le fait que ce soit ceux que sa mère avait choisis et qui étaient restés derrière elle.

Elle laissa retomber le recueil et frotta presque avec violence son visage. Il y avait eu au début quelque chose d'un peu grisant à découvrir ces traces inespérées de sa mère, à tisser avec elle une connexion à travers les mots qu'elle avait retenus, mais il ne lui restait à présent plus qu'une lourdeur dans la poitrine qui resserrait sa cage thoracique en une étreinte oppressante. Il y avait tant de peine et de souffrance dans ces mots jetés sur le papier sans espoir de retour, dissimulés dans la pleine évidence de la bibliothèque.

La tristesse de sa mère remontait à si loin.

1980, c'était l'année de ses vingt et un ans, et celle de son mariage. 1982, c'était ses vingt-trois ans et la naissance de son premier enfant. Avait-elle jamais été heureuse ?

Elle réalisait seulement maintenant à quel point elle n'avait jamais connu sa mère, morte beaucoup trop tôt dans un tragique accident, sa voiture réduite à un accordéon contre un platane. On n'avait jamais même trop su comment, il pleuvait, la chaussée était mouillée, on y voyait à peine, il y avait peut-être eu un animal ou une autre voiture qui l'avait forcée à donner un coup de volant, il y avait peut-être eu les pneus trop usés ou les freins trop rongés de la voiture, on n'avait jamais trop su, mais il y avait tant de tristesse rattachée à cet accident et à ceux laissés derrière.

Jusque-là cependant, l'accident de sa mère lui avait toujours paru être la fin terrible et précipitée d'une jeune femme à qui on avait arraché la vie dont elle débordait, comme on arrache un pétale encore éclatant à une fleur par simple cruauté. Aujourd'hui, il lui fallait faire le deuil de sa mère telle qu'elle avait réellement été, faire le deuil d'une femme profondément triste, tombée comme un pétale flétri qu'une bourrasque trop forte emporte.

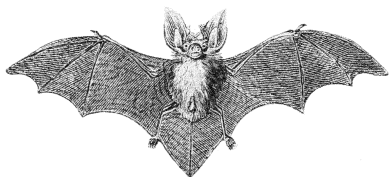
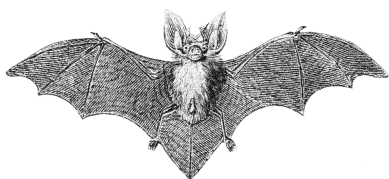
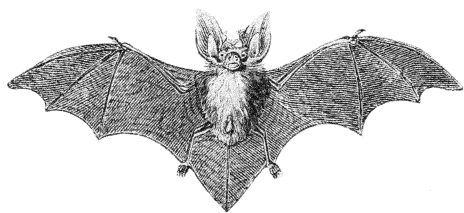
Quelque chose se tordit soudain au plus creux de son ventre, comme si une idée pernicieuse s'y était tout à coup introduite et essayait de ronger son chemin à travers ses entrailles. Ce regrettable accident. La pluie, la chaussée glissante, le platane. Tous ces mots de sa mère. Cette douleur délétère. Les messes basse à l'enterrement, les conversations chuchotées qui cessaient quand elle, toute petite fille alors, entraît dans une pièce, des semaines encore après les funérailles. Il y avait quelque chose qui planait au-dessus de ces mots qu'elle venait de découvrir, quelque chose de plus sombre encore, quelque chose qui avait toujours habité dans un coin reculé de son esprit.

Elle s'empara du téléphone, composa précipitamment un numéro, dut s'y prendre à plusieurs reprises, ses doigts s'emmêlant entre les touches. Lorsqu'elle essaya de parler la première fois, la boule coincée dans sa gorge bloqua les mots, empêchant les sons de sortir, ne laissant passer qu'un faible gargouillement. Elle se força à prendre quelques instants pour se calmer, se concentra entièrement sur sa voix pour réussir à faire sortir les mots.

— Papa? Papa, écoute-moi... L'accident de maman... Y avait pas d'autre voiture, ni d'animal?

Sa voix fléchit un instant en une sorte de gémissement, mais elle fit un effort extrême pour aller jusqu'au bout de ce qu'elle devait lui demander.

— Papa, dis, il pleuvait même pas ce jour là, hein? Papa?



MARIE LEFEBVRE

Zotz

L'enfant était allée jouer après le repas du soir, avec ses sœurs et les voisines. Elles s'étaient retrouvées comme d'habitude dans la cour attendant à la maison. Le soir tombait, il était peut-être 20 h. Le ciel était gris bleu, teinté de rose. Les fillettes avaient décidé de dépenser toute cette énergie dont elles débordaient : elles avaient quelque temps auparavant inventé un jeu de poursuite aux règles assez complexes. Les enfants désignaient par des négociations très serrées laquelle d'entre elles était ensorcelée. C'est elle qui aurait à courir dans le but de toucher une autre : son bras, sa taille, son dos. Ce contact, même léger, la libérerait de son mauvais sort puisqu'elle l'avait transmis à l'autre. Qu'arrivait-il une fois qu'une main rivale était parvenue à les toucher ? Devaient-elles poursuivre leur course à la recherche de la prochaine victime ? Devaient-elles s'immobiliser, se laisser tomber sur le sol ? L'herbe, en ces soirs de début d'été, était fraîche et humide, odorante. Les jeunes filles riaient, criaient, elles avaient trouvé un prétexte pour s'essouffler, et c'était bon. L'enfant était heureuse et confiante, remplie d'une force qui semblait inépuisable.

Était-ce les rires des fillettes surexcitées, ou les cris enjoués de ces enfants insouciantes, si insouciantes qu'elles avaient dû s'inventer des dangers, était-ce toute cette vie que chacune d'entre elles exsudait qui avaient fait peur aux bêtes, qui les avaient sorties de leur sommeil suspendu ? Une nuée de chauves-souris, venues d'on ne sait où, tachait désormais le ciel. Était-ce du grenier de la vieille maison victorienne où habitaient l'enfant et ses sœurs, la vieille maison mal entretenue, mais toujours debout et solide,

la vieille maison qu'on aurait cru vivante et chargée de mémoire, prête à raconter le siècle, était-ce d'elle, de ses corniches désassemblées que les chauves-souris s'étaient échappées? Ou peut-être que le voisin avait ouvert brusquement la porte de son garage en bois délabré et que les chauves-souris en étaient sorties? L'enfant les voyait fondre sur elle et ses compagnes de jeu. Leurs voletements erratiques faisaient craindre le pire des dangers. Elles venaient peut-être de découvrir un effrayant mystère que le reste du monde ignorait encore. Les chauves-souris semblaient hystériques. Elles volaient dans toutes les directions, comme si un choc fulgurant avait provoqué chez elles une grande panique. L'enfant entendait leurs battements d'ailerons. Des claquements secs, pareils à ceux des draps à sécher sur la corde, par jour de grand vent. Curieusement, dans l'imprévisibilité des mouvements des chauves-souris, dans tous ces courts demi-tours, ces torsades, une forme sinusoïdale des plus énigmatiques se dessinait, une sorte de boucle, une forme magnifique, l'infinitude, comme si les bêtes monstrueuses enserraient l'espace et le temps. Tout cela se passa très rapidement. Certaines chauves-souris prenaient de l'altitude, d'autres frôlaient dangereusement les choses, comme aveugles et folles: le haut mur de ciment, les arbres, puis ce fut elle, l'enfant.

Une chauve-souris battait l'air en zigzaguant dans sa direction. L'enfant avait appris très tôt qu'il fallait faire confiance aux animaux, qu'ils étaient plus agiles et prenaient de meilleures décisions qu'elle. Pour éviter la collision, elle s'immobilisa donc complètement et se tut. La chauve-souris saurait l'esquiver. De tache noire, l'animal devint visible dans tous ses menaçants détails. Puis l'enfant fut touchée. Au visage, sous l'œil gauche. Elle n'était pas blessée, mais elle frémit de dégoût. Quelques secondes de silence. La cour était soudain redevenue calme, et toute l'ambiance du soir d'été aussi. Plus de battements d'ailerons, ni d'agitation dans les feuilles. Ses sœurs et les voisines coururent vers elle, intriguées.

L'une de ses sœurs la regarda de plus près et avec plus d'attention que les autres. Elle lui dit que c'était très bizarre, qu'il fallait qu'elle voie ça, qu'elle avait sur la pommette

gauche une fine marque, une toute petite ligne de poussière noire. Ni égratignure, ni rougeur, encore moins du sang, qu'un trait poudreux gris noir. Était-ce du fusain, comme celui que gardait leur oncle dans le grenier de la maison qu'il avait transformé en atelier de dessin ? L'enfant et ses sœurs connaissaient le fusain grâce à cet oncle, qui l'utilisait pour dessiner ce qu'il appelait des natures mortes. Cette expression troublait beaucoup la fillette. Elle pouvait facilement reconnaître les fruits que son oncle avait dessinés, mais ils semblaient vides, vides malgré leur galbe, vides de chair, de l'essentiel, ce n'était plus des fruits, ils n'en avaient que l'apparence. Ces natures mortes de fruits, ou de fleurs coupées dont la représentation sur papier excluait l'odeur déroutaient l'enfant, mais aussi ces autres dessins de corps nus féminins qui dégageaient une fausse pudeur, ces corps dont les courbes avaient été mises en relief par les traits répétés de fusain, les rendant alors plus larges et plus sombres. Qui étaient ces femmes, dont le portrait semblait avoir pris naissance du plus profond de l'ombre ? L'enfant, elle en était certaine, ne les avait jamais croisées nulle part.

En tous cas, répéta sa sœur, elle devait vraiment voir cette ligne droite, presque parfaite avant de l'enlever. Dans la maison, dans le miroir, l'enfant vit son reflet à peine marqué. Un tout petit trait, comme celui de la soustraction. Ce signe, comme ceux des autres opérations, elle le traçait au crayon à mine dans son cahier d'exercices de mathématiques. Elle n'eut qu'à passer le bout de son index pour l'effacer. Plus rien n'y paraissait. Et pourtant, l'enfant savait que désormais, plus rien ne serait pareil. Entre elle et la chauve-souris, un pacte secret s'était établi. Elle n'avait pas pu échapper à son destin. Il était venu vers elle, avait laissé sur sa peau lisse sa marque, qu'elle avait rendue invisible d'un effleurement de doigt. À partir de ce moment, l'enfant sut. Elle sut qu'elle parlerait aux morts, qu'elle ne serait plus jamais ici ni tout à fait là-bas, qu'elle pourrait passer d'un monde à l'autre comme on passe de la cour au salon, et que ses meilleurs amis seraient dorénavant des esprits. Elle sut que la maison lui raconterait enfin le siècle et lui présenterait ses fantômes. Elle sut qu'une partie d'elle avait été emportée. Mais ce

n'était pas grave. Elle comprit intuitivement qu'il fallait cette perte pour renaître inspirée. Elle avait été frôlée par un animal divin. Elle ne connaissait rien de Zotz, capable de dérober les âmes. La sienne rappellerait désormais le crépuscule et la brume. Elle sut qu'elle ne rirait plus de bon cœur, ni ne pleurerait de colère. Elle serait engourdie, détachée de son corps, ballotant doucement dans un rêve perpétuel. Elle n'aurait plus de poids, se mouvant en un drôle de flottement. Mais ce n'était pas grave. Elle comprit intuitivement que le pouvoir de la création lui avait été donné, qu'un passage vers une dimension immense avait été ouvert. Elle ne connaissait rien de Zotz, capable d'amener à une nouvelle perception du monde. À partir de maintenant, les morts autant que les vivants appelleraient sa vigilance. Elle sentit aussi qu'elle ne disparaîtrait jamais, mais qu'elle errerait à l'infini. Elle ne dirait jamais rien de cela à ses sœurs qu'elle aimait tant, ce ne serait pas un don, ce devait être ainsi, c'était un secret entre elle et la bête.

TRISTAN MALAVOY

Mon vrai visage

J'ai découvert Stefan Zweig il y a près de vingt ans. Bien avant, donc, que le réalisateur Wes Anderson ne ramène son nom dans l'actualité avec ce *Grand Budapest Hotel* largement inspiré de l'œuvre de l'écrivain autrichien.

Comme plusieurs, j'ai d'abord eu un coup de cœur pour *Le joueur d'échecs*. C'est mon grand-père qui me l'avait fait lire, alors que je débute tout juste des études universitaires en littérature. «Tu ne peux pas prétendre connaître la littérature du XX^e siècle sans avoir lu ça», m'avait-il dit en extrayant des rayons de sa bibliothèque une vieille édition de ce court roman à la mécanique implacable.

De fait, *Le joueur d'échecs* condense une bonne partie du siècle dernier. En entraînant le lecteur dans les délires d'un avocat prisonnier des nazis, qui, pour occuper son esprit, rejoue mentalement des parties de maîtres et en arrive à jouer contre lui-même sur un échiquier imaginaire, Zweig nous parle à la fois de la folie hitlérienne, de la solitude, des dérives de l'esprit humain lorsque privé des repères de la civilisation, autant de sujets indissociables de ce siècle dont nous avons tourné il y a peu la page douloureuse.

Zweig me plaît entre autres pour l'art avec lequel il exploite le thème de la confiance, qui traverse son œuvre. *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, *Lettre d'une inconnue*, *Le voyage dans le passé* : une grande partie de ses textes reposent sur un échange improbable où un personnage s'ouvre de ce qui lui pèse à quelqu'un qui l'instant d'avant lui était inconnu, comme il ne le ferait jamais avec son ami le plus proche. Précisément parce que la confiance faite à un quidam implique moins : on peut supposer que l'autre va

écouter, laisser s'épancher le cœur qui en éprouve le besoin, puis repartir avec le secret sans qu'il y ait de répercussions dans l'existence de celui ou celle qui s'en est délesté.

Cette tentation, je la connais intimement. Plusieurs fois l'envie m'a pris, à m'en brûler la langue, de dire à un étranger, une étrangère, ce que je dissimule aux autres. Mais chaque fois, quelque chose de plus fort que moi m'en a empêché. Au moment de la confidence, les mots se sont agglutinés dans ma bouche sans en trouver l'issue.

Jusqu'à aujourd'hui.

Aujourd'hui, je suis entré chez un barbier pour la première fois depuis une bonne dizaine d'années. C'est que je me suis levé avec l'idée, étonnamment ferme, d'aller de l'avant avec ce projet que j'ai depuis des semaines déjà : rompre avec cette barbe mi-longue avec laquelle beaucoup de gens m'ont toujours connu. De passage à Fredericton pour affaires, j'avais quelques heures de libres, et le courage qui m'a toujours fait un peu défaut pour changer de look m'est venu plus facilement.

Chez François. Le salon, minuscule mais manifestement tenu avec grand soin, et annoncé par une authentique enseigne tournante bleu-blanc-rouge du plus bel effet, a contribué à me mettre en confiance. Tant qu'à transformer son visage, aussi bien le confier à quelqu'un dont tout donne à penser qu'il œuvre dans les règles de l'art.

— Vous tombez bien, cher monsieur. Quelqu'un vient de se décommander, je peux vous prendre tout de suite, si ça vous convient.

L'homme qui m'accueillait, un francophone à la mise impeccable et au sourire avenant, avait écarté les bras en signe de bienvenue.

— Euh, oui, ça me convient, ai-je répondu sur un ton où la conviction vacillait, en m'adressant un regard dans la grande glace qui couvrait pratiquement tout un mur du salon.

« Plus moyen de reculer, c'est aussi bien ainsi », ai-je ajouté pour moi-même. Il m'a alors invité à m'asseoir dans l'unique fauteuil pivotant, un modèle énorme, dans lequel pourraient loger confortablement deux hommes de ma stature. Je lui ai précisé la raison de ma visite et, l'instant

d'après, il me tartinait le bas du visage d'une onctueuse crème à raser, au blaireau, comme il se doit. Ce qui n'a pas manqué de me faire penser à mon grand-père, chez qui le rasage au coupe-chou obéissait à un rituel méticuleux.

— Il y a longtemps que vous n'avez pas été rasé de près, je me trompe ?

— Je ne me souviens même pas de mon visage d'avant, ça vous donne une idée...

— La barbe vous allait plutôt bien, je dois dire.

Là j'ai hésité, senti poindre un de ces débuts de paniques qui me prennent parfois, pour tout et surtout pour rien. L'image que m'a renvoyée le miroir, celle d'un homme un peu frêle affublé d'une barbe de crème blanche et d'un tablier bleu marine, n'aidant en rien. Je n'aime pas être privé de contrôle sur ce qui m'arrive. Pourtant, quand le barbier a posé une première fois sa lame sur ma joue droite, mon cœur s'est aussitôt apaisé.

Ses gestes étaient lents mais assurés, il devait pratiquer depuis de nombreuses années. Son calme avait quelque chose de contagieux, et en voyant flotter dans le lavabo la première traînée d'écume piquetée du noir de mes poils, je me suis abandonné enfin, comme chaque fois que je sais franchi le point de non-retour.

— Vous êtes d'où ?

Nous avons d'abord eu la discussion usuelle et tout à fait convenue qu'à un barbier avec un nouveau client, mais il n'avait pas encore dégagé le tiers de mon visage que j'ai commencé à m'étonner de la fluidité de notre échange. Commentaires sur la ville, sur les politiques du pays, sévère critique du gouvernement en place, puis sujets plus personnels, sur la cuisine qui nous plaît — « Les ris de veau, vous aussi ? » —, les pays que nous avons visités, ceux que nous rêvons de découvrir... Les mots se sont enchaînés, une complicité s'est installée, une impression de se connaître déjà.

Nous en sommes là. Tandis qu'il fait glisser la lame sur ma carotide, le barbier, conscient que je ne pourrai pas parler pendant quelques minutes, se lance dans un monologue sur son métier. Il parle de la disparition des salons comme le sien, peu à peu remplacés par ces espaces bruyants, tape-à-l'œil, où on choisit les employés pour leur

jeunesse et leurs mensurations beaucoup plus que pour leurs compétences. Le propos est critique, mais je ne sens aucune amertume chez lui. J'ai plutôt l'impression qu'il s'enorgueillit d'être l'un des rares à faire encore les choses «comme il faut», et qu'il se ferait sans doute une fierté d'être le dernier de son espèce.

— Et dans votre domaine, ça se passe comment ?

Sa question coïncide très exactement avec le moment où sa lame a quitté la zone sensible. Partout où il est passé jusqu'à maintenant, ma peau est parfaitement lisse, pas la moindre coupure ne vient rougir ce visage que j'ai l'impression de voir pour la première fois.

— Ça vous rajeunit une tête, hein ? dit-il comme s'il avait suivi le fil de mes pensées.

Je me sens si bien assis là, en compagnie de cet inconnu dont j'ai l'intuition qu'il pourrait devenir un ami, qu'après le dernier passage de son coupe-chou sur mon épiderme luisant, je lui lance :

— Du beau travail, y a pas à dire. Auriez-vous par hasard le temps de me couper aussi les cheveux ?

— Avec grand plaisir, monsieur...

Sa réponse est aussi une question.

— Turenne. Jocelyn Turenne.

— Allons-y, cher Jocelyn, j'ai tout le temps qu'il faut. Je vous fais aussi le shampoing ?

— Entendu, pourquoi s'arrêter en si bon chemin...

Puis je repense à l'interrogation laissée en suspens.

— Dans mon domaine, pour répondre à votre question, on se déplace beaucoup, on fait des démonstrations de produits, qui neuf fois sur dix ne mènent à rien. Mais quand un contrat est signé, ça justifie le salaire et les frais de déplacement que la compagnie investit dans des représentants tels que moi.

— Vous m'intriguez. Quel est ce domaine, donc ?

— En gros, la compagnie produit des solutions informatiques globales pour les établissements d'enseignement.

— Oh ! fait-il en y ajoutant un sifflement d'admiration. On est dans le très spécialisé...

— Oui, bof. Ça c'est le gagne-pain, sinon...

J'hésite, je ne parle à peu près jamais de ce territoire secret.

— ... sinon j'aime bien écrire des histoires.

— Ah bon ? Un écrivain, alors. Vous avez déjà publié quelque chose ?

— Non, pas encore.

C'est après le shampoing, alors qu'il éponge mes cheveux à la serviette, que le rendez-vous bascule dans l'inattendu. Ceci a-t-il entraîné cela ? Comme un premier verrou qui, en sautant, provoque une réaction en chaîne qui brise les autres résistances, jusqu'à la dernière ?

L'élément déclencheur est sans conteste ce visage, dans le miroir. Ce n'est pas le mien. Je n'arrive pas à établir de lien entre lui et les pensées qui s'agitent derrière mes yeux. Impression de me trouver à côté de moi-même, en même temps que sentiment d'impunité : puisque ce n'est pas tout à fait moi, assis là, qu'ai-je à craindre ?

Tandis que le barbier s'attaque à ma tignasse avec un doigté sûr, Zweig me vient à l'esprit. Je me sens proche de ses personnages, je saisis pourquoi on peut en arriver à livrer, devant quelqu'un qu'on connaît depuis peu, un bout de notre intimité jusque-là gardé pour soi. Il n'en faut pas plus pour que l'épisode qui hurle en silence dans ma tête, depuis trois ans, glisse en brûlant jusqu'au bout de ma langue.

Quand on a tu à ce point quelque chose, qu'on a soigneusement évité les quiproquos qui auraient pu l'éventer, les indices et les allusions, on s'attend à ce que dire cette chose à voix haute ait un impact immédiat sur le cours du monde ; on ne s'étonnerait pas qu'un vent violent se lève, que le ciel s'assombrisse et crève pour accompagner l'aveu. Mais non, il fait à peine plus de bruit à l'extérieur qu'à l'intérieur de la bouche, l'aveu. Il se moque de toute cette énergie déployée, des années durant, à le maintenir à l'état de secret.

L'impact de ma révélation est à des lunes de ce que j'avais envisagé. Le barbier a suspendu son geste, oui, il a levé un sourcil et plongé son regard dans le mien, par le truchement du miroir, mais le tic tac de l'horloge égrène toujours le temps dans le petit salon, rien n'indique que les choses ne suivront pas leur cours.

C'était si facile. Presque trop. Et si je me sens vaguement honteux d'avoir ainsi révélé ce qui pourrissait au

fond de mes pensées, cet épisode qui fait de moi un être moins fréquentable qu'il n'y paraît, un poids réel est tombé de mes épaules, parti rejoindre les mèches qui constellent maintenant le carrelage. Je vais sortir d'ici comme un serpent après la mue, un air frais va courir sur mes joues comme dans mon esprit. Et puis qu'ai-je risqué? Que ce barbier inconnu m'estime moins qu'il ne l'aurait fait sinon? Je l'aime bien, je l'ai déjà dit, mais si notre complicité momentanée n'avait servi qu'à ça, me libérer d'être le seul à savoir, pour le geste posé cet été-là, alors cette complicité n'aura pas été vaine.

Je suis à me convaincre intérieurement quand le barbier, qui avait assez vite repris la coupe après avoir recueilli mon secret, suspend de nouveau son geste.

— Moi j'ai tué la mienne.

— ...

Je cherche mon souffle. Il n'y a plus d'oxygène dans la pièce.

Tout est de verre, cassant. Les murs, le lavabo dans lequel il a nettoyé son rasoir avant de le faire glisser contre ma peau, le fauteuil sur lequel je suis assis, moi-même, et lui, ce barbier qui à son tour vient de changer de visage : tout a été *modifié* par les derniers mots qu'il a prononcés.

Combien de temps reste-t-il ainsi, immobile, sa lame à quelques centimètres de ma jugulaire? Je ne saurais le dire. Ce que je sais, c'est qu'un temps pareil ne se compte pas en secondes ni en minutes : la lame semble avoir incisé le jour lui-même, qui maintenant s'écoule goutte à goutte.

Mes pensées s'entrechoquent, tout devient suspect. La propreté maniaque du salon, ce robinet étincelant, ce plancher javellisé, ces instruments mieux entretenus que ceux d'un chirurgien. Et ce silence. Vertigineux. La ville est loin, il n'y a que lui et moi, ici.

Quelques mots de Zweig, notés il y a peu dans un calepin, s'invitent dans mon esprit parmi ce tissu d'incompréhension, de fascination, d'envie de prendre mes jambes à mon cou. « Des confidences sont toujours dangereuses, car un secret communiqué à un étranger le rapproche de vous. On a abandonné quelque chose de soi, on lui a concédé un avantage. »

Tandis que mon visage nu se couvre de sueur, qu'une peur sourde envahit chaque cellule de mon corps, un double en moi formule une autre idée : qu'aurait pensé Zweig d'un tel *échange* de confidences ? Y aurait-il vu un avantage réciproque ?

Il y aurait vu assurément, me dis-je alors qu'un rayon de soleil égaré vient enflammer la lame du coupe-chou, le sujet d'une prochaine nouvelle. Le double en moi pense aux chutes possibles de la nouvelle en question quand le barbier articule ces mots, tout en faisant jouer le soleil sur le métal aiguisé.

De Zweig, les mots :

— Vous savez, monsieur Turenne, on peut tout fuir. On peut tout fuir, sauf sa conscience.



ANTONIN MARQUIS

Pourquoi le feu ?

J'ai rencontré Simon à la maternelle. Le hasard a voulu que nous nous trouvions côte à côte dans la file que nous formions, dans la cour de l'école, lorsque tinta la cloche annonçant la fin de la récréation. Je ne me rappelle plus exactement les premiers mots que nous nous sommes adressés ; sans doute une invitation à jouer, ou quelque autre parole naïve dont les enfants sont si prodiges. C'est là que notre amitié est née.

Nous passions nos étés à patrouiller le quartier à vélo, et nos hivers à glisser dans la côte enneigée du douzième trou du Club de golf de Sherbrooke ; nous rentrions ensuite pour nous entretuer à Golden Eye, sur Nintendo 64. Comme sa famille possédait, en plus des jeux vidéo, une piscine creusée et une vaste cour, nous passions le plus clair de notre temps chez lui, gâtés par des parents généreux et disponibles.

Notre adolescence s'est déroulée normalement, c'est-à-dire sans désastre majeur. À l'école, ni Simon ni moi ne fûmes victimes d'intimidation, quoique nous n'échappions pas à quelques quolibets occasionnels. Nous écoulions nos temps libres avec les autres gars de l'équipe de soccer, groupe de sportifs passant un peu inaperçus, ne bénéficiant pas de la popularité des joueurs de football ou de hockey. Une fois, lors d'un tournoi à Lachine, nous avons été suspendus de l'équipe pour avoir fumé du pot ; nos parents ne l'ont jamais su.

Au cégep, nous nous sommes un peu éloignés l'un de l'autre. J'étudiais en lettres et lui, en sciences naturelles. J'ai rencontré une fille qui devint ma blonde et, pendant que je découvrais l'amour, Simon passait son temps à

étudier et à fumer du pot. Je le voyais régulièrement sur le campus, à la cafétéria ou lors de partys organisés par des amis communs. Aucune ombre ne voilait notre relation, toujours aussi amicale qu'auparavant, bien que nos rencontres s'espaçassent tranquillement. C'est après son départ pour les vergers de la Colombie-Britannique qu'on a commencé à se *perdre de vue* – ce qui suit, je l'ai glané ici et là, au hasard de nos rencontres et dans les témoignages que j'ai recueillis après les événements.

Comme de nombreux jeunes aventuriers, Simon quitta sa ville natale pour aller cueillir des cerises dans la vallée de l'Okanagan. Ce qui devait être l'affaire d'un été s'étira sur plusieurs mois, au grand dam de ses parents qui voyaient d'un mauvais œil cette « perte de temps » (leur fils adoré avait la cote R nécessaire pour entrer dans n'importe quelle faculté de médecine). Là-bas, il menait une vie dissolue mais sereine, les vergers de cerisiers figurant une sorte de prolongement du cégep : une enclave d'insouciance sur laquelle le monde adulte n'a pas encore étendu son emprise.

Simon lisait beaucoup, fumait beaucoup, buvait beaucoup ; il vivait pauvrement et s'abritait sous une petite tente qui prenait l'eau, se contentait des menus plaisirs que lui procuraient son café matinal et ses cigarettes de contrebande. Pendant cette période, je l'imaginais heureux, chantant autour d'un feu de camp avec de belles filles portant des dreads et des piercings et couchant à gauche et à droite, sans se soucier du lendemain. J'aurais aimé, moi aussi, partir dans l'Ouest ; je jalousais secrètement son indépendance et sa témérité.

Comme je commençais mon baccalauréat en études littéraires, j'appris son départ pour l'Australie. Quelques mois plus tard, il se retrouva en Inde où, selon ses propres dires, il vécut un « éveil spirituel ». Une telle affirmation, venant de mon bon ami Simon, me déstabilisa quelque peu, mais j'acceptai sans broncher l'exemplaire du *Livre tibétain de la vie et de la mort* qu'il m'offrit en cadeau. Il avait séjourné quelques semaines dans un monastère bouddhiste et était devenu un pratiquant assidu de yoga et de méditation – il fumait encore beaucoup de pot, aussi. Pour ma part, je me rassurais de le voir en si bonne forme

après une longue absence. Le yoga lui faisait une belle taille et son teint bronzé lui donnait des airs de guérilléro latino-américain.

Il s'inscrivit peu après son retour en philosophie. Je le croisais sur le campus de l'université ; il lisait Aristote et Platon, Hegel et Schopenhauer, Sartre et Camus, assis en Indien sur le bord du petit étang artificiel inauguré en grande pompe par l'administration l'année précédente. Quand j'allais chez lui (j'habitais encore chez mes parents), nous fumions des joints et nous lancions dans de confuses discussions à propos des théories littéraires et philosophiques que nous étudions respectivement.

Puis, pendant la session d'hiver, Simon m'annonça qu'il quittait le programme. Selon lui, les professeurs s'attardaient à des problèmes de second ordre, passant outre les éléments les plus intéressants des œuvres étudiées, ceux qui étaient le plus « en phase avec le monde réel », comme il l'avait formulé. De plus, il trouvait tout cela affreusement *bourgeois* : tous des hommes blancs, ou presque, ne connaissant ni la faim ni la misère, et cultivant naïvement l'illusion de leur importance au sein de la société. Je me gardai de lui faire remarquer que cette description pouvait aussi s'appliquer à lui.

Vers la même époque, il quitta le domicile familial – ses parents l'avaient accueilli à son retour – pour un appartement délabré de l'est de la ville. La cohabitation lui était devenue difficile ; elle contrastait trop avec le train de vie auquel il s'était habitué pendant son voyage. Il trouva un emploi dans une usine de caoutchouc et disparut de ma vie un temps. Il cultivait l'ambition de s'éduquer lui-même, hors des cadres institutionnels qui, selon lui, brimaient la liberté de l'apprenant en le confinant à un seul domaine d'études. Je croyais naïvement qu'il passait ses journées à lire, à méditer et à fumer du pot, loin de la fureur du monde moderne, dans une sérénité complète.

En réalité, son isolement, son emploi aliénant et sa consommation quasi incessante de marijuana l'avaient plongé dans une apathie voisine de la dépression. Ses parents, inquiets du silence auquel se butaient leurs appels téléphoniques réguliers, firent irruption chez lui alors qu'il se cuisinait du Kraft Dinner, complètement défoncé. Pendant

quelques longues minutes, il fit comme si de rien n'était et engagea une conversation pathétique, espérant peut-être que sa volubilité masquerait le désordre et la saleté de son cadre de vie. Après lui avoir tiré les vers du nez, ses parents le ramenèrent à la maison et s'occupèrent de lui pendant quelques semaines. Il accepta de rencontrer un psychologue et se fit prescrire des antidépresseurs. J'allais le voir régulièrement, m'acquittant avec un zèle solennel de mes tâches de « meilleur ami ». Ce régime de vie finit par lui être bénéfique ; encouragé par ses parents, Simon s'inscrivit en médecine et changea de résidence, prêt pour un nouveau départ.

Les premières semaines de la session l'enthousiasmèrent. Il voulait aider les gens, *concrètement*, et la médecine semblait être la façon d'y arriver. Il prônait une approche extensive de la santé et du bien-être ; il continuait à pratiquer un bouddhisme personnalisé et s'intéressait en dilettante à la médecine traditionnelle chinoise. Il reprochait au système de santé son matérialisme biomédical et son manque d'autocritique. Selon lui, les patients étaient réduits au statut de marchandise détraquée qu'on répare à la chaîne ; les infirmières et les médecins, débordés et épuisés, n'avaient ni le temps ni le mandat de nouer des relations avec eux. Simon voulait changer les choses, améliorer le système et la société.

Un soir que nous jouions au Nintendo 64, en souvenir de notre enfance, il me proposa de fumer un joint. Il comprit, à mon regard, l'inquiétude qu'une telle question soulevait, et il se mit en devoir de m'expliquer qu'il ne ferait pas l'erreur de consommer tous les jours, que c'était juste pour la fin de semaine. Je décidai de lui faire confiance. Dans les mois qui suivirent, nos rencontres mensuelles m'apprirent qu'il avait repris une consommation régulière, mais modérée. J'ignorais s'il voyait encore son psychologue, mais son enthousiasme perdurait et sa bonne humeur me rassurait.

Puis vint la grève étudiante de 2012. Simon s'impliquait dans l'association de sa faculté, malgré l'impopularité de la grève chez ses condisciples. Il s'inscrivit sur Facebook – il s'était toujours catégoriquement opposé à une telle démarche – et partageait sur sa page personnelle

de nombreux articles à propos de la grève. Il distribuait des tracts, assistait aux assemblées et participait aux nombreuses actions de protestations organisées à Sherbrooke. Il fut arrêté, en compagnie de quelques centaines de personnes alors qu'ils bloquaient la route 410; ils reçurent des contraventions de plus de quatre cents dollars, pour entrave à la circulation. Il me racontait cet épisode avec une intensité que je lui avais rarement vue, puis expliquait que son intérêt pour la médecine diminuait un peu plus chaque jour; que si cette discipline aidait effectivement les gens, son apport social restait toutefois assez limité. Les médecins pouvaient bien soigner blessures et maladies, ils restaient impuissants devant les inégalités sociales, la dépression endémique et la destruction de l'environnement.

Au plus fort de la contestation, il abandonna la médecine et s'installa à Montréal, je ne sais trop où ni comment ni avec qui. Il était de toutes les manifestations, dont celles du palais des congrès et de Victoriaville, qui tournèrent à l'émeute. Il n'en retira que plus de colère à l'endroit du pouvoir. Il se fit arrêter à plusieurs reprises; un coup de matraque reçu au genou gauche lui déchira partiellement un ligament, et son nez portait la marque d'un bouclier qu'un agent lui avait poussé en plein visage.

Je le croisai, par hasard, lors de la manifestation pour le Jour de la Terre – j'habitais maintenant à Montréal. Il courut vers moi et me pris dans ses bras puis, l'air surexcité, répétait qu'il était « vraiment content » de me voir, que nous étions « tellement beaux, à marcher tous ensemble ». La solidarité des militants, la noblesse de leur lutte, le caractère concret de leurs actions lui donnaient la sensation d'exister, de faire partie de quelque chose. « On va les avoir, les hosties, tu vas voir ! Le monde se réveille, le peuple veut reprendre le pouvoir ! Regarde ça ! » criait-il à travers le tintamarre des casseroles et les cris, désignant la foule qui montait l'avenue du Parc.

L'été arriva; la contestation s'essouffla, mais Simon poursuivait le combat. La tenue du Sommet sur l'éducation lui porta le coup fatal: le PQ avait réussi à imposer aux étudiants une hausse « déguisée en indexation ». La mobilisation n'était plus que chose du passé. Il lui fallait admettre l'échec du mouvement, dont l'ampleur avait été

pourtant inédite. Dans les mois qui suivirent, il disparut peu à peu des réseaux sociaux; j'ignorais où il habitait et comment il payait son loyer, jusqu'au matin où il débarqua chez moi à l'improviste.

Il avait vraiment mauvaise mine: les cheveux sales, une barbe de plusieurs semaines et, dans les yeux, une tristesse d'autant plus évidente qu'elle contrastait avec le sourire forcé qui tordait ses lèvres en un rictus tremblotant. Je lui offris un café, sans faire allusion à son état pitoyable et, après les questions d'usages et un long silence gênant, il me raconta ses derniers mois.

La fin de la grève l'avait plongé dans un profond désenchantement; une mobilisation populaire aussi longue n'avait abouti à rien, quel espoir restait-il alors pour l'humanité? Trahi par le mouvement qui l'avait tant enthousiasmé, il voulait rompre avec tout ce qu'il détestait de la société. S'il ne pouvait pas changer le monde, il pouvait au moins s'en retirer. C'est ainsi qu'il avait déménagé dans un minuscule studio de la rue Sainte-Catherine, où il projetait de vivre dans une frugalité presque totale. Non seulement vivait-il sans Internet ni téléphone, mais il essayait de consommer le moins d'électricité possible. Après ses journées de travail à la brasserie Molson, il se réfugiait dans son appartement éclairé à la chandelle et pas chauffé. Il ne buvait plus de café ni de bière; par contre il fumait encore du tabac et de la marijuana. Sorte de Thoreau postmoderne, il passait ses soirées à lire, enveloppé dans des couvertures et penché sur la faible lueur de ses chandelles.

Je l'écoutai sans rien dire, encore enveloppé dans la ouate d'un réveil trop matinal. Je comprenais l'attraction romantique d'une vie austère et dévouée aux choses de l'intellect, moi-même entretenant parfois des fantasmes de réclusion volontaire dans quelque cabane gaspésienne. Je n'arrivais toutefois pas à saisir comment Simon avait pu mettre en pratique son projet sans en réaliser le ridicule, ou comment il avait réussi à garder le cap pendant si longtemps sans abandonner. Sa volonté était particulièrement puissante, ou alors sa santé mentale fragile.

Après cet exposé il se mit, comme pour se justifier, à m'expliquer les raisons de son retrait du monde. Il évoquait les arguments anticapitalistes soulevés par les grévistes, les

agrémentant de réflexions personnelles et quelque peu étranges ; il me dit quelque chose du genre « Te rends-tu compte qu'ici, ton appart, c'est la seule place *au monde* ou t'as le droit de dormir ? Tu payes combien, sept cents piastres par mois pour avoir le *droit* de vivre ici ? T'es illégal dès que tu payes pas de logement. Tu peux avoir des contraventions si tu dors partout ailleurs. Imagine : tu décides d'aller vivre dans le bois. Tu peux même pas planter une tente n'importe où parce qu'un propriétaire mongol va vouloir que tu sacres ton camp de son terrain, même si tu déranges personne pis que c'est absurde d'affirmer *posséder* la nature. Ça te fait pas capoter ? Te dire que ta liberté est entravée au point que ça te prend au moins 300 piastres par mois pour vivre *légalement*, dans un logement reconnu par la loi ? »

Il dénonçait le capitalisme, qui reproduisait selon lui la « loi de la jungle » en pervertissant le contrat social en vertu duquel les humains se sont organisés en communautés, dans le but, justement, d'échapper à la loi du plus fort. Il fulminait contre la langue de bois des politiciens, qui s'obstinaient à ne rien dire, contre vents et marées, pour le plus grand plaisir des médias et de l'électeur moyen. Il dépeignait le système actuel comme étant totalitaire, contrôlé par des multinationales tentaculaires, des politiciens corrompus et les médias à leur solde, sorte de conspiration visant à tuer l'esprit de révolte du peuple, à ce point endoctriné qu'il défend un système qui lui nuit pourtant. J'acquiesçais poliment, curieux de savoir où il voulait en venir.

Puis, s'excusant d'avoir parlé si longtemps, il prit de mes nouvelles. Je l'informai des dernières nouveautés dans ma vie et, lorsque la conversation fut épuisée, il se leva et déclara qu'il devait partir. En me serrant la main, il me regarda dans les yeux et me dit : « Merci de m'avoir écouté, ça m'a fait du bien de te parler. À bientôt. » Je m'accroche à ses dernières paroles comme à une ancre qui m'empêche de dériver.

Pendant les mois suivants il ne donna aucun signe de vie. Je ne m'inquiétais pas pour lui, ce n'était pas la première fois qu'il disparaissait ainsi. Mes études me gardaient bien occupé ; je passais mes journées à travailler sur mon

mémoire, sans prendre la peine de lire les journaux ou de suivre l'actualité. Un jour, ma blonde m'envoya le lien d'un article de *La Presse*, avec la mention «WTF??? C'est-tu vraiment lui?» Je parcourus l'article, d'abord avec appréhension, puis avec stupéfaction; une grande vague de chaleur m'enveloppa tout entier quand j'appris que Simon avait déclenché un incendie à la brasserie Molson avant de s'asperger d'essence et de s'immoler. L'incendie avait coûté la vie à une quinzaine d'employés, en plus de causer des centaines de milliers de dollars en dommages matériels. Il n'avait laissé aucune note.

Je contactai immédiatement ses parents, qui me remercièrent à travers les sanglots et les «on aurait dû...»; ils recevaient, depuis la divulgation du nom de leur fils, de nombreux appels haineux et des menaces de mort. Je passai le reste de la journée dans un ahurissement total; les mêmes scènes, les mêmes paroles défilaient inlassablement dans ma tête, et je restai assis sur le balcon, sans bouger, pendant des heures. L'arrivée de ma blonde me fit reprendre mes esprits; elle me serra dans ses bras et des larmes que je n'avais pas vues venir mouillèrent son épaule.

J'ai d'abord rattaché son geste à ceux des moines tibétains s'étant immolés pour dénoncer l'impérialisme chinois. Mais pourquoi, alors, avait-il incendié l'usine? Cet acte, d'une violence inouïe, ne concordait ni avec la philosophie bouddhiste à laquelle j'aurais voulu le rattacher ni avec le caractère de mon ami d'enfance.

Si son suicide spectaculaire relevait de quelque contestation anticapitaliste, pourquoi ne pas l'avoir commis dans un endroit plus symbolique, comme le Parlement du Québec ou la Bourse de Montréal? Sans oublier qu'il n'y avait, politiquement, aucun sens à entraîner la mort d'ouvriers d'usine; par contre, viser des membres du gouvernement ou des milieux financiers aurait envoyé un message clair.

Pourquoi le feu? Pourquoi son lieu de travail? Pourquoi ce désir d'entraîner des innocents avec lui dans la mort? Les journalistes disent que Simon était dépressif (ou schizophrène, ce qui, pour eux, revient au même), qu'il avait

simplement pété les plombs, qu'il était un terroriste « carré rouge », qu'il avait eu un différend avec ses collègues de travail, ou encore qu'il voulait inscrire son nom dans l'histoire morbide des *mass murderers*, en compagnie des Marc Lépine, Anders Behring Breivik et Adam Lanza.

Aucune de ces hypothèses ne me satisfait.

TOP SECRET

MAXIME OLIVIER MOUTIER

Les coulisses

Vers la fin des années soixante-dix, dans une université québécoise dont nous avons choisi de taire le nom, au sein d'un département de lettres et langue française, il existait encore une « option théâtre ». Les quelques professeurs qui le faisaient vivre auraient sans doute préféré qu'il soit question d'une école supérieure de théâtre, avec beaucoup d'étudiants et des centaines de cours différents. Mais voilà, cette chronique ne se déroule malheureusement pas à Montréal, mais ailleurs, en région. Inutile d'en dire plus. Cela ne servirait en rien le récit. Toujours est-il que la faculté n'a jamais été très enthousiaste à l'idée de développer davantage cette concentration. La laissant patiemment mourir toute seule, comme on dit, de sa belle mort. Au moment de l'histoire, elle ne compte donc plus que trois professeurs, dont deux sont vieillissants. Ils sont encore passionnés, tiennent le fort à bout de bras, mais ont tout de même hâte que la retraite arrive, pour en finir une fois pour toute. Ils sont un peu fatigués de se battre. Ils sentent que c'est une lutte à finir. Les autres collègues ne sont jamais très chauds devant leurs projets. Projets qui reviennent sans cesse, année après année. D'autant que ceux-ci coûtent cher. Car deux fois par an, il faut monter au minimum une pièce. Originale, autant que possible. Et réserver pour ce faire la petite salle, pour les répétitions, puis la grande salle, pour les représentations finales. Il faut également, comme on le sait, un technicien pour l'éclairage et le son, solliciter spécialement le concierge pour les soirs de premières, mettre en place un système de guichet et de vente de billets. Tout cela pour contenter les lubies d'une vingtaine d'étudiants, pas plus. C'est un programme qui rapporte peu.

À l'assemblée départementale, qui a lieu tous les deux mois, on a déjà fait ses choix pour l'avenir. On préfère miser sur le groupe de recherche en édition littéraire, puis rester concentré sur les littératures française et surtout québécoise. Avec les budgets restants, on souhaite favoriser l'embauche de nouveaux professeurs spécialisés en études féministes, ou encore en narratologie. Des domaines plus modernes. Puis continuer d'offrir des cours de création et de rédaction, puisque ces spécialités ont déjà fait leurs preuves, et attirent beaucoup d'étudiants de tous les coins de la province. Dans un département comme celui-là, augmenter le nombre d'inscriptions est un souci permanent. S'il n'en tenait qu'au directeur et à ses sbires, il y a longtemps que l'option théâtre aurait sauté. Mais il se garde bien de l'avouer tout haut, parce qu'il est aussi en quelque sorte ami avec ceux qui ont fait de cette discipline leur principal fait d'armes. Ils se connaissent depuis des décennies. Alors il se rend gentiment à chacune des prestations prévues, et fait lui aussi le compromis d'applaudir, lorsque le rideau tombe. Il serre des mains et salue les efforts. Sa présence est politique. Il ne peut leur faire faux bond. La mise en scène et toutes ses subtilités n'a jamais été son fort. Il préfère Proust et le XIX^e siècle. Les matières sérieuses : Paul Ricoeur, Roland Barthes, Pierre Bourdieu. Il faut de tout pour faire un monde.

Parmi les trois professeurs, nous l'avons déjà dit, deux sont d'un certain âge, mais le troisième a quant à lui tout au plus quarante ans. Sa candidature, pourtant récente, avait été retenue par l'assemblée en raison de sa spécialisation sur la Grèce antique. Un doctorat brillant, obtenu avec distinction, à la prestigieuse université d'Oxford. Un pavé de plus de mille pages, publié presque aussitôt par les éditions Vrin. Ont suivi quelques articles savants, assez puissants pour être remarqués par les pairs. Il fut repêché rapidement par l'université dont nous parlons. Celle-ci avait surenchérit son offre afin de ne pas perdre la prise au profit d'une autre institution : embauche à vie, protégée par une convention collective en béton, avec année sabbatique tous les sept ans pour faire de la recherche et des voyages et des colloques et des conférences et tout. La compétition peut être féroce à ce niveau. De remporter la

mise fut pour elle une victoire. Ajouter une telle sommité dans ses rangs ne pouvait qu'être bénéfique. Et apporter un souffle nouveau, de la notoriété et du prestige. À chacun ses combats.

Sauf que quelques années plus tard, le vent semblait avoir tourné. Le candidat tant convoité faisait de plus en plus le choix de se cantonner à l'enseignement du théâtre. Lorsqu'il proposait ses cours pour la session suivante, la majorité du conseil professoral s'en trouvait déçue. On ne pouvait pas l'en empêcher ni tenter de lui mettre des bâtons dans les roues. C'était un professeur d'université, il semblait pouvoir faire ce qu'il voulait. On le respectait malgré tout. On essayait de le faire diverger, en lui offrant d'autres options. Mais rien à faire. Il tenait chaque fois son bout. On aurait même pu dire, après cinq ans seulement, qu'il commençait à devenir gênant. Il ne voulait rien faire de ce qu'on avait prévu pour lui. Plus on apprenait à le connaître, et plus on le trouvait entêté. Il ne participait pas beaucoup aux discussions et restait dans sa bulle, enfermé dans son bureau. Il ne mangeait pas avec les autres, ne riait pas des mêmes blagues. C'est toujours ainsi avec les vents. Il n'en faut pas beaucoup pour que, souvent sans prévenir, ils changent de cap.

Or, c'est dans ce climat qu'un automne, aux environs du mois d'octobre, alors que tous les profs devaient soumettre l'intitulé des cours qu'ils comptaient donner à la session d'hiver, que notre intéressé proposa de monter une pièce de théâtre. Autour d'un texte, encore à l'état d'ébauche, auquel il semblait tenir plus que tout. Devant les autres professeurs clairement agacés, il défendit son idée avec beaucoup de ferveur. Une fois de plus, il emmerda tout le monde. On ne voulait pas l'offusquer et le bombarder en vain de mille questions. Mais cette fois-ci, on se permit de juger qu'il allait trop loin. Personne n'était convaincu de la pertinence de sacrifier une charge de cours au calendrier pour ce genre de projet, pour le moins saugrenu : une pièce où des élèves devraient chanter, dans une sorte de chorale bizarre et soi-disant nouvelle. Il comptait écrire seul le texte, et en assurer lui-même la mise en scène. Il allait s'occuper de tout. Du début jusqu'à la fin. Projet clé en main, disait-il. Parmi les profs qui souhaitaient le voir

reprendre son cours sur Antigone et le Sophocle littéraire, deux d'entre eux se sont levés cette fois-là, et sont sortis en claquant la porte. On ne savait plus trop quoi faire ni quoi penser de cet indomptable et impétueux marginal. Était-il justifié de lui faire encore confiance? On allait devoir éventuellement se réunir à nouveau, à huis clos et en nombre réduit de préférence, pour discuter de son cas. Si on le laissait continuer dans son enthousiasme, qu'allait-il nous proposer ensuite? Par exemple l'année prochaine? Un cours sur les moulins à vents? Avec un sketch sur les hydres à sept têtes à partir de l'œuvre d'Homère? On était inquiet. Le département des lettres avait une réputation à préserver et il était réticent à donner subitement dans la performance et l'art contemporain. Ce n'était pas par manque d'ouverture, mais bon, il fallait tout de même tracer une limite claire. Et trouver le moyen administratif de freiner les ardeurs de ce jeune professeur.

Certains commençaient à le croire fou. On en discutait au dîner. On trouvait qu'il avait beaucoup maigri. Qu'il était pâle. Il faisait peur. Souvent le matin, la secrétaire remettant le courrier lui faisait remarquer qu'il n'avait pas l'air dans son assiette. Toutefois, aucune plainte ne provenait des élèves. Pas moyen de le prendre en défaut. Justement, on ne savait plus. On savait qu'il vivait seul, qu'il n'avait pas d'enfant, qu'il passait tout son temps à lire, enfermé chez lui. Comportement on ne peut plus normal pour un prof d'université. Des étudiants l'avaient apparemment croisé dans un des bars du centre-ville. À cet endroit de la province, il n'y en avait que deux. Mais bon, ce détail ne regardait personne. C'était sa vie privée. Aucun souci à se faire de ce côté. Toujours est-il qu'il n'avait pas bonne mine et qu'il toussait de plus en plus.

Il n'était pas comme les autres. Il n'entrait pas dans les rangs. Il avait beau être indiscipliné, sûr de lui quand il prenait la parole, personne n'avait le courage de l'attaquer franchement dans les réunions départementales, tellement il présentait une allure chétive et fiévreuse. On le regardait suer et boire de grands verres d'eau. Et lorsque son tour de parole arrivait, on restait impressionné par sa verve et son assurance. C'était un homme brillant.

Il n'était pas du genre à faire du sport ni à se nourrir déceamment. Il n'avait pas de voiture et se déplaçait en vélo. Avec un casque et un sac à dos. Y compris durant l'hiver et les tempêtes de neige. Était-il accablé d'une quelconque pneumonie qui ne guérit jamais? Personne ne pouvait le dire. Personne ne le savait car personne n'avait jamais osé le lui demander. On ne le connaissait pas si bien, au fond. Connaît-on jamais véritablement ses collègues?

Toujours est-il qu'il finit par donner son fameux cours. Le mardi matin, de neuf heures à midi. Et par monter sa pièce de théâtre. On avait cherché en désespoir de cause à faire valoir l'argument des restrictions budgétaires, à expliquer qu'il serait mieux pour lui peut-être d'attendre l'année suivante pour insérer son projet dans l'un des cours de théâtre prévus pour l'été. Mais non. Il avait insisté. Il n'en démordait pas. On aurait dit que quelque chose pressait. Qu'il ne pouvait pas attendre. Comme un enfant capricieux qui ne lâche jamais le morceau, jusqu'à ce qu'on lui donne enfin ce qu'il demande. Cette année-là, au département, il s'était fait plusieurs ennemis. Y compris du côté de l'administration. Il naviguait seul.

Mais il avait monté sa pièce. Avec deux bouts de ficelle et trois morceaux de scotch. Il avait apporté des chaises de chez lui, de même que quelques meubles et des tringles à rideaux, et s'était procuré dans une friperie, avec son argent personnel, les vêtements requis pour habiller les comédiens. Il avait retravaillé cent fois le texte avec ses étudiants, s'était occupé d'assurer toutes les répétitions, ajoutant parfois des séances le soir et les fins de semaine. C'était SON projet. Il y mettait toute son âme. Il tenait à tout prix à ce que tout soit parfait. Les délais étaient évidemment serrés. Dans les corridors, il ne marchait pas, il courait. On le sentait transporté par la passion. Il ne refusait jamais de discuter et de préciser sa vision, d'espérer toujours mieux. Quand il en parlait, ou qu'il prenait le temps de répondre aux questions, c'était flagrant, il n'était plus la même personne.

Le soir de la première, tous les professeurs et les chargés de cours étaient présents. La plupart, pourrait-on dire, avaient daigné se déplacer. Préparés à écouter le spectacle les bras croisés. On avait réussi à obtenir la grande salle

pour trois représentations. Le département n'avait pu faire mieux. Toujours est-il que les trois soirs, la salle était comble. Les billets s'étaient vendus difficilement sur le campus, mais les étudiants impliqués dans l'aventure avaient eu l'idée de faire du porte à porte, et d'aller chercher du public à l'extérieur, jusque dans des endroits inhabituels : des restaurants, des épiceries, des salles de billard. Jusqu'à vendre toutes les places. Et le résultat ne fut pas si mal. Un peu expérimental, mais tout de même intéressant. On devait le lui concéder. Personne ne s'était endormi. Tout le texte était dit à la cantonade. Très rapidement. Comme si chacun des personnages était au bord d'une falaise, en train de crier une colère ou des choses importantes. Trois musiciens étaient sur scène. On ne décelait pas toujours clairement s'il s'agissait d'une pièce de théâtre ou d'un spectacle musical. Cela disait : « Je veux ceci, je veux cela ; je t'emmène loin de ceci, loin de cela ; je t'offrirai des trucs comme des lumières ; après la nuit, avant le jour... » Un texte difficile à suivre parce que très dense, très senti, rédigé par un auteur qui semble jouer sa vie. « Faut pas que tu désespères, quand tu viens te glisser sous mes draps ; si tu t'arrêtes, je meurs ; je t'en supplie, ne parle pas ; rien n'est gagné, on ne s'arrêtera pas... » Mais étrangement un texte avec des phrases qui parlent de quelque chose de vrai, et que tout le monde comprend. Un texte comme une chanson qu'on ne chante pas mais qu'on récite. À la manière d'une cascade ou d'une personne qui vomit. Qui touche droit au cœur. Le public semble avoir apprécié. Il sort un peu abasourdi. Ne sait pas trop quoi penser. Il a le sentiment d'avoir assisté à quelque chose de jamais vu, de jamais fait. Il est vrai que d'aucuns ont été retournés par certaines phrases. Ils en ont même retenu des extraits. Et se les répètent dans la voiture en rentrant. Des phrases qu'on a envie de noter dans un carnet.

Les étudiants impliqués dans le projet sont très satisfaits. Le printemps est arrivé et c'est la fin de session. En bout de course, une fois les trois représentations données, un apaisement se fait sentir dans toute la troupe. On fait la fête. On prend le professeur dans ses bras, on lui fait la bascule, on lève sa bouteille de bière à sa santé, on verse une larme. On a le sentiment d'avoir participé à quelque

chose de grand, quelque chose de fou. Qu'on ne fera peut-être plus jamais dans sa vie. On est à la fois heureux d'avoir réussi, d'avoir surmonté tous les obstacles relatifs à un tel pari, et à la fois triste de se quitter. C'est terminé. On se fait des accolades et des compliments. Aux petites heures, tout le monde se souhaite bonnes vacances et rentre chez soi. En titubant ou en taxi. On se retrouvera fin août, début septembre.

Mais voilà, c'est ici que la vie nous explique ce que parfois la vie nous explique. Non, le professeur ne fut pas congédié. Impossible d'ailleurs de congédier un prof d'université. À moins de quelque chose de vraiment très grave, comme une agression sexuelle envers une étudiante, une menace de mort ou la découverte d'écrits révisionnistes gardés secret, niant l'existence des chambres à gaz et publiés sous pseudonyme.

Bien que l'été se passe sans difficulté, le directeur du département, alors en train de se détendre dans un barbecue qu'il donne à son chalet pour le premier jour du mois de juillet, reçoit un coup de fil. Sa femme l'interpelle depuis la véranda, il doit venir tout de suite, elle ne sait pas qui c'est. Et c'est à ce moment qu'on lui apprend la mort du professeur jeune et fou. Mince alors ! Il encaisse la nouvelle. Il demande il est mort de quoi. Bien sûr il pense au suicide. On lui répond qu'il est mort du sida. Il savait depuis un an qu'il n'en avait plus pour très longtemps. En un seul instant, le directeur comprend pourquoi celui-ci avait tellement tenu à réaliser son projet. Seul contre tous. Pourquoi, surtout, il leur aurait été impossible, à lui et aux autres, même avec les meilleures armes, d'espérer le raisonner et le faire changer d'idée. Le professeur n'avait plus rien à perdre. Il manœuvrait porté par l'énergie du désespoir. Celle qui permet de gagner des guerres perdues d'avance.

Il n'aurait probablement pas traversé l'été. La maladie menait sa course de manière fulgurante. Il continuait malgré tout de se déplacer en vélo. Il n'avait pas fait le choix de suspendre ses activités de professeur. Pour se reposer, gagner peut-être quelques jours en restant allongé toute la journée. Il n'était pas non plus parti en congé de maladie, alors qu'il aurait pu le faire sans difficulté, sans

même devoir se justifier en révélant de quoi il souffrait. Il avait continué d'enseigner jusqu'à la fin. Luttant contre les étourdissements et les bouffées de faiblesse. On l'avait vu plus d'une fois perdre pied et se retenir contre un mur ou un cadre de porte. Il n'avait pas voulu partir en voyage; profiter de ses derniers instants; rester auprès de sa famille. Visiter sa mère une dernière fois, lui faire ses adieux. Il n'avait visiblement pas choisi de faire ce que tout le monde aurait normalement fait dans sa situation. Son dernier rêve était de monter sa pièce de théâtre. Peut-être un rêve d'enfance, qui sait. Et il l'a fait. C'est peut-être elle qui l'a tenu debout encore un peu. Quelques semaines de plus. Les étudiants de cette session d'hiver furent ses derniers. Tous le savent à présent et s'en souviennent avec émotion.

Le directeur pense à tout cela. Le lendemain, il appelle quelques collègues pour leur annoncer la triste nouvelle. Tous sont évidemment sous le choc. Il est toujours difficile d'apprendre la mort d'une personne qu'on a détestée et contre qui on a lutté. Après avoir raccroché, il lui revient plein de souvenirs. Il est tout de même sensible, puisque fondamentalement amoureux de Proust et de Mallarmé. Mais ce qu'il retient surtout, c'est qu'à aucun moment, le professeur ne s'est servi de sa maladie pour faire valoir son point de vue. Ç'aurait pourtant été un argument mas-sue. Qui lui aurait facilité la tâche. Aucun n'aurait alors osé s'y opposer. Qui donc oserait défier une victime? Une personne dont on sait qu'elle va bientôt mourir? Mais non. Il a peut-être choisi de rester fier. De ne jamais offrir la langueur du mourant pour se donner raison et faire abdiquer ses adversaires. Pour obtenir enfin plus de latitude, un meilleur budget, voire quelques représentations de plus. Était-ce en raison de la honte? Des gens éduqués comme eux auraient compris qu'il était inutile de juger, de médire et de descendre aussi bas. Pourquoi ne leur a-t-il rien dit?

Le directeur ressent tout de même une brise de soulagement. Non pas de s'être enfin débarrassé, par la grâce du destin, d'un subordonné aussi récalcitrant, mais de savoir que celui-ci, au bout du compte, aura pu réaliser jusqu'au bout ce qui lui tenait le plus à cœur. Comme un

dernier vœu. Le directeur est conscient d'avoir été le plus rétif à le laisser aller. Le plus chaudement opposé à ses plaidoiries. D'avoir même un jour crié contre lui devant tous les collègues dans une réunion. Prêt à tout mettre en œuvre afin de l'empêcher de faire ce qu'il voulait. Il était le directeur, après tout. Ne devait-il pas faire preuve d'autorité? D'autant que certains n'hésitaient pas à lui mettre de la pression, à lui dire de ne pas se laisser ainsi mener par une recrue. Une recrue qui, au fond, n'était là que depuis quelques années. Et qui n'écoutait personne d'autre que lui-même, pour mieux n'en faire qu'à sa tête. En ce jour de la mi-juillet, debout dans son jardin, aspergeant ses rosiers d'une poudre anti-pucerons, le directeur est soulagé.

On ne pourra pas dire qu'il s'agit d'une histoire renversante. On aura tous compris qu'elle ne comporte ni meurtre, ni carambolage, ni explosion spectaculaire. À la fin, personne ne gagne. Il serait peut-être plus juste de parler d'anecdote. S'il n'y a pas eu homicide, pas plus sur le campus que dans les résidences étudiantes, il y a tout de même eu un mort. On pourrait bien sûr imaginer une histoire d'amour entre le professeur et un de ses étudiants. Un beau jeune homme à qui il donne de l'argent, et qu'il invite à dormir dans son appartement pour le sortir du pétrin. Qui le vole en cachette tout en faisant semblant d'être amoureux. Mais on ignore si le héros principal vivait dans un appartement ou dans une maison de campagne pas trop loin. On trouve facilement de la campagne à plus ou moins dix minutes de l'université. On ne sait même pas comment il a contracté le sida. Si c'est à cause de ses sorties dans les bars, tard le samedi soir, ou si c'est par transfusion sanguine. On peut évidemment imaginer tout ce qu'on veut. Se rappeler ce jeune rouquin qu'on a vu sortir de son bureau à quelques reprises, alors qu'il ne fréquentait même pas la faculté et qu'il n'était inscrit à aucun des programmes du département. On peut imaginer. Une poursuite un vendredi soir à bord d'une décapotable à la recherche d'un peu de morphine, question de soulager momentanément les atroces douleurs physiques.

Mais quand on y pense, cela n'est pas vraiment nécessaire. Outre les médecins, on ne sait même pas si quelqu'un d'autre de son entourage savait qu'il était malade. On ne sait pas non plus si sa mère était au courant. On sait par contre que lui le savait. On imagine là aussi qu'il ne l'a sans doute jamais dit à qui que ce soit. Qu'il est un jour sorti de la clinique, averti que son sort en était jeté, et qu'il a fait partir dans les toilettes la feuille avec les résultats, et laissé derrière lui la prescription sur le comptoir de la pharmacie. Une prescription de n'importe quoi parce qu'au stade où il en était, il n'y avait plus grand-chose à faire. Et qu'il avait choisi de vivre le reste de sa vie comme si de rien n'était. Il n'a laissé aucune lettre d'explication. Mais il avait un testament. Pas de chien, pas de chat. Personne à part ses livres. Il est mort seul dans son appartement, assis dans son fauteuil, la fenêtre ouverte. Il avait trente-neuf ans.

JULIA PAWLOWICZ

Melisa

j'ai eu deux enfants dans ma vie de femme
un à chaque extrémité
il y a eu toi Melisa qui m'as expulsée de ma jeunesse
un séisme pour mon seizième anniversaire
pas de temps pour la honte pas de place pour la panique
il a fallu donner mon sein trouver les gestes
t'apprivoiser mon étincelle *mi linda mi querida*
on apprenait la vie ensemble toi moi ma mère mes sœurs
tout le clan dans la même maison
tu étais le feu de notre cercle de femmes
les regards étaient toujours tournés vers toi
ta chaleur nous irradiait
tu éclairais nos visages
on se voyait honnêtes dans nos imperfections
belles dans chacun de nos défauts
on n'avait rien à cacher
devant toi on était nues et vraies

arriver ici n'avait pas été facile mais
le français sonnait romantique comme une musique
on nous disait ici les Latinos vous devez vous sentir frileuses
regretter les *playas* du Sud
mais les plages de sable blanc chez nous c'est pour toi le
touriste
je préfère cette étendue de neige blanche et vaste ici
donner quelques coups de pelle
bâtir un fort pour moi et ma petite
quand on est deux on ne peut pas avoir froid

et puis un jour je me suis retournée et
tu portais un corps comme une robe seyante
il y avait tes cheveux bouclés foncés comme le corbeau
le temps t'avait sculpté des hanches des pommettes
j'ai vu dans un éclair que je pourrais devenir grand-mère
bien avant d'être prête

je t'ai laissée vagabonder courir
je t'ai prêté des colliers du Cutex
je t'ai donné de l'argent pour le taxi du retour
quand je t'ai regardée partir je me suis souvenue
de tes petites mains avant tes mains de femme
j'ai pensé à ta peau douce à tes bains de camomille
au son de ton nombril qui a roulé par terre
ce matin-là quand tu as eu deux semaines
je me suis souvenue de tout ça
les nuits durant lesquelles tu étais accrochée à mon sein
ta petite bouche délicate que je voyais partout
dans mes délires de fatigue
dans le trou des toilettes
dans le luminaire du plafond
tu étais si gourmande ça me faisait du bien
je sortais de la nuit épuisée mais entière
remplie d'une énergie rose bonbon
de savoir que tu étais la meilleure une fois sur la balance
au CLSC les infirmières m'aimaient bien je crois
elles disaient vous devez avoir de la crème 35 % madame
pour qu'elle prenne autant de poids si vite et moi
je te voyais minuscule et je me disais
on ne m'appelle jamais madame
ailleurs
d'habitude

nos nuits avaient changé
les tiennes devenaient personnelles et intimes
partagées avec d'autres que nous
il y avait Oscar Ronaldo Javier
un Maxime timide comme pas un
ton préféré
des candidats potentiels qui traînaient
autour de notre maison de femmes

déjà tu prenais un appartement tu ne me laissais pas ta clé
grand-mère ne pouvait plus rien dire
sur le gel dans leurs cheveux
sur leurs voitures cabossées
sur leurs prétendues belles manières
au revoir les visites
on était redevenues un clan étanche d'œstrogène
de fers plats de serpillères
il était temps que je me trouve un homme moi aussi peut-être
janvier est passé par là le givre les tempêtes
mars la grisaille quelques ciels bleus
l'été m'attendait
saison propice à ma nouvelle histoire
ton départ m'avait donné une permission une décharge
je pouvais vivre un peu maintenant pour moi-même
en plus de vingt ans pour la toute première fois

bientôt tu trouvais une maison
tu faisais encore des cartons
il y aurait une chambre pour la petite
est-ce que j'avais bien entendu
tu as attendu une seconde
pour savoir si j'allais sourire
ta grossesse annoncée au téléphone
parce qu'on n'avait pas trouvé le temps de se voir
ça changerait c'est sûr

j'ai ramassé mon courage et je t'ai dit
yo tambien
moi aussi imagine

quarante-trois ans c'est tard je sais
le docteur a dit que ce serait correct
Luis est ravi il n'avait pas eu d'enfant
tu aurais une tante de plus juste avant de devenir mère
elles allaient pouvoir jouer ensemble
à la poupée si toi aussi tu avais une fille
tu as dit : c'est bizarre
je t'ai offert un sourire et tu m'as servi un silence
mais au téléphone va savoir
tu souriais aussi peut-être

les préparatifs m'ont ramenée des années en arrière
les vêtements de poupée
les couvertures les berceuses
chaque fois que dans mon ventre je sentais un frémissement
j'oubliais un peu le monde autour
les gens qui grouillaient les obligations les choses à faire
il y avait ces moments où la concentration devenait impossible
ces mouvements à l'intérieur chantaient une litanie
il y a eu des mères avant nous
on aime à travers elles
à travers les âges
à travers l'histoire
à travers toute l'humanité
c'est un amour partagé un amour communautaire
il nous dépasse et nous gobe entières
il n'y a pas de chemin de retour

je te regardais grossir toi aussi Melisa
nous parlions peu au début
tu vivais une expérience de ton âge et moi
on m'avait prêté un miracle
on avait ouvert dans la brèche des ans
un moment imprévu de beauté

grandioso

je savourais cette cure de jouvence
on me disait que j'étais belle
j'en croyais chaque mot tout le temps
le miroir le disait aussi
un sursis avant la vieillesse
une occasion de la repousser

toi tu découvrais tout cela
le chemin dans ton corps n'avait pas été tracé encore
tu allais connaître un travail long et pénible
rien ne nous prépare à la douleur
même pas le fait de l'avoir déjà vécue
on souffre comme toutes les femmes avant nous
on revisite l'histoire de l'humanité en se demandant
comment c'est possible
que nous ne soyons pas les reines les patronnes de ce monde
comment on passe des siècles à se faire dominer

quand on vit une douleur comme celle-là
la saisissante la déchirante la fracassante
on ne comprend pas que le monde
ensuite
n'obéisse pas qu'aux femmes
qu'à leurs ordres
qu'à leur douceur
éternellement reconnaissant

quand j'ai eu mon Evelina
l'amour m'a atteinte
j'ai senti une déferlante
un ressac du fond des âges
j'étais complètement submergée
puis une douleur s'est déposée à l'intérieur de moi
une frayeur
déraisonnable et inévitable à la fois
je pleure quand je pense
qu'il y a une partie de vos vies que je ne verrai pas
qu'il y aura plus tard des jours que vous passerez sans moi
cette même chose je l'avais sentie pour toi Melisa et à ce jour
ça n'a jamais disparu
le corps oublie toutes les autres douleurs toute la souffrance
les spasmes les contractions
l'impression qu'on va mourir que notre dos va exploser
tout disparaît tout de suite et il ne reste que cette plaie-là
permanente
une douleur possible
une douleur à venir si on est malchanceuse

quand tu as crevé les eaux tu as téléphoné
j'avais la petite accrochée au sein
longuement durant les heures d'angoisse elle a dormi
tranquille
tandis que j'attendais d'avoir de tes nouvelles
j'avais peur pour toi ma fille peur
que tu verses trop de ton sang que
ta souffrance
soit pire que la mienne
je restais assise à chanter des berceuses tendres
à caresser celle de mes filles qui n'avait mal nulle part

je regardais le téléphone comme si j'allais le faire sonner
grâce à la puissance de mon esprit
je savais tous les gestes que poserait le médecin
sans savoir quand
où en était-il
où en étiez-vous

Evelina a hurlé à deux heures dans la nuit et
j'ai été certaine que c'était pour toi
un instant je nous ai confondues
toi à l'hôpital et moi dans ma maison
les oreilles pleines d'un appel à vivre
je savais que c'était terminé

quand je vous ai vues j'ai pleuré bien sûr
et je me suis installée chez toi pour t'aider
les premiers jours se sont vite transformés en semaines
les pères retournaient au travail
il restait nous deux assises sur le même divan
ma petite et la tienne dans la même couchette
confondues

tu avais dit dès le début que tu n'allaiterais pas
tu étais épuisée stressée confuse alors
j'ai pris sur moi de la nourrir
je préparais des biberons comme tu voulais
bien remplis à la bonne température
je te disais d'aller te recoucher
de prendre une marche de te laver un peu
dès que tu disparaissais de ma vue je jetais tout le lait et
je l'accrochais à mon sein la Coralie
je lui racontais les vagues les poissons
avec son prénom océan
elle buvait tranquille la sève de notre clan
celui qui a fait que tu es ma jolie
et je rêvais à notre avenir de femmes toutes ensemble
plus tard venait le tour d'Evelina
j'avais assez à boire pour les deux
les heures s'égrenaient je ne dormais pas
j'étais une louve une chatte une truie

la survie de tout le clan dépendait de mes mamelles
je veillais en solitaire sur les sommeils entremêlés
mon lait racontait notre histoire
el tiempo pasado y los tiempos a venir

et ça a duré comme ça quelques semaines jusqu'à ce que
tu nous voies
moi la chemise ouverte
Coralie minuscule appliquée à téter
et le biberon plein posé sur la table
tu es restée figée muette devant
mes yeux des yeux de biche effrayée par les phares
seule sur une route la nuit
j'attendais ce qui sortirait de tes lèvres
falsaria ladrona traîtresse peut-être
mais j'étais fière et grande et j'allais me défendre
j'ai attendu longtemps
j'ai réalisé au fil des minutes
que c'était un beau silence une paix qui nous enveloppait
la petite a fini son boire
tu as marché doucement tu l'as prise
tu t'es assise près de moi
et nous sommes restées comme ça
tout l'après-midi
bercées par le sommeil des petites
et les échos de nos légendes



THOMAS POURCHAYRE

Passion d'hiver

Le ciel se dégage enfin, et le soleil aveuglant perce au cœur des montagnes un vaste plateau enneigé. En son centre, l'oratoire de Saint-Isidore n'est repérable qu'à sa croix de métal rouillée et distordue, posée sur une petite crête d'ardoises affleurant les tourments de neige trafolée. La statue du saint est confinée sous la neige, debout derrière un grillage alvéolaire, entourée de fleurs desséchées.

Seules des empreintes profondes laissées dans la neige par un colporteur quelques jours plus tôt trahissent le sentier vers le village. Deux individus y progressent péniblement, l'un venant du sud, l'autre de l'est. Ils se sont aperçus de loin, peut-être heureux, peut-être inquiets de l'augure de la rencontre. Aussi, quand ils se croisent devant l'oratoire, tout un bout de vie fantasmagique s'est déjà écoulé dans leur esprit esseulé.

Elle est jeune, droite, engoncée d'hiver. Lui dans l'élan de l'été ne porte qu'une épaisse chemise de bûcheron rouge et une peau de mouton. Les veines sur les tempes gonflées par l'effort.

Ils prennent le temps d'apaiser leur souffle et, pendant ce temps, leurs regards se contorsionnent et se fixent comme les nœuds du bois. Un cri de chocard les met en mouvement. Sans un mot, ils s'engagent hors des empreintes en direction d'un chalet proche aux volets clos.

La porte ne résiste pas au coup d'épaule de l'homme ; l'intérieur se découvre, vétuste. Une pailleasse au fond, et dans l'âtre quelques bûches à moitié brûlées que l'homme rallume. La poussière dérangée par leur intrusion retombe déjà, lourdement, pendant que le feu hésite.

Ils se font face, se déshabillent, silencieux. Il dévoile un torse brut, sans âge, gorgé de confiance ; le visage interdit quand elle dénude du haut de ses pommettes rougies par le froid un corps doux et blanc comme une sculpture en tuffeau.

La vigueur soudaine du feu les fait sursauter ; les ombres de leurs corps s'agitent et semblent fuir par la fenêtre.

Ils se rapprochent, se hument. L'homme enserre la poitrine de la femme, à peine diminuée, note-t-il, par l'absence du manteau. Ils se figent enlacés, le souffle court, puis leurs corps se précipitent au sol ; tas de bois qui s'écroule. Leurs regards ferraillent de très près, ils se sourient, par instant figés comme des estampes.

Il caresse sa taille de sablier, ses larges hanches, l'amène doucement avec ses mains à se tourner ; elle frémit, consent à lui tendre ses fesses, à quatre pattes. L'homme perçoit dans le creux de sa main que la chair du ventre de la jeune femme se distend vers le sol, ses seins aussi, plus bas lui semble-t-il qu'il ne l'aurait attendu. Il pénètre en elle doucement et il couche son visage dans le creux chaud de son dos qui se cambre, où ses longs cheveux détachés exhalent le parfum intense de l'été passé. Ses mains se souviennent du temps radieux de la moisson, de la force tout à la fois sauvage et disciplinée qu'il faut employer pour l'arracher à la terre.

Il se redresse, et dans ses paumes d'épaisses poignées de cheveux s'échappent. Il ne comprend pas, ne sait qu'en faire, ne sait que dire, s'affole et jette tout au feu. Crépitements. Ainsi délivré, l'homme reprend ses mouvements d'horloge. Très vite les flammes du feu s'apaisent et il oublie l'énigme de la poignée de cheveux. Dans ses pensées défilent les images fortes de sa vie, dans ses muscles la vigueur décuple.

— Je t'aimerai tant que la vie sera en moi, chuchote-t-elle en tournant son visage.

Visage durci, perceptiblement différent de tout à l'heure, tendu de rides et d'un début de boursouflures sur les pommettes. Presque... plus vieux. Non, ce n'est pas possible. L'homme a un mouvement de repli inquiet, sans suite, qui passe inaperçu dans ses mouvements saccadés ; il accélère en elle, gagné à nouveau par l'idée que quelque chose lui échappe. Le feu s'étiole.

— Je t'aimerai toujours, répète une voix rauque.

À nouveau elle a voulu tourner son visage, la nuque s'est tordue légèrement, a paru se bloquer. L'homme repousse toute pensée, pomme d'Adam contractée, accélère encore son va-et-vient. Alors que le feu s'écroule en braises, il sent le corps de sa partenaire à la fois de plus en plus tonique et en surface de plus en plus flasque. Non, non... S'il pense à cela tout sera fini, la peur l'emportera, alors il accélère encore, court à l'orgasme comme vers une porte pour échapper à un incendie ; cette fois elle gémit, étire son cou vers le haut et pousse un long cri de jouissance. Il meurt, feu éteint, sans un mot.

C'est une histoire qu'on raconte encore, alors qu'elle n'eut aucun témoin. On la raconte toujours au présent ; certains ajoutent, comme pour se justifier, qu'on croise souvent l'hiver dans le village, autour de l'épicerie, une jolie femme bravant le froid. Qu'on la voit à l'occasion saisir par le haut, à défaut d'un homme jeune, un jeune arbre à son goût, l'enlacer, lui tourner autour. Certains disent l'entendre chanter. Elle se cambre d'un sourire et tombe dans un craquement ; arbre à terre.

Elle se relève toujours assombrie, percluse de douleurs dans son manteau soudain trop petit, et se recoiffe péniblement avant de reprendre, tassée, son chemin à petits pas recueillis. Quelques minutes plus tard, on la voit parfois qui court, au loin.

NADIA ROY

Cap-Tourmente

À l'homme que j'aime en secret...

Enfant, je me promenais souvent dans les sentiers de soleil avec ma grand-mère. Mais il vint un jour où elle n'eut plus la force de m'accompagner.

— Les secrets sont lourds comme des pierres, mon enfant. Les vieilles femmes comme moi en portent beaucoup. C'est pour ça que je ne peux plus marcher ni grimper aux arbres ni voler dans le ciel, me disait-elle en souriant.

Elle ajouta avec sa voix de galets chauds :

— Est-ce que je t'ai raconté l'histoire des hommes-oiseaux ?

— Non, grand-mère.

— Ha... C'est justement un de mes secrets. Si je te la raconte, tu crois que tu pourras la garder pour toi toute seule ?

— Bien sûr, grand-mère.

Cette histoire se passe à l'époque où les hommes pouvaient encore voler. En ce temps-là, déjà, les secrets étaient des pierres qu'on abandonnait sur les sentiers de soleil, pour ne pas rester cloué au sol.

La grand-mère de ma grand-mère était aussi rousse, aussi belle et aussi sauvagine qu'une oie des neiges. Et elle aimait le plus magnifique de tous les hommes-oiseaux.

Après tout un été d'embrassades et d'ébats emplumés, la grand-mère de ma grand-mère comprit qu'elle portait un enfant... et avec lui, une joie immense et douloureuse qu'elle n'arrivait pas à exprimer. Et qui restait coincée dans sa gorge blanche.

Parce qu'elle ne voulait pas voir l'homme-oiseau captif d'un bonheur si lourd, elle cessa de chanter pour sceller son secret. Chaque jour, l'enfant grandissait. Chaque jour, le silence devenait plus pesant.

— Je ne pourrai plus te suivre dans les sentiers de soleil, dit-elle un jour à l'homme-oiseau.

— Je sais.

— C'est parce que je t'aime que je ne peux plus te suivre.

— Je sais. C'est parce que je t'aime que je ne peux pas rester.

Le sein de la belle était plein d'amour et de douleur. Si lourd qu'il ne fut plus question de voler. De mémoire d'hommes-oiseaux, jamais on n'avait vu un ventre si gros. Tous avaient deviné le secret d'une telle tourmente. Chacun se taisait pour transporter avec lui une part du fardeau. Par respect pour le plus grand et le plus beau de tous les sacrifices. Par pitié pour la mère-oiseau.

À force de non-dits dans l'immensité du ciel, solidaires, les hommes-oiseaux tombèrent sur les berges du Saint-Laurent. Comme une pluie de plumes blanches, qui ressemblait aux premières neiges de l'hiver.

Un matin, à l'aube, la grand-mère de ma grand-mère poussa une longue plainte et son ventre se déchira. Sur l'horizon blême, l'on vit apparaître un escarpement sublime et vertigineux que les hommes, qui n'étaient plus des hommes-oiseaux, appelèrent Cap-Tourmente.

Après ses saisons d'exil, quand le plus magnifique de tous les hommes-oiseaux revint, à brousse-chemin, sur les lieux de ses anciennes amours, il voulut revoir sa belle. Il espérait que le temps ait creusé un nid de souvenirs et de distance où il ferait bon s'arrêter pour mieux repartir.

Du haut des airs, il vit un joyeux enchevêtrement de maisons sur les berges d'un fleuve. Et des marcheurs tranquilles sur les sentiers de soleil. De très loin, il avait cru distinguer un promontoire qu'il n'avait jamais vu. Un profil de pierre rousse, tout entier tendu vers lui, qui l'attendait calmement. Le cœur serré, il comprit qu'il voyait l'enfant secret de ses amours, pour la première fois.

Il se posa sur ce sol qui était le sien et qui lui ressemblait. Penché sur la tête de son fils, il pleura.

— Je serai tes sentiers de soleil, lui dit l'enfant de pierre.

— Je sais.

— C'est parce que tu m'aimes que tu veilleras sur moi.

— Je sais. Désormais, c'est parce que tu m'aimes que j'aurai des ailes.

Ma grand-mère poussa un long soupir. Elle semblait maintenant plus légère.

Juste avant de mourir, bien des années plus tard, elle m'adressa une lettre dans laquelle elle me confia son plus lourd secret. Ainsi délivrée, elle tomba dans l'immensité du ciel comme dans un précipice dont elle ne revint jamais. Elle était partie rejoindre son homme-oiseau, le grand-père que je n'ai jamais connu.



MARIE-ÈVE SÉVIGNY

Personne

À Madame T.

Au bout du fil, sa voix était douce, mais ferme. Elle consentait à plier son horaire au sien, même à la dernière minute s'il le fallait, mais pas question de le rencontrer chez lui – enfin, si l'on pouvait nommer ainsi un bureau de comté ou un cabinet ministériel. « Il me faut un endroit neutre pour travailler », soutint-elle gravement, comme si elle passait ses journées à dompter le boson de Higgs. « D'ailleurs, si je peux me permettre, votre difficulté à vous extraire du bureau fait certainement partie du problème. »

La force avec laquelle il lui raccrocha au nez ne lui procura pas assez de plaisir – quand en avait-il ressenti la dernière fois? – pour valoir l'humiliation de devoir la rappeler. Il était coincé. Ses crises de panique, de plus en plus intenses et fréquentes, le talonnaient jusqu'à la porte de l'Assemblée nationale. Lui, le héraut de la réplique *shoot to kill*, leader parlementaire de trois gouvernements successifs, n'arrivait plus à répondre à l'opposition sans se sentir arriver une saison en retard, vulnérable et ridicule comme un lièvre surpris par la première neige.

— Donnez-moi votre adresse, capitula-t-il, j'y serai à dix-neuf heures.

— Elle est dans le bottin de l'Ordre.

Il jeta un œil torve en direction de son attachée de presse qui lui avait recommandé une telle mégère.

— Et une dernière chose : la discrétion est essentielle à ma pratique. Ni limousine à l'entrée ni garde du corps dans la salle d'attente.

Ce n'est qu'à ce moment qu'il se prit à sourire : enfin, ils tombaient d'accord. « Monte sur tes grands chevaux tant que tu veux, ma jolie. L'entente de confidentialité que te fera signer mon avocat aura assez de dents pour te passer l'envie des confidences sur l'oreiller. »

Elle avait établi son bureau à Montréal, près de la montagne. 3447, avenue du Musée. L'immeuble de briques rouges datait des années vingt. De style éclectique, il empilait quatre étages de fenêtres à guillotine, et le rez-de-chaussée en imposait par la sobre distinction d'un perron à colonnes blanches, encadré de deux bow-windows. Celui de gauche affichait en lettres jaunes l'enseigne d'un détective privé ; masqué de persiennes comme dans les romans de Chandler, il contrariait vivement le ministre. La dernière chose dont il avait besoin, c'était d'Humphrey Bogart assis dans la pièce voisine de sa thérapie. Décidément, plus il y songeait et plus cette histoire de psy lui semblait farfelue.

Il allait rebrousser chemin dans l'allée quand il se retrouva nez à nez avec une dame corpulente au sourire timide. Avec son imperméable prince-de-galles, ses bottillons courts et l'affreuse capuche en plastique qui protégeait ses boucles poivre et sel, elle lui semblait plus apte à présenter son sucre à la crème au Cercle des fermières qu'à s'asseoir en posture freudienne. Mais bon, il ne pouvait plus reculer, et tandis qu'elle se présentait, il la suivit à l'intérieur en se promettant de ne subir qu'une fois cette désagréable expérience. Elle lui filerait un ou deux trucs pour contrer son anxiété, trois ou quatre références de livres californiens, et il retournerait à sa routine de leader parlementaire, pas plus troublé que s'il venait d'abandonner le squash dès la première séance.

Dans le hall d'entrée, entre deux fauteuils crapauds, une table basse jonchée de magazines féminins laissait à penser qu'il était le seul homme à voir un psy, ou encore que les représentants de son sexe préféreraient fixer le mur d'en face, sur lequel un tableau affichait les plaques en laiton de différents professionnels. Le détective, dont la porte

laissait filtrer la voix aiguë d'une secrétaire – le nom de l'épouse, de l'amant à filer ; l'avocate en droit de la famille, dont les talents de médiatrice prenaient l'eau à en juger par les apostrophes conjugales qui saillaient du bureau adjacent. Sans oublier les psys, assez nombreux pour faire du nihilisme le mal du siècle.

— Par ici, s'il vous plaît...

Au premier étage, dans une salle d'attente plus vaste, où les ficus disputaient la notion d'harmonie aux canapés mous et à la moquette épaisse, une punkette lardée d'ornements métalliques se rongait furieusement les ongles qu'elle n'avait plus à côté d'une dame en tailleur dont la seule façon de détourner le regard ne pouvait que trahir un échec maternel. « Pourvu que leurs problèmes les accaparent assez pour les empêcher de me reconnaître », pria-t-il intérieurement en rajustant ses lunettes fumées.

Le long du couloir, des plaques, des portes, des paillassons, des bottes soigneusement alignées – autant de murmures étouffés, dont il apprendrait à la longue à reconnaître la tonalité sans chercher à y associer un visage. Ces gens ne souhaitaient pas plus que lui étaler leur mal-être qui, pendant des mois, des années, leur ferait user des fauteuils pneumatiques pour cent dollars la séance.

Elle déverrouilla une porte, s'effaça pour le laisser entrer. Une pièce banale, à peine plus spacieuse qu'une salle de bain. Une patère, une lampe sur pied, le diplôme de l'Ordre, une étagère de livres – deux fauteuils de cuir, qui se faisaient face de façon terrifiante.

— De quoi pourrai-je bien parler avec elle ? avait-il demandé à son attachée de presse quand elle l'avait persuadé de « consulter ».

— T'en fais pas, tu n'auras rien de spécial à lui dire. La première fois, on fait juste brailler.

Ce qu'il fit, à en remplir la corbeille de mouchoirs.

Être simpliste, il dirait souffrir de son succès. À soixante-deux ans, les raisons qui lui avaient fait embrasser la vie politique, un quart de siècle auparavant, étaient diamétralement opposées à celles qui l'y faisaient rester. Et

puis, à force de tourner à vide, la vie politique était un tel cliché! Une famille pantomime, taillée sur mesure pour les campagnes électorales, le *boys club* du Cabinet pour l'amitié, la ligne de parti pour les idées, les lobbys pour les principes. Une attachée de presse, avec qui le sexe entre deux portes avait été assez ennuyant pour qu'ils retournent d'un commun accord à leur routine professionnelle. «J'ai souligné en jaune les points importants.» L'opposition pour tout ennemi, dans une province sans autre enjeu collectif que le garage double. Le peuple, sourd, aveugle, débile et mécontent, qui le réélisait religieusement aux quatre ans tout en barbouillant ses pancartes de slogans haineux. Des décennies, qu'il régnait ainsi, au gouvernement ou dans l'opposition, à la droite d'un chef toujours plus crétin que lui, porteur des plus gros portefeuilles, influent jusque dans la défaite – le député le plus tenace, le ministre le plus honni du Québec.

Il la surnomma «Personne» – même si son patronyme, le plus répandu au pays, lui conférait déjà l'anonymat. Personne était là, assise en face de lui, à prêter oreille à ses confidences, sans jugement ni mémoire, capable de poser les bonnes questions quand il le fallait, de se taire la plupart du temps, et surtout d'oublier au plus vite ses faiblesses, ses propos antiparlementaires.

Chaque semaine en la quittant, ébranlé et les nerfs à vif, il se promettait de ne plus mettre les pieds dans cette baraque mal chauffée, qui promenait sans doute ses secrets avec les courants d'air. Mais il revenait toujours, soumis, angoissé, humilié par cette dépendance insolite qui s'installait entre elle et lui. Car s'il arrivait à bien dormir la nuit suivant leur rencontre, son sommeil ne tardait pas à se carier de nouveau, accentuant au fil de la semaine sa pression sur le nerf, le rendant hargneux, irritable pour des balivernes, anxieux d'en finir jamais avec ces sueurs, ces étourdissements inexpliqués – au point de se précipiter chez elle, le mardi suivant, pris au ventre par le désir inavouable de se tuer: qu'elle la lui arrache donc, cette dent, une bonne fois pour toute, qu'on en finisse!

— Si seulement je pouvais, souriait-elle gentiment. Mais vous savez bien que cela ne marche pas comme ça.

Non, justement, il ne savait pas. Pour la première fois, il perdait tout contrôle – et sur lui-même encore! Comment une machine aussi bien huilée pouvait-elle se mettre à grincer subitement du jour au lendemain? Il ne tenait même pas à savoir, pourvu qu'on le remette sur les rails au plus vite! *Vous savez bien que cela ne marche pas comme ça...* Et c'est ce qui, par-dessus tout, l'exaspérait: la nécessité de tout réapprendre. Comme si ce qu'il avait vécu, vaincu et réalisé pesait peu dans la balance, était insignifiant en regard de ce qui lui manquait aujourd'hui. Cet abîme d'étrangeté – lui-même – qu'il aurait volontiers continué à contourner s'il n'était stupidement tombé dedans par inadvertance.

Cessez donc de vous débattre, c'est du temps perdu. N'êtes-vous pas bien, ici, maintenant? Il haussait les épaules, exaspéré par les allures de vieille anglaise de cette femme de chambre des Enfers. *Asseyez-vous, mettez-vous à votre aise. Un verre d'eau? Alors, comment s'est passée votre semaine?* Tu parles! Autant gratter la plaie et la regarder saigner! Mais avait-il le choix? *Voi-là. On avance.* Jusqu'où exactement? *Allons, une étape à la fois, il est encore trop tôt pour le dire.*

— Savez-vous ce qui m'énerve par-dessus tout? lui dit-il un jour. C'est que vous parlez comme un politicien.

— Quoi, vous me trouvez malhonnête?

Dans les incisives. Sonné, il mit un temps à accuser le coup.

— Alors, pour vous... un politicien... Oui, évidemment, comme tout le monde.

— Mais *vous*, qu'en pensez-vous?

Que c'était la première fois qu'il se faisait damer le pion par l'opposition. Venant de la part d'une femme dont le patelin natal votait de l'autre bord comme une maladie consanguine, c'était particulièrement difficile à avaler.

— Attendez-moi ici, Sébastien.

— Vous allez prendre l'air, monsieur?

— C'est ça, oui. J'en ai pour une petite heure.

Il quittait la voiture sur l'avenue du Parc, faisait mine de s'aventurer dans un sentier du mont Royal, les poings dans les poches, son garde du corps assez éloigné pour passer inaperçu. Puis, selon la saison, il se coiffait d'une tuque ou d'une casquette, remontait son foulard, ses lunettes noires vissées sur le nez, beau temps, mauvais temps. Une allure de braqueur de banque, qui avait d'ailleurs effrayé une coureuse quand il avait surgi trop brusquement au détour d'un sentier. Il descendait vers l'hôpital Royal Victoria, obliquait dans une rue voisine, se faufilant ainsi en zigzag jusqu'à l'avenue du Musée. Il contournait l'immeuble par la ruelle, avant d'en pousser la porte arrière.

La discrétion des chauffeurs ayant ses limites, son manège commençait à faire chuchoter, non seulement au Cabinet, mais jusque dans les couloirs du parlement. Le ministre avait-il une maîtresse? Loin d'en être contrarié, il laissait courir le bruit. La dernière crise de sa femme remontant au déluge, il n'aurait pas détesté lui voir éprouver un semblant de jalousie. Pour tout dire, ça le flattait qu'on puisse encore le croire vert galant, lui qui bandait mou depuis deux ans.

— Alors, Casanova? finit par lui murmurer le premier ministre au sortir du caucus. Paraît qu'on court la perdrix pas loin de la montagne? Allez, raconte. Comment est-elle?

Lui apparut un instant une jupe en tweed, un cardigan de laine bouillie, des bas bon marché qui filaient sur des mollets de reine mère.

— Pour tout dire, monsieur, une vraie bombe!

Il arrivait que Personne le fasse attendre, occupée avec un autre patient. Peu désireux d'être surpris à faire le pied de grue devant chez elle, il errait d'un couloir, d'un étage à l'autre, étirant le cou aux portes entrebâillées, où attendaient des fauteuils, des moquettes, des tableaux abstraits à la fois semblables et différents de ceux qu'il connaissait. Parfois, un psy émergeait d'une salle de bain – « Oh! Pardon! » – où il était allé vider la corbeille à mouchoirs. Il distinguait facilement les professionnels des patients, car

ces derniers détournaient le regard, comme lui, peu désireux d'être remarqués.

Or, autant il ne supportait pas l'idée d'être reconnu derrière ses lunettes noires, autant tous ces autres, tapis derrière les portes, l'intriguaient. Il n'avait pas revu la jeune fille et sa mère, remplacées par un homme gras au parfum violent, qu'il avait surpris à déchirer une page de magazine de décoration. À la porte de l'avocate-médiatrice, un vieillard asticotait ce qui devait être son épouse qui l'envoyait promener; il se turent d'un coup – « Oh ! Pardon. » – pour reprendre leur dispute après qu'il se fut éloigné. Quant au détective, celui-là, on avait bien envie de le dénoncer à force de le voir sortir de son bureau, le cellulaire à l'oreille, et poursuivre sa « conversation confidentielle » en pleine rue. On n'avait plus les Colombo qu'on avait.

Ou plutôt si : maintenant, c'était lui qui jouait les détectives, fasciné qu'il était par toutes ces existences qu'il effleurait sans jamais pouvoir en percer le mystère, comme s'il les considérait derrière une glace. Lui qui avait d'abord pris en aversion l'avenue du Musée se retrouvait, après des mois de thérapie, à guetter la date de son rendez-vous hebdomadaire. Cela avait peu à voir avec les talents de Personne, même s'il commençait à se détendre en sa présence au point de lui dévoiler une portion toujours plus grande de son intimité; en fait, après des années, pour ne pas dire des décennies à la tête de l'État, à voter des lois et des budgets sans jamais se soucier de leurs effets sur les individus, il s'étonnait lui-même, non seulement de s'intéresser à ces inconnus qu'il croisait dans l'édifice, mais surtout de souhaiter que les problèmes qui les attiraient au 3447 de l'avenue du Musée arrivent à se régler. Il fléchissait, à se préoccuper ainsi de tout un chacun, qu'avait-il à faire du bonheur d'autrui ?

Cela non plus ne passait pas inaperçu au Conseil des ministres.

Les années, les gouvernements passaient, sans qu'il manque un seul rendez-vous avec Personne. Même si elle

ne votait pas pour lui – de son sac dépassaient *Le Devoir* et *Le Monde diplomatique* –, elle lui apportait le contentement de l'habitude, mais aussi une vraie complicité, tissée d'humour, de joutes oratoires et d'une passion commune pour le football.

— Un de ces quatre, il faudrait aller ensemble voir jouer les Alouettes.

Elle souriait, mais son silence restait sans équivoque. Il maugréait. Satané code déontologique! Pendant des années, il lui avait déballé l'ensemble de sa vie, mais dès qu'on en venait à elle, la porte devenait aussi étanche qu'un compte à numéros au Belize.

— Je ne sais même pas si vous êtes mariée, lesbienne ou mère de famille!

— Qui sait, rit-elle, peut-être suis-je les trois à la fois...

— Ne faites pas semblant! Au prix où je vous paie, vous comprenez très bien ce que je veux dire! Je ne sais absolument rien de vous.

— Et alors? Est-ce donc si important?

Si, justement. Il ne se rappelait pas s'être dévoilé aussi totalement avec quiconque ni s'être senti aussi détendu. Certes, il lui arrivait encore de sortir de chez elle bouilli, aplati et retourné comme une peau tannée. Mais, dans l'ensemble, dans cette petite pièce neutre où il n'aurait pas toléré qu'on déplace un bibelot, auprès de cette femme dont même les robes d'été étaient en tartan, il se sentait incroyablement libre.

Ce qui ne signifiait pas que sa vie avait conservé sa trajectoire rectiligne. Au contraire, en huit ans de thérapie – quoi? déjà? –, la route s'était joyeusement complexifiée. Il avait fini par divorcer, ce qui avait soulagé toute la famille – sauf sa cadette, qui s'était mise à fuguer. Lors de la course à la chefferie, il avait appuyé le rival du candidat-vedette qui, une fois premier ministre, s'était empressé de l'exclure du caucus, sous un prétexte si captieux qu'il avait été forcé de démissionner pour sauver la face. Finie, la politique – du moins celle de la vie parlementaire. Il avait maintenant sa tribune à la télé, où il discutait du métier avec d'anciens collègues ou rivaux. Ses idées – toujours les mêmes: il y a des limites au chemin de Damas – faisaient exploser les cotes d'écoute, à tel point qu'on s'étonnait

qu'un vieux routier de sa trempe ne cède pas au rappel du pouvoir. On spéculait. Il y avait certainement une femme là-dessous.

Et puis, un jour, Personne mourut. Bêtement, dans un accident de voiture. Quand on lui annonça la nouvelle, il n'arriva d'abord pas à y croire. Partir de cette façon, sans dire au revoir, ce n'était pas son genre.

Aux funérailles, il fut stupéfait de constater l'ampleur de la famille. Qui faisait encore huit enfants de nos jours? Rien qu'avec les petits-enfants, on aurait pu remplir une classe de maternelle. Tous semblaient aussi affligés que lui – davantage, sans doute, considérant qu'il ne savait rien d'elle. Pourtant, les témoignages livrés à l'église, en lui révélant une épouse, une mère, une sœur, une grand-mère, une amie dont il ignorait jusqu'à ce jour les secrets, tous ces témoignages correspondaient à la douceur, le jugement, l'esprit buté et pétillant de Personne.

À l'église, sa présence provoqua œillades et chuchotement. À sa voisine de banc, qui le dévisageait sans retenue, il chuchota être un ami de la famille – et l'air dubitatif qu'elle n'arriva pas à lui cacher lui confirma les idées politiques de sa vieille amie.

Il était guéri, elle l'affirmait depuis longtemps, mais il n'était jamais arrivé à se séparer d'elle. Le deuil dura longtemps. Un jour que le manque se faisait particulièrement ressentir, il se surprit à consulter le bottin de l'Ordre.

Au bout du fil, une voix chaude, jeune, amène.

— Vous faites des visites à domicile?

— Naturellement.

Il lui raccrocha au nez.

Il lui arrive encore, parfois, de pousser sa promenade jusqu'au 3447, avenue du Musée, d'errer dans l'immeuble

de briques rouges, sans casquette ni lunettes noires. Le détective a fermé boutique mais, heureusement, il y aura toujours des couples en crise.

Quand il s'aventure jusqu'au cimetière, pour deviser avec Personne en arrachant quelques mauvaises herbes, il ne peut s'empêcher de se dire qu'il soliloque sur la tombe du soldat inconnu.

JEAN-PHILIPPE VEILLEUX

Le secret de maman

Ma maman dit toujours que je suis pas comme les autres, que je suis mieux. Mais je sais que c'est pas la vérité.

Fred, mon meilleur ami du monde entier, dit qu'on est pareil, moi et lui, sauf que moi, j'ai oublié de boire mon expresso du matin.

Le café fait partie de ces trucs qui clochent. Son odeur se trouve sur un pied d'égalité avec le bacon, mais ça a un goût de chien mouillé. Papa m'a permis de boire à sa tasse un matin, et j'ai tout recraché.

En tout cas, j'arrive pas à comprendre pourquoi mon père continue d'en boire. C'est comme si je décidais de m'enfiler trois ou quatre brocolis au souper une fois que mes parents seront plus là pour m'y obliger. Quand j'aurai mon appartement à moi, je mangerai du macaroni au fromage tous les soirs, sauf quand je voudrai rien que manger du gâteau au chocolat qu'on garde au congélateur. Je pourrai même l'avaler au complet, et y aura personne pour me faire sentir comme si ce que je venais de faire, il fallait pas le faire.

Au début, je croyais que maman était morte et que papa gardait le secret pour lui. Peut-être que ça aurait été mieux de cette façon. Non, je devrais pas dire ça, je voudrais pas qu'on mette maman dans un cercueil six pieds sous terre. Parce que j'ai appris que les vers de terre, ils bouffent le cercueil et qu'une fois qu'ils ont creusé un tunnel jusqu'au mort, ils se promènent sur la personne qu'on a enterrée là. Moi, je demanderai qu'on me place dans une boîte de métal. De l'acier inoxydable. Comme ça, les vers de terre, ils vont me laisser dormir pour toujours.

Mais maman, elle n'est pas dans un cercueil de bois, elle habite maintenant dans un autre appartement, sur l'île de Montréal. Mercredi, j'ai trouvé une enveloppe sur le haut de l'armoire avec l'écriture de maman. J'ai reconnu notre adresse au centre, et dans le coin gauche, il y avait d'écrit : 7268, rue D..., Montréal. Je trouve ça drôle d'avoir l'idée d'habiter sur une île. Au moins, ça veut dire que maman, elle peut aller à la plage quand elle veut. Sauf en hiver. Personne ne va à la plage en hiver.

J'ai commencé à lui poser des questions, à papa. Il répondait toujours : « Tu n'as pas à le savoir. » Je n'avais pas à savoir quelles séries elle regardait le mardi soir, ou si elle avait des gâteaux au chocolat dans son congélateur à elle, même si elle n'en mangeait jamais, du gâteau. Mon papa dit que je n'ai à savoir rien de tout ça. Je crois qu'il ne le sait pas plus que moi.

Maman est partie pour nous cacher un secret, à papa et à moi. Elle n'aurait pas pu rester : elle n'a jamais été bonne pour garder un secret. Je lui en confiais souvent avant. Je chuchotais si près de son oreille que mes lèvres la chatouillaient. Je lui racontais où j'avais caché les clés de papa, mais papa les retrouvait toujours. Alors, j'ai arrêté de partager mes secrets avec maman.

Peut-être qu'elle est partie parce qu'elle était triste de ne plus être ma confidente. Un confident, c'est quelqu'un à qui on peut dire qu'on a fait pipi dans nos culottes sans avoir peur qu'il rie de nous.

C'est pourquoi je suis dans l'autobus en partance pour l'île de Montréal. Il faut que je retrouve maman pour lui dire qu'elle peut redevenir ma confidente. Papa ne sait pas que je suis assis dans le premier banc derrière le chauffeur. Il n'est pas un de mes confidents.

Le monsieur assis à côté de moi, celui qui sent les biscuits à la mélasse, il m'a demandé si je prenais l'autobus tout seul. J'ai répondu qu'il y avait quarante et un passagers à bord. Il m'a demandé où étaient mes parents et je lui ai répondu que je me rendais justement sur l'île de Montréal pour voir l'appartement de ma maman. Il m'a demandé si mes parents étaient séparés et j'ai dit que non. Il a pas semblé comprendre, mais il a quand même secoué sa tête de haut en bas, ce qui veut dire oui.

J'ai alors demandé au monsieur qui sent les biscuits à la mélasse s'il croyait que maman était partie parce qu'elle n'est plus une de mes confidentes. Il a haussé les épaules, ce qui veut dire : je sais pas. Je me suis mis à me demander pour quelle autre raison maman serait partie. Et je me suis souvenu que c'était parce qu'elle avait un secret à cacher.

Quel genre de secret serait si top secret que maman doive habiter sur une île pour le garder rien que pour elle ? J'ai tout de suite pensé qu'elle pouvait avoir une maladie, comme c'est arrivé à la mère de Jacob, mais il fallait pas y réfléchir, parce que la maladie de Crohn, ça n'irait pas bien à maman. Je serais prêt à parier que son secret est bien plus drôle. Peut-être a-t-elle mis la main sur une boîte de chocolats à trente-trois étages, et qu'elle en a perdu la fiche et que chaque fois qu'on croque un chocolat, on ne sait pas sur quoi on va tomber. Ou peut-être que maman a toujours voulu être ballerine et qu'elle avait peur qu'on se moque d'elle, alors elle est partie sur l'île de Montréal pour suivre des cours de danse. C'est peut-être encore plus simple : elle a découvert une porte vers un autre monde en faisant de la plongée sous-marine.

L'autobus s'est arrêté et je suis entré dans la gare. Dehors, j'ai compté sept voitures de taxi et quand j'ai levé le bras comme dans les films, le premier chauffeur m'a fait signe de monter. Il m'a demandé où j'allais et, comme dans les films, je lui ai donné l'adresse que j'avais lue sur l'enveloppe en haut de l'armoire.

J'ai cogné cinq fois à la porte 7268, mais personne n'est venu me répondre. Je me suis assis en haut des marches et j'ai attendu très longtemps.

Maman m'a vu la première. Elle courait vers moi et elle pleurait. Je me suis levé et je me suis frotté les fesses. J'avais peur que maman me chicane parce que je l'avais retrouvée. Elle m'a serré dans ses bras et m'a embrassé partout. Je lui ai demandé si elle était fâchée, elle a dit non, pourquoi est-ce qu'elle serait fâchée ? J'ai dit parce qu'elle ne serait plus capable de cacher son secret. Et elle s'est remise à pleurer, ce qui me prouvait que j'avais vu juste.

Je n'ai pas eu le temps de lui demander si elle avait trouvé une boîte de chocolats à trente-trois étages parce qu'un monsieur plus grand que papa l'a appelée du bas des marches.

Il a dit : « Liliane, est-ce que tout va bien ? »

Et maman s'est tournée vers moi et m'a dit : « Charles, j'aimerais te présenter quelqu'un. »

D'abord, je n'ai pas aimé qu'elle m'appelle Charles. D'habitude elle dit Charlot, ou Charlie ou même Charlemagne, quand elle a envie de rire. Et je n'avais pas du tout envie de serrer la main de Raoul. Elle était couverte de poils noirs.

J'ai dit à maman que je voulais retourner voir papa et que son secret, il était même pas drôle. Elle m'a répondu que non, ce n'était pas drôle, mais que Raoul, il la rendait heureuse et encore d'autres trucs que je n'ai pas entendus parce que je m'étais bouché les oreilles.

Je lui ai crié que j'aurais préféré que son secret, ce soit la maladie de Crohn. Elle m'a regardé avec de très grands yeux. Moi, je voulais pas voir ses yeux très grands, alors je suis entré dans le nouvel appartement de maman et je me suis caché derrière la première porte que j'ai aperçue. C'est comme ça que je suis resté très longtemps dans le garde-manger du nouvel appartement de maman. Il n'y avait pas de biscuits au chocolat.

Je me suis vite senti idiot, mais je savais que je me sentirais doublement idiot si je sortais de ma cachette pour aller serrer la main de Raoul comme si je n'y étais jamais entré, dans ce placard. Quand maman a ouvert la porte du garde-manger, elle avait les yeux rouges. Je n'avais rien à lui dire, alors j'ai attendu. Peut-être que si je ne bougeais pas, elle ne me verrait pas. Mais je n'avais pas le superpouvoir de l'invisibilité, parce qu'elle m'a dit : « Charlot, tu me pardonnes ? » Et elle a ajouté : « Je t'aime. »

À ce moment, j'ai bougé. C'est que mon nez, il me chatouillait sérieusement. Et j'ai dit : « Tu as du gâteau au chocolat qu'on garde au congélateur ? »

Maman a dit : « Oui, Raoul adore ça. »

Ça m'a fait rire. Peut-être qu'après tout, Raoul, il est pas si mal.

81^e Congrès du PEN international

81^e Congrès du PEN international*

à Québec, 13-16 octobre 2015

La première fois que j'ai entendu parler du PEN international, j'avais écrit et publié déjà quelques livres de poésie. J'étais arrivé dans ce monde par la porte entr'ouverte qu'offraient dans le temps Jacques Hébert et Victor Lévy Beaulieu aux Éditions du Jour. C'était à la fois simple et risqué: je rassemblais quelques dizaines de pages dont je gardais une copie carbone et je les envoyais par la poste. Après quelques semaines, arrivait une lettre où on me disait quand ce serait publié. Ça pouvait prendre des mois, mais ça allait arriver. Ça arrivait.

Quand j'ai découvert PEN, il y a environ vingt-cinq ans, j'ai compris que l'écriture, la littérature étaient inséparables de la liberté. C'est une prise de conscience moins évidente qu'on ne le croit. Car la liberté que je connaissais dans cette fraction «littéraire» de ma vie, j'ai vite compris qu'elle était brimée chez de nombreux écrivains, dans de nombreux pays, pour des raisons politiques, de censure, d'intolérance.

Ça ne me demandait pas un grand effort de payer une cotisation et de suivre à distance les démarches et les pétitions et les manifestations et les résolutions et les condamnations que la communauté littéraire impatiente et indignée des membres des centres PEN organisait. Pendant presque toutes ces années, je vivais à l'étranger et le sentiment de solidarité que ce petit effort représentait m'émouvait autant qu'il tranquillisait mes indignations.

De retour au Québec, en 1998, pourtant, ce rôle de spectateur n'a plus suffi et je me suis engagé, succédant à Jeanne Demers et à Noël Audet, avec toute l'énergie dont je disposais et les loisirs que la retraite de la fonction publique m'accordaient, dans le Centre québécois du P.E.N. international.

Je vais me retirer de cette présidence ce mois d'octobre, à la conclusion du 81^e congrès du PEN international.

On ne sort pas serein de la succession infinie des échecs dans une guerre contre l'intolérance, l'injustice, la censure, les assassinats, la torture, la suppression des droits, les bâillons, les emprisonnements, l'obscurantisme, l'interdiction des langues,

les limites faites à la traduction, toutes ces blessures qui sont jour après jour, encore aujourd'hui et encore hier, infligées à celles et ceux qui élèvent la voix, à celles et ceux qui écrivent et veulent être lus et distribués et traduits et entendus et compris.

Et revenons aux origines du PEN, que nous, au Québec, épelons P.E.N. pour éviter l'insupportable amalgame avec la méprisable famille Le Pen qui sévit en France et dont on pourrait, oh horreur, croire que nous sommes les porte-parole.

Les premiers mots de la Charte du PEN international

La littérature, quelle que soit son origine nationale, ne connaît pas de frontières et devrait rester une valeur commune aux nations en dépit des bouleversements politiques et internationaux.

PEN international est la seule association mondiale d'écrivains, l'une des plus anciennes organisations internationales non gouvernementales. L'acronyme « PEN » est le mot anglais « plume », donc les initiales des mots *Poets, Essayists, Novelists*. PEN rassemble aujourd'hui des poètes, des romanciers, des essayistes, des historiens, des auteurs dramatiques, des critiques, des traducteurs, des rédacteurs, des journalistes et des scénaristes qui partagent tous le même intérêt pour le métier et l'art de l'écriture, et le même engagement en faveur de la liberté de s'exprimer par le mot écrit. PEN œuvre sur les cinq continents grâce à ses 145 centres présents dans plus de 100 pays. Fondé à Londres en 1921 par la romancière Catherine Amy Dawson Scott, PEN représente de nos jours tous ceux et celles qui pratiquent ce que j'appelle « les métiers de l'écriture » et qui souscrivent à la charte du PEN. Parmi les membres fondateurs et les tout premiers membres, on compte Joseph Conrad, D. H. Lawrence, George Bernard Shaw et John Galsworthy.

Par ses réunions et ses congrès annuels, PEN international offre une tribune aux écrivains, qui peuvent discuter librement de leur travail et s'exprimer au nom des écrivains réduits au silence ailleurs dans le monde. Il y a quatre comités permanents, le Comité dit « des écrivains en prison » que l'on nomme au Québec le Comité de défense des écrivains persécutés (CODEP), le Comité des écrivains pour la paix, le Comité des femmes écrivaines et le Comité de la traduction et des droits linguistiques. Les centres individuels travaillent à la promotion de l'amitié et de la bonne volonté parmi les écrivains, à la compréhension entre eux par le biais de la littérature,

afin de dissiper les haines entre les races, les classes et les nations. Ils défendent plus particulièrement les écrivains victimes de régimes répressifs, qu'ils soient de droite ou de gauche.

PEN est une organisation apolitique, non gouvernementale, dirigée par une assemblée composée des délégués issus de chaque centre qui en élisent les officiers et le comité exécutif. Il détient un statut consultatif à l'Organisation des Nations Unies et entretient une relation officielle avec l'UNESCO. Les centres de PEN jouissent de leur autonomie dans le cadre des principes de la charte qui les rassemble.

Le P.E.N. Québec : son histoire

Le Centre du PEN créé à Montréal en 1926, à la suggestion de John Galsworthy, s'est vite consacré à l'accueil des personnalités littéraires européennes de passage, dont, par exemple, les Français Sacha Guitry, l'abbé de Poncheville et André Maurois, l'Anglais Bertrand Russell et l'États-unien Thornton Wilder. Les membres canadiens de ce « club » se réunissaient avec leurs invités dans un salon montréalais, le plus souvent à Westmount, pour parler littérature, échanger des opinions sur la situation des écrivains dans leur pays respectif et lire des extraits de leurs textes. En 1985, Hugh MacLennan décrivait le Centre PEN des années soixante comme « *a sort of social club for the establishment* ». Quant à lui, il aurait plutôt préféré qu'on s'attaque aux questions de droit d'auteur...

Les anglophones y ont été longtemps majoritaires, quoique des francophones remarquables y aient figuré et laissé leur marque : le juge Fabre-Surveyer, Victor Barbeau, Gabrielle Roy, Thérèse Casgrain, Paul Morin, Robert Choquette, Paul Beaulieu, Jean-Jacques Lefebvre, Pierre Elliott Trudeau, Louise Gareau-Desbois, Jean-Éthier Blais. Du côté anglophone, la présence dynamique de Lawrence Lande, de Katherine Roy, de Frank Scott, du Dr Wilber Penfield, de Hugh MacLennan, d'Alexander Fodor, d'Elizabeth Spencer, d'Edgar Cohen et de bien d'autres écrivains et poètes ajoutait une dimension sociale et intellectuelle à un groupe d'une quarantaine de membres, formé à l'anglaise, habitué au consensus et aux thés littéraires.

Dès le départ, le sens de la nécessité politique qu'avaient les écrivains anglophones de Montréal leur a fait constater qu'il fallait vite donner au PEN une vocation de bilinguisme, que les écrivains des deux langues qui formaient les « solitudes » annoncées devaient se rassembler et établir un dialogue. Avant même que la littérature canadienne-anglaise et que la littérature québécoise ne se nomment vraiment, ces tenants

de la littérature anglaise écrite au Canada et de la littérature française écrite au Québec s'élevaient au-dessus des différences ressenties et échangeaient entre eux et avec leurs collègues étrangers, puis écoutaient les lectures faites par les uns et les autres.

C'est par ailleurs la question qui se pose toujours de façon cyclique dans bien des centres : faut-il privilégier l'action, la représentation militante auprès des autorités gouvernementales étrangères et nationales pour défendre les écrivains menacés ou persécutés, ou bien faut-il entretenir entre nous un réseau de rencontres sociales, avec dîners et tables rondes pour discuter littérature ?

Présentement, et depuis quelques années, le P.E.N. Québec est dans une période agissante, engagé plus particulièrement dans les questions de droits linguistiques et de traduction, en plus d'être toujours vigilant face aux menaces qui peuvent peser sur les libertés, ici, mais aussi dans les sociétés lointaines où le prestige de nos succès sociaux et économiques, l'importance de notre poids de pays libre peuvent faire une différence.

P.E.N. Québec - PEN Canada

La Révolution tranquille au Québec, puis l'effervescence qui a porté le Parti québécois au pouvoir se sont reflétées dans l'orientation du PEN canadien vers deux nouvelles formations. Il a fallu accepter le fait incontournable que la langue est le médium des écrivains et qu'il s'avérerait nécessaire pour la plupart des écrivains anglophones que Toronto, désormais un centre de la vie littéraire anglo-canadienne, établisse un centre PEN pour le Canada anglais, cependant que le centre québécois formerait une association entièrement francophone à Montréal. La question avait été soulevée en 1966, au congrès de New York, par Jean-Guy Pilon ; Germaine Guèvremont, Jacques Lamarche, Andrée Maillet et Alice Parizeau fondaient un « PEN-Club canadien-français » reconnu en juillet 1967 au congrès tenu en Côte-d'Ivoire.

Mais ce projet n'a pas progressé et ce n'est qu'en 1982 que le « Centre francophone canadien du PEN international » a finalement été reconnu à la conférence de Londres. Plus de cinquante ans après la présidence de Georgina Sime (1926-1931), une séparation s'effectuait donc, non sans une certaine acrimonie et au regret d'écrivains anglophones montréalais pour qui Toronto n'était pas la « capitale culturelle ». Le centre « francophone canadien », devenu « québécois » en 1989, allait de l'avant sous la présidence de Jean Éthier-Blais (1983-1994), tandis que Margaret Atwood assumait celle de PEN Canada.

Déjà, les francophones Victor Barbeau (1935-1937), Jean-Jacques Lefebvre (1961-1963) et Louise Gareau-Desbois (1975-1977), en plus de Jean Éthier-Blais (1980-1983), avaient présidé le centre. Il faut dire au passage que, longtemps avant que la correction politique ne le suggère, de nombreuses femmes ont mené l'organisme : après Georgina Sime, il y a eu Helen Guiton, Gwethalyn Graham, Dorothy Duncan, Grace Campbell, Constance Beresford-Howe et Katherine Roy, en plus de Louise Gareau-Desbois et de Jeanne Demers.

Le Centre québécois, comptant quelque 150 membres, connaît, à partir de 1984, un nouvel essor. Il obtient ses lettres patentes et s'active par la levée de fonds pour le Comité des écrivains en prison à l'occasion d'événements tels que la conférence du prix Nobel William Golding au Jardin botanique, un concert à la Chapelle du Bon-Pasteur, l'accueil d'écrivains libérés de prison, des dîners-conférences et des échanges avec d'autres centres PEN.

À l'époque où John Ralston Saul était président de PEN Canada, le projet de tenir un congrès international PEN au Canada avait déjà germé dans les esprits, de sorte que les deux centres, canadien et québécois, participèrent au succès du Congrès de 1989, tenu en deux volets à Montréal et à Toronto. Quelque cinq cents personnes y ont assisté, dont certains écrivains distingués d'Europe et des Amériques.

Après le départ de Jean Éthier-Blais, ce fut Jeanne Demers, professeure émérite à l'Université de Montréal, membre de la Société royale du Canada et de nombreux autres organismes littéraires, qui présida le centre de 1994 à 1999. Ces années furent consacrées à l'assainissement des finances de l'association et ponctuées de nombreux déjeuners ou dîners-conférences, et de l'accueil d'écrivains de passage au Canada, comme le dissident chinois Wei Jingseng.

C'est Noël Audet qui a été élu à la succession de Jeanne Demers, mais la maladie l'a vite fauché et j'ai pris la relève en 1999. J'y suis encore, mais non pour longtemps puisque je quitterai mes fonctions après le 81^e Congrès annuel du PEN international en octobre prochain.

Dossiers et action

Parmi les rituels d'action d'un centre PEN, on voit parfois, à part bien sûr des campagnes de sensibilisation sur des cas spécifiques, des missions coordonnées dans des pays où une situation exige une action d'éclat et concertée entre plusieurs centres et l'exécutif de l'organisation, comme l'impunité dans

les assassinats de journalistes au Mexique ou au Honduras, ce dernier pays étant, on l'oublie trop souvent, l'un des pires au monde pour ce genre de crime. Par ailleurs, certains centres organisent des campagnes d'alphabétisation, des mentorats auprès de jeunes écrivains, des résidences dans leur capitale pour les écrivains de province, des levées de fonds visant à créer des bourses d'écriture ou encore des partenariats régionaux entre centres.

Tout centre cherche en tout temps à recruter de nouveaux membres et tente également d'élargir son action auprès d'autres associations d'écrivains avec lesquelles il entend négocier des protocoles de solidarité. Pour le P.E.N. Québec, l'événement singulier et original, c'est Livres comme l'Air.

Livres comme l'Air

Ce fut au départ l'idée de la photographe Josée Lambert et du traducteur Raynald Adams, tous les deux membres d'Amnistie internationale (A.I.), section canadienne de langue française. En 2000, cette idée a fait l'objet d'une coopération qui demeure toujours en place entre A.I., l'Union des écrivaines et écrivains québécois (UNEQ) et le P.E.N. Québec. Après quelques années, le Salon du livre de Montréal est devenu le partenaire d'accueil.

Cette collaboration du Salon du livre de Montréal est exemplaire car elle offre un cadre et une vitrine permettant de porter à l'attention du public un certain nombre de cas qui rappellent que les écrivains sont parmi les créateurs les plus menacés de par le monde. Un kiosque est mis gratuitement à la disposition de Livres comme l'Air et le cas de dix écrivains étrangers jumelés à dix écrivains québécois est présenté sur une affiche explicative qui inclut la dédicace et identifie les deux « jumeaux ».

Dans ce kiosque fourni gracieusement par le Salon et animé par A.I., le public est encouragé à signer des pétitions à la défense de chacun des écrivains « adoptés ». Cela amène au moulin d'A.I. des éléments qui complètent ses représentations auprès des gouvernements concernés.

On parle donc d'une tradition qui a été établie, d'une sensibilité qui s'est manifestée. Car on ne sort pas indemne de ce jumelage : il y a quelque part quelqu'un dont on connaît plus spécifiquement les conditions de détention, les péripéties des injustices qui l'ont mené là où elle ou il se trouve. Il arrive que le prisonnier, une fois libéré, communique avec PEN ou avec A.I. et remercie son jumeau québécois.

Et la chaise vide qui ne l'est plus

C'est une tradition, pour les événements organisés par les centres PEN, très souvent des lectures, de placer une chaise vide à l'avant-scène : c'est la chaise où serait assis un de nos collègues, une de nos amies écrivaines s'il n'était pas emprisonné, si elle n'était pas persécutée et retenue quelque part dans le monde. Il y a un symbole puissant dans la cérémonie de lecture publique des dédicaces lors de Livres comme l'Air. Chaque écrivain québécois, après avoir entendu un bref exposé du cas de son jumeau, explique pourquoi il a accepté de participer à la lecture et lit sa dédicace. Puis il dépose sur la chaise vide le livre qu'il offre à son ami emprisonné. Ainsi, la chaise n'est plus vide. À la fin, il y a dix fantômes qui l'occupent, des écrivains dont la présence virtuelle vient de nous faire croire que la justice est peut-être possible si on joint les forces de l'indignation à celles de l'amitié.

Il est intéressant de constater, par ailleurs, que soixante-huit prisonniers jumelés depuis quinze ans ont finalement été libérés. Nous n'allons pas prétendre que ces libérations sont notre fait, mais il est impératif de croire qu'un vent de solidarité souffle et que les régimes totalitaires finissent souvent par utiliser des libérations de prisonnier d'opinion pour se donner bonne conscience, pour donner un image de tolérance et d'indulgence.

Et pensons-y. Cent cinquante écrivains québécois qui ont pendant un moment « accompagné » un écrivain prisonnier dont l'histoire leur est racontée. Souvent le Québécois veut savoir ce qui arrive à son dédicataire et nous pouvons fort heureusement répondre à cet intérêt par un suivi des cas principalement assuré par A.I.

CTDL & Déclaration de Québec

Dans un domaine propre aux intérêts du PEN international, et où le Québec possède une expertise et une sensibilité particulières, le Centre québécois est très sérieusement engagé auprès du Comité permanent sur la traduction et les droits linguistiques, le CTDL.

Il s'agit d'un comité traditionnellement présidé par un membre du PEN Catalan. On doit à nos collègues de Barcelone et de Gérone un grand effort qui a connu son essor dans les années 90, avec l'élaboration très fouillée, très savante, d'un projet de Déclaration universelle des droits linguistiques, un engagement qui serait éventuellement sanctionné par les Nations Unies au même titre que la Déclaration universelle des droits de l'homme ou celle du droit des enfants.

On voit bien ce que le PEN, promoteur de la littérature et défenseur de la liberté d'expression, voit d'essentiel dans l'enchâssement du droit de s'exprimer dans sa propre langue. L'effort initial a progressé lentement auprès de certaines instances nationales et le projet de Déclaration devait être présenté à l'Assemblée générale de l'UNESCO pour y être approuvé, puis acheminé jusqu'à l'Assemblée générale de l'ONU, aspirant à son inscription au titre des documents essentiels de l'humanité.

Mais l'affaire a fait long feu, les appuis étant trop timides, quand on ne sentait pas d'hostilité de la part de pays où la multiplicité des langues locales est souvent culturellement attractive ou folklorique mais peut devenir politiquement délicate, quand elle n'est pas franchement condamnable. Et ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard que Josep-Maria Terricabras, un universitaire et philosophe catalan, décida de rassembler les grands principes du projet de Déclaration et d'extraire de ses dizaines de pages une version pointue, essentielle, percutante qui est devenue le « Manifeste de Gérone sur les droits linguistiques » élaboré dans cette ville catalane et enfin présenté et promulgué au Congrès du PEN à Belgrade en 2011. Le Manifeste a fait l'objet de nombreuses traductions et est diffusé largement dans les réseaux du PEN et au-delà.

Voici le texte du Manifeste :

MANIFESTE DE GÉRONE SUR LES DROITS LINGUISTIQUES

PEN International rassemble les écrivains du monde. En 1996, la Déclaration universelle des droits linguistiques a été rendue publique à Barcelone par le Comité de la traduction et des droits linguistiques du PEN International. Quinze ans plus tard, ce même comité, réuni à Gérone, approuve un manifeste affirmant les dix principes fondamentaux de cette déclaration universelle.

1. La diversité linguistique est un héritage universel qui doit être valorisé et protégé.

2. Le respect de toutes les langues et de toutes les cultures est fondamental à la construction et au maintien du dialogue et de la paix dans le monde.

3. Tous les individus apprennent à parler au cœur d'une communauté qui leur donne la vie, la langue, la culture et l'identité.

4. Les différentes langues et les différentes façons de parler ne sont pas seulement des moyens de communication; ce sont aussi le milieu dans lequel les humains grandissent et les cultures sont construites.

5. Chaque communauté linguistique a le droit d'utiliser sa langue comme langue officielle dans son territoire.

6. L'instruction scolaire doit contribuer à améliorer le prestige de la langue parlée par la communauté linguistique du territoire.

7. Il est souhaitable pour les citoyens d'avoir une connaissance générale de langues différentes, parce que cela favorise l'empathie et l'ouverture intellectuelle, tout en contribuant à la connaissance plus profonde de leur propre langue.

8. La traduction de textes, surtout les grandes œuvres des différentes cultures, représente un élément très important dans le processus nécessaire à une meilleure compréhension et un plus grand respect entre les êtres humains.

9. Les médias sont un porte-voix privilégié pour développer et atteindre la diversité linguistique, ainsi que pour augmenter son prestige avec compétence et rigueur.

10. Le droit d'utiliser et de protéger sa propre langue doit être reconnu par les Nations Unies comme l'un des droits humains fondamentaux.

La déclaration de Québec

C'est dans la suite logique de ce Manifeste de Gérone que s'inscrit le projet de déclaration de Québec sur la traduction littéraire, les traductrices et les traducteurs qui sera soumis au Congrès de Québec. Le P.E.N. Québec, en donnant ce titre de « Déclaration de Québec » au texte veut inscrire dans la mémoire de l'organisme et des délégués au 81^e Congrès un nom qui, pour les traducteurs et ceux qui traitent avec eux, auteurs et éditeurs, critiques et journalistes, joindra la ville de Québec à un élément de justice et de culture inscrit parmi les principes universels.

Sans la traduction, nous ne saurions presque rien du monde. Sans les traducteurs, bien des portes resteraient closes, celles qui nous donnent accès aux classiques et aux écrivains ordinaires. Sans les traductrices, nous n'arriverions pas jusqu'au regard des gens d'autres lieux, d'autres cultures et curieux de savoir qui nous sommes.

Le traducteur, la traductrice, n'est pas simplement porteur des valises de la beauté, il est également le créateur d'une beauté singulière. S'il y a un mot pour résumer ce texte, cette « Déclaration de Québec », c'est que le traducteur est un créateur de plein droit. Il ne crée pas seulement des ponts, il rapproche les rives mêmes de la rivière du sens et de la littérature. Sans lui, sans elle, sans ses talents et sa fidélité inventive, la littérature n'arriverait pas jusqu'au lecteur, le bonheur des gens, rien de moins, en serait appauvri.

Voici la présentation que je fais pour le Comité du projet de déclaration, puis le texte du projet lui-même :

La littérature est art, bonheur et justice ; le traducteur est le créateur qui lui donne la nouvelle âme qui l'amène ailleurs et plus loin. Depuis le Manifeste de Gérone sur les droits linguistiques et avec la Déclaration sur le numérique, PEN international embrasse par des documents-chocs les grandes causes de la liberté d'expression.

La situation des écrivains québécois, si proche de celle des Catalans, en est une de fierté et d'épanouissement dans une situation minoritaire. Cette fierté et les espérances qui l'accompagnent, nous comptons les manifester lors du 81^e Congrès du PEN international dans la ville de Québec en octobre prochain.

Nous avons souhaité réfléchir sur le rôle du traducteur et de la traduction dans un monde connecté et curieux où la diversité des messages est menacée par un unilinguisme facile et réducteur. Nous voulons donner à cette réflexion un nom initialement écrit en français, lui attribuer un lieu et un propos qui resteront dans la mémoire des traducteurs et de leurs lecteurs. En présentant ce projet de Déclaration de Québec sur la traduction littéraire, les traducteurs et les traductrices au Comité de la traduction et des droits linguistiques, le Centre québécois du P.E.N. et ses partenaires veulent accompagner tous les traducteurs et traductrices vers une plus grande reconnaissance de leur rôle en littérature.

Louis Jolicœur, de l'Université Laval, à Québec, Sherry Simon, de l'Université Concordia, à Montréal, et moi-même, avons préparé ce projet avec la complicité d'Esther Allen du Baruch College de la City University of New York, de Hugh Hazelton de l'Université Concordia, à Montréal et de Fabio Scotto de l'Université de Bergame.

CODEP (Comité de défense des écrivains persécutés)

L'idéal de défense des droits de la personne, la mission spécifique de protéger la liberté d'expression écrite et, dans la foulée, d'apporter une aide à la fois morale et matérielle à des écrivains dont les droits sont bafoués, ne sont pas le privilège des seuls frères et sœurs écrivains. Le CODEP encourage le public en général, plus particulièrement ceux que l'indignation face à l'injustice incite à l'engagement, ceux et celles que des expériences de lecture ou de voyage, ou un simple coup d'œil sur les nouvelles arrivent à indigner et à motiver, à joindre leurs efforts aux nôtres en cosignant des envois aux gouvernements délinquants, en faisant des représentations auprès de nos propres autorités en politique étrangère et en écrivant aux ambassades et missions diplomatiques accréditées au Canada.

Résidence d'un écrivain en exil à Québec

C'est un aspect de la vie d'un écrivain auquel on pense rarement : l'écrivain en exil, celui ou celle que des circonstances parfois violentes, souvent immédiatement menaçantes forcent à quitter son pays, et qui trouve refuge dans un pays comme le Canada. Quel est l'avenir immédiat de sa création littéraire loin de son milieu, loin de ses éditeurs et lecteurs habituels, et aussi, bien sûr, loin de sa langue et de son milieu ?

C'est à cette question que John Ralston Saul a voulu répondre alors qu'il était encore résident de Rideau Hall à Ottawa, et maintenait son militantisme en faveur des idéaux et des causes du PEN. Il a donc rassemblé des partenaires de partout au Canada, et quelques-uns d'Europe ou du Secrétariat international du PEN à Londres, pour tenter de mettre en place un « réseau d'accueil d'écrivains en exil au Canada ». Parmi les entités qui ont répondu immédiatement et positivement à l'appel, la bibliothèque Gabrielle-Roy de Québec est exemplaire. C'est Marie Goyette, sa directrice, qui a lancé l'affaire et depuis, pour le trimestre de début décembre à fin février, la candidature d'un écrivain résident légal au Canada, est présentée par le Centre québécois du P.E.N. et occupe éventuellement un appartement dans ce qui va devenir cet automne la Maison de la littérature.

L'engagement de cet écrivain est simple : vouloir poursuivre un projet littéraire personnel identifié, et partager avec le public des bibliothèques de la ville de Québec le témoignage de son expérience de déracinement et de poursuite d'une œuvre littéraire. Jusqu'ici neuf écrivains ont profité de cette expérience.

Nouvelles Voix

Le concours Nouvelles Voix, c'est l'idée que, en tant que président du P.E.N. Québec, je me fais d'une coopération avec le milieu littéraire québécois en offrant à des jeunes un tremplin international et accessible grâce au réseau PEN réparti dans plus de cent pays ou régions du monde.

C'est la Maison de la littérature de Québec, son directeur, Bernard Gilbert, qui a suggéré de créer un volet francophone canadien à ce concours, lancé il y a trois ans, et ouvert par PEN international aux jeunes écrivains du monde entier. On invite des auteurs qui ont entre dix-huit et trente-cinq ans et qui n'ont pas encore publié de livre, à soumettre des textes littéraires, poésie, nouvelle ou récit. Ce sont des textes courts qui doivent être présentés dans les trois langues du PEN : le français, l'anglais et l'espagnol. Chaque centre PEN qui sollicite ces textes en soumet deux à un jury international ; trois finalistes sont invités au congrès mondial suivant et le nom du gagnant ou de la gagnante est annoncé lors de l'un des événements littéraires du congrès.

Par ailleurs, la gestion d'un concours littéraire, de sa promotion, de sa diffusion, de la réception des textes, de la convocation d'un jury, tout cela est lourd pour une organisation comme le P.E.N. Québec qui n'a pas de personnel permanent et qui a par conséquent une structure administrative fragile. C'est donc grâce au Festival Québec en toutes lettres et au Regroupement des éditeurs canadiens-français qu'un volet canadien de langue française a été, cette année, ajouté au concours international. Notre jury, composé d'un représentant de chacun des trois organismes (Québec en toutes lettres, RECF, P.E.N. Québec) s'est réuni en avril, a choisi un poème écrit par un poète et une nouvelle écrite par une femme. Une fois ces textes traduits en anglais et en espagnol, ils ont été soumis au jury international et c'est la nouvelle de Sophie Prévost, intitulée *Ailleurs*, qui a été retenue dans une « liste courte » de trois titres.

C'est donc au Congrès de Québec qu'on saura si Sophie Prévost est la lauréate de Nouvelles Voix / *New Voices* / *Nuevas Voces* 2015.

Le 81^e Congrès

La tenue d'un congrès annuel du PEN à Québec, c'est un projet hautement personnel de ma part, mais il a été provoqué au départ par Marie Goyette, la directrice de la bibliothèque Gabrielle-Roy de l'Institut canadien à Québec. Elle m'a dit

comme ça, au passage, quand nous parlions du programme qui nous lie (la résidence d'un écrivain en exil présenté par le P.E.N. québécois), « et pourquoi vous ne faites pas un congrès à Québec? »

C'est devenu un engagement qui tient à ma fidélité au Québec et à la ville où j'ai passé mon enfance et mon adolescence et surtout à la fierté que je ressens d'être Québécois, francophone en Amérique, venu d'une ville tout à fait singulière quant à son histoire, son site, son message culturel. Et puis je voulais marquer, chez lui, le départ, après deux mandats incroyablement fertiles à la présidence internationale du PEN, de John Ralston Saul.

Voilà ce que je veux dire par ce Congrès, et la Déclaration de Québec sur la traduction littéraire et les traducteurs et traductrices restera, j'espère, chez les délégués en particulier, mais aussi chez les traducteurs du monde, la signature d'un moment élevé de la sollicitude des écrivains les uns envers les autres. Quant au souvenir de cette ville, de l'automne, de ces moments de partage qu'emporteront les délégués, je sais qu'il mérite tous les efforts que nous mettons dans la préparation du Congrès, nous, cette petite équipe logistique dirigée par Anne-Laure Mathieu.

Un congrès annuel, c'est un événement au rituel établi, à l'accès réservé aux membres qui passent en revue les dossiers courants, discutent et approuvent les rapports des comités, procèdent à l'élection des cadres, accueillent les nouveaux centres, lancent les nouveaux programmes, votent les résolutions destinées à une large distribution faisant cas de la situation de la liberté d'expression dans le monde.

Et il y a un aspect moins formel, très important, qui est celui des échanges entre collègues écrivains, vite devenus des amis au cours des ans, des échanges d'information sur les expériences récentes, des projets de coopération.

Et il y a la découverte du lieu du Congrès, le contact avec les écrivains et artistes locaux, l'apprentissage d'une géographie et d'une culture nouvelles, une compréhension des enjeux politiques ou culturels du pays, de la ville. J'investis énormément dans ce dernier volet de la présence d'environ deux cent cinquante écrivains dans la ville de Québec pendant ces quelques jours d'octobre, journées d'autant plus effervescentes qu'elles donneront lieu aux derniers emballements d'une campagne électorale fédérale, spectacle, s'il en est, qui révèle les pulsions et les émotions d'un pays et en dit beaucoup sur ses états d'âme, ses priorités, son leadership, son avenir immédiat.

J'aime croire que le Québec, un Québec singulier par le bouillonnement de sa culture, de sa francophonie, de son assurance face aux défis du temps présent, marquera l'esprit et le cœur de nos amis étrangers, mais amènera aussi au Centre québécois du P.E.N. international de nouveaux membres québécois et canadiens, des gens de près ou de loin liés aux métiers de l'écriture – et même ceux qui sont des amateurs engagés – afin de poursuivre les causes qui nous rassemblent : liberté et justice, ouverture sur le monde, défense et promotion de la littérature comme instrument de paix, plus particulièrement par la traduction littéraire.

Consultez le site du Congrès – penquebec2015.org

Émile Martel

* Exceptionnellement, la « Lettre à un écrivain vivant » cède la place, dans ce numéro, à une présentation du PEN international et de son 81^e Congrès par le président du P.E.N. Québec, Émile Martel. (note de la rédaction)

NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES

JEAN-PIERRE APRIL, natif de Rivière-du-Loup, s'est fait connaître dans les années 80, ici et en France, dans le domaine de l'anticipation sociale. À partir de 2006, il est allé, avec *Les ensauvagés*, vers une littérature plus réaliste en publiant six livres chez XYZ Éditeur. À paraître cet automne son quinzième livre et premier recueil de contes, *Méchantes menteries et vérités vraies*, chez Hamac (Septentrion), et l'anthologie *Contes, légendes et récits du Centre-du-Québec*, aux Éditions Trois-Pistoles.

MATHIEU BLAIS enseigne la littérature au Cégep Édouard-Montpetit. Roman-cier et poète, il a été lauréat du prix Rina-Lasnier (2014), finaliste du prix Jacques-Brossard (2014) et demi-finaliste du prix du Festival de la poésie de Montréal (2013). Il aspire toujours à une plus grande liberté.

CHRISTINE DAFFE. Ses textes sont disponibles sur paralettre.blogspot.com. Elle s'intéresse aux travaux d'Alice Miller (1923-2010), docteure en philosophie, psychologie et sociologie, ainsi que chercheure sur l'enfance et auteure de 13 livres traduits en 30 langues.

EVELYNE GAGNON a reçu en 2001 le prix de poésie Clément-Marchand. Elle est titulaire d'un doctorat sur la poésie québécoise (UQAM), ainsi que d'un postdoctorat sur la poésie contemporaine (CRILCQ - Université de Montréal) et a contribué à plusieurs publications scientifiques. Ses poèmes sont parus dans *Art le Sabord*. Elle a enseigné la littérature dans diverses institutions et poursuit actuellement sa recherche postdoctorale au sein du Centre de littérature canadienne de l'Université de l'Alberta. Elle y étudie les formes contemporaines de la mélancolie dans la littérature canadienne depuis le tournant du XXI^e siècle.

OLIVIER GAMELIN, détenteur d'une maîtrise en études littéraires, a publié, participé et fondé quelques feuilles artistiques et littéraires dans la cité de Lavolette. Il a en outre publié des nouvelles dans les revues *Mæbius* (Prix de la bande à *Mæbius* 2013), *Virages*, *XYZ*, *Les écrits*, *Rue Saint-Ambroise* et *Wixx Mag*. À titre de rédacteur en chef et d'éditeur, il a souqué ferme sur le pont du journal de rue *La Galère* pendant quelques voyages. Il occupe actuellement le poste de journaliste au quotidien *Le Nouvelliste*, en plus de coordonner les Prix littéraires Thérèse-Denoncourt.

STÉPHANE GAUTHIER est né et a grandi au Lac St-Jean. Il a complété des études en linguistique à l'Université du Québec à Chicoutimi et poursuivi sa scolarité à l'Université de Montréal en sciences de l'information. Il est aujourd'hui bibliothécaire pour la Ville de Montréal. Son animal préféré est le rouge. Il a publié dans *Mæbius*.

CHANTALE GINGRAS vit à Québec et un peu dans sa tête. Elle est professeure de littérature au Cégep de Sainte-Foy. Elle a pour son dire que la chair n'est pas triste et que par bonheur elle n'a pas lu tous les livres. En fait, elle lit et

écrit parce qu'elle veut vivre mille vies, pas une de moins. Après avoir publié des textes portant sur la littérature et le cinéma, elle plonge dans la fiction. En 2016 paraîtra aux éditions L'instant même son recueil d'historiettes en 140 caractères (twitterature) *La vie est brève*.

ROBERT GIROUX a exercé pendant plus de vingt-cinq ans le double métier de professeur de lettres et d'éditeur littéraire. Depuis 1980, il dirige avec passion les Éditions Triptyque. Il a à son actif de nombreux ouvrages de réflexion sur la littérature et la chanson francophones. Il a aussi publié une dizaine de recueils de poésie, dont *et pourtant* (2011), et collaboré à de nombreuses revues littéraires. Choriste contagieux, il pratique le chant comme un exercice de vie.

JULIE HÉTU, écrivaine et artiste multidisciplinaire, publie en 2005 son premier roman, ... *avec usure*, et *Le destin littéraire des images* aux Éditions Art le Sabord. En 2011, au Centre national du livre de Paris, elle reçoit le prix du public La plume de paon pour son livre audio *Baie Déception* (Éditions Planète rebelle, 2009). En 2012, elle participe à l'ouvrage collectif *Le livre « produit culturel » ? De l'invention de l'imprimé à la révolution numérique* (Éditions Orizons). Elle fait paraître en 2014 le roman *Mot* (Éditions Triptyque), finaliste du prix France-Québec 2015 et du Prix du livre insulaire 2015. En 2015, elle complète une thèse de doctorat sur l'environnement acoustique des grottes ornées du Paléolithique à l'Université Concordia.

SUZANNE JACOB est écrivaine.

JACK KEGUENNE vit et travaille à Bruxelles dans les ex – ex-libraire, ex-critique d'art et de littérature, ex-artiste visuel, attend les soutiens pour continuer. Maintient la cote sur les poèmes après plus de vingt-cinq livres publiés. Se trouve facilement sur Facebook. Dernier titre : *Évidence intermédiaire* (www.elementsdelangage.eu).

MICHAËL LA CHANCE est philosophe et sociologue de formation. Professeur titulaire de théorie et histoire de l'art à l'Université du Québec à Chicoutimi, chercheur au CELAT, membre du comité de la revue *Inter Art Actuel*, il a publié nombre d'essais et de recueils de poésie dont *[mytism] Terre ne se meurt pas* (Triptyque, finaliste du Prix de poésie de l'ALQ et du Prix de poésie *Estuaire*), et un roman, *De Kooning malgré lui* (Triptyque). Ses deux plus récentes publications : *Épisodes* (La Peuplade, 2014) et *Crapaudines* (Triptyque, 2015).

PERRINE LEBLAN, Française d'origine, est venue s'installer à Montréal il y a quatre ans pour ses études. Après un baccalauréat en écriture de scénario et création littéraire à l'Université de Montréal, elle est actuellement à la maîtrise en création littéraire à l'Université McGill. Plusieurs de ses textes ont été publiés dans *Le Pied*, la revue littéraire des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal. Son premier roman, destiné à la jeunesse, *La peur au placard*, vient de paraître en France aux éditions Oskar.

MARIE LEFEBVRE a fait des études en création littéraire et en enseignement des langues. Elle travaille comme professeure de français. Elle a publié deux romans, *Les faux départs* (Triptyque) et *Flou* (Leméac), ainsi que des nouvelles dans la revue *Mæbius*.

TRISTAN MALAVOY, auteur, musicien et chroniqueur, a fait paraître des recueils de poèmes, des disques mêlant chanson et *spoken word*, ainsi que de nombreux récits et nouvelles dans des revues et des collectifs. Il a conçu des spectacles où la musique rencontre la littérature, dont « J'attends tes lèvres pour chanter » (Metropolis bleu et FIL, 2013). En parallèle, il a fait partie pendant dix ans de la rédaction de l'hebdomadaire *Voir* et tenu pendant cinq ans une chronique sur les arts visuels et la littérature à Télé-Québec. Depuis peu, il pilote la collection Quai n° 5 des Éditions XYZ et signe une chronique dans les pages de *L'actualité*.

ANTONIN MARQUIS est né à Sherbrooke et habite maintenant à Montréal. Titulaire d'une maîtrise en création littéraire à l'UQAM, il commence à l'automne un doctorat en création littéraire à l'Université de Sherbrooke. En 2011, il a publié deux nouvelles dans les revues *Jet d'encre* et *Code barres*. Il a été critique littéraire pendant deux ans pour le webzine *Les Méconnus*. Il rédige sporadiquement des critiques littéraires pour le *Huffington Post Québec*.

ÉMILE MARTEL est poète et traducteur littéraire. Il a publié dix-sept ouvrages de poésie et, avec Nicole Perron-Martel, trente traductions de l'espagnol ou de l'anglais. Récipiendaire en 1995 du prix du Gouverneur général et en 2010 du prix Jaime-Sabines – Gatien-Lapointe, il a été élu en 2011 à l'Académie des lettres du Québec, qu'il préside. Il est aussi président du Centre québécois du P.E.N. international.

MAXIME OLIVIER MOUTIER, écrivain et psychanalyste, n'a jamais eu l'habitude de faire dans la dentelle. Né à Montréal-Nord au sein de la communauté italienne, il fait encore aujourd'hui partie de ceux qui savent et nous rappellent que nous vivons dans un monde de fous. Parmi ses publications : le roman *Scellé plombé* et l'essai *La gestion des produits* (Marchand de feuilles), le roman *Marie-Hélène au mois de mars* et le recueil de nouvelles *Risible et noir* (Triptyque).

JULIA PAWLOWICZ, d'origine polonaise et Québécoise d'adoption, a étudié la littérature à l'Université McGill. Maintenant elle l'enseigne et publie dans des revues comme *Mæbius*, *Art le Sabord*, *Jet d'encre* et *Zinc*. Son premier roman, *Retour d'outre-mer* (Triptyque, 2013), a figuré parmi les finalistes du prix des Cinq continents de la francophonie et lui a valu une mention spéciale de l'Association des auteurs francophones d'Amérique. En 2015, son poème « Mon fracas, ma boréale » (*Mæbius*) lui a permis de gagner le Prix de poésie de la SODEP.

THOMAS POURCHAYRE a 41 ans et vit à Lyon. Il écrit la nuit, assis sur une branche, les yeux écarquillés par le café, en se demandant bien pourquoi il s'est choisi comme principal sujet d'écriture la question du choix. De jour, il mène des activités de coordination et construction collective dans une institution. Ses nouvelles, brèves et proses poétiques paraissent régulièrement dans des recueils collectifs et des revues telles que *Brèves*, *Borborygmes*, *Rue Saint-Ambroise*, *Harfang*, *Dissonances*. Son blog d'auteur : www.loeilcrie.fr.

NADIA ROY œuvre dans le milieu culturel depuis plus de dix ans comme professionnelle des communications. Si elle écrit principalement pour promouvoir, faire connaître et mettre en valeur le travail des créateurs, elle pratique

aussi l'écriture de fiction, autant par jeu que par défi. « Cap-Tourmente » est sa seconde publication dans la revue *Mæbius*, après « Irène ou l'impromptu pour tracteur » (n° 114), qui lui a valu une mention spéciale du Prix de la bande à *Mæbius* 2007.

MARIE-ÈVE SÉVIGNY dirige La promenade des écrivains, organisme consacré au patrimoine littéraire de Québec. Son recueil de nouvelles *Intimité et autres objets fragiles* (Triptyque, 2012) a été favorablement reçu par la critique et le public. En 2013, elle a piloté « Québec, ville insolite », n° 138 de *Mæbius*. Avec la romancière Chrystine Brouillet, elle a publié *Sur la piste de Maud Graham. Promenades et gourmandises* (Parfum d'encre, 2014, prix Marcel-Couture).

JEAN-PHILIPPE VEILLEUX. L'écriture a commencé comme un passe-temps et s'est peu à peu transformée en identité. Outre la distinction de semi-finaliste du Concours de nouvelles de Radio-Canada pour « Expiration » (publiée dans le collectif « Des nouvelles de Gatineau », 2015), ses efforts ont donné naissance à trois romans, un conte jeunesse et une quarantaine de nouvelles qui, pour la plupart, attendent toujours d'être publiées.

LES YEUX FERTILES

DENIS VANIER

Une Inca sauvage comme le feu (édition critique), poésie
Éditions Huit, 2014, 268 p.

Denis Vanier est un de nos poètes emblématiques. Toutefois, hormis ses textes publiés au cours de sa période phare, soit les années 70, avec des recueils tels que *Je*, préfacé par nul autre que Claude Gauvreau, *Pornographic delicatessen* et *Lesbiennes d'acid*, on connaît un peu moins ses œuvres parues entre la publication des *Œuvres poétiques complètes* en 1980 et celles de la deuxième moitié des années 90, vers la fin de sa vie. *Une Inca sauvage comme le feu*, recueil publié en 1992 aux Éditions de La Huit, est passé sous le radar de la critique, comme le mentionne l'éditeur Rémi Ferland dans sa préface. C'est l'une des raisons pour lesquelles ce dernier a voulu faire paraître une édition critique de ce recueil qui, selon lui, « est le meilleur [...] de Denis Vanier », parce que son « écriture y atteint à un sommet et [que] jamais [...] elle ne fut aussi lyrique, aussi variée, aussi complète, aussi achevée ».

Reste qu'il s'agit du point de vue d'un ami et éditeur, qui, dans sa préface, raconte sa rencontre avec le poète et ses années de collaboration avec lui, avec ce que cela comporte d'admiration, mais aussi de différends et de mésentente. Cette préface nous dépeint une époque plus difficile du milieu de l'édition québécoise, selon Ferland, de même que le rapport du poète avec ce milieu, alors qu'il est quelque peu délaissé par l'institution. On nous y dévoile également des facettes moins connues de Vanier, présenté dans toute sa vulnérabilité, une fois dégagé de l'aura de son personnage public de poète sulfureux.

C'est d'ailleurs cette vulnérabilité qui habite le recueil. Comme toujours chez Vanier, on est en plein lyrisme, un lyrisme cru et foisonnant. Le vocabulaire demeure celui qu'on connaît au poète, toujours urbain et éclectique. On s'éloigne toutefois légèrement de son côté tapageur et provocateur habituel, pour entrer dans un registre plus intimiste et intérieur, où le poète nous parle avec un certain cynisme, comme lorsqu'il fait cet aveu : « J'ai trop vécu dans la fosse commune / pour même mort m'en ennuyer. » Plusieurs passages sont d'ailleurs d'une

grande lucidité et témoignent d'une certaine désillusion : « il y en a qui perdent leur vie / mais on ne saura jamais où », « l'on dut conclure que l'acidité de la beauté / ronge même l'acier ». Le poète, dans son prologue, qualifie ces textes de « poèmes biologiques », et aborde le thème du corps, matériel, charnel, mais sous l'emprise « des effets secondaires de l'absolu ». La question de la mort est très présente, et aussi celle de la solitude et de la maladie, comme en témoigne cette phrase mordante et empreinte d'humour noir : « On ne guérit jamais d'être son corps. »

Le recueil demeure cependant imparfait, dans une certaine mesure. On a l'impression que le premier jet n'est pas si loin, que quelque chose demeure inachevé, comme à l'état brut. Les métaphores à rallonge sont légion, comportant notamment une surabondance de compléments du nom : « une passion de femme / en voyage à Dachau / dans les fours émollients / de la vie rêvée / de la tragédie / de sa douceur. » Dans plusieurs autres passages, on perd aussi de vue le fil du poème à cause d'explications qui en alourdissent la progression. Il s'agit là de quelques défauts, peut-être, mais ces « maladresses » donnent tout de même au texte une certaine fraîcheur, une impression de poésie spontanée et de liberté qui nous emporte avec elle dans son exaltation débridée.

Le recueil est suivi d'un dossier critique assez exhaustif. L'éditeur ajoute des précisions qui apportent un éclairage pertinent au texte, mais propose surtout une interprétation personnelle des poèmes, en regard de sa relation d'amitié avec l'auteur et de ce qu'il connaît de sa vie. Cette posture éditoriale en vaut bien une autre, et cette approche permettra à certains lecteurs d'y puiser des renseignements supplémentaires à même de leur faire mieux saisir et apprécier l'œuvre de Vanier, sans aucun doute.

Mathieu Simoneau

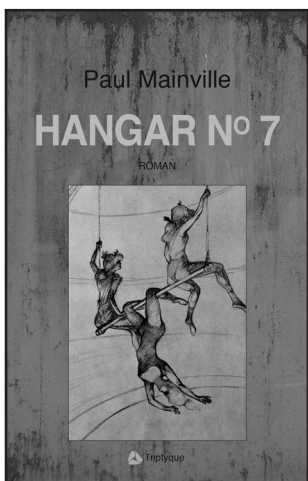


François Lepage

Pas d'autres dieux

roman, 162 p., 23 \$

Nous sommes en Belgique. Parvenus à l'âge adulte, deux frères jumeaux quittent le nid maternel et empruntent des chemins divergents. Lucas est un brillant économiste, spécialiste de la Bourse. Autiste, Antoine est un calculateur génial qui décrypte des clés informatiques réputées inviolables et prédit la météo mieux qu'un ordinateur. Et, surtout, après avoir entendu l'appel de Dieu, il décide d'aller vivre dans une abbaye. Cependant Lucas, sous l'influence de son ami libertarien Verchuren, a d'autres ambitions pour son frère, plus lucratives : il compte mettre à profit les dons d'Antoine pour prédire les cours de la Bourse.



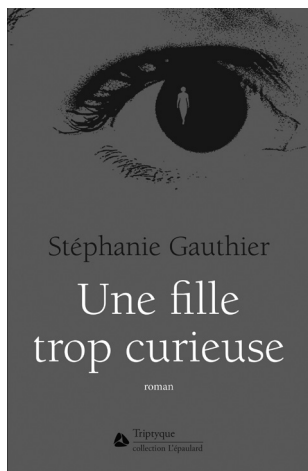
Paul Mainville

Hangar n° 7

roman, 208 p., 23 \$

1980. Une guerre ethnique éclate en Europe de l'Est. Pour survivre, les artistes de la troupe du Cirque des montagnes Bleues sont forcés de divertir ceux qui les tiennent prisonniers dans un camp. Si cet art était pour eux à la fois une passion et un gagne-pain, leurs spectacles quotidiens seront dorénavant synonymes de survivance.

Quelques décennies plus tard, à l'occasion du spectacle *Le cirque des ombres*, Miljenka présente son numéro de trapèze. Cette fois, il n'est plus question de survie, mais de rappel aux vivants de la tragique histoire de ses parents et de tous les artistes qui ont péri ou survécu au cours de cette guerre.

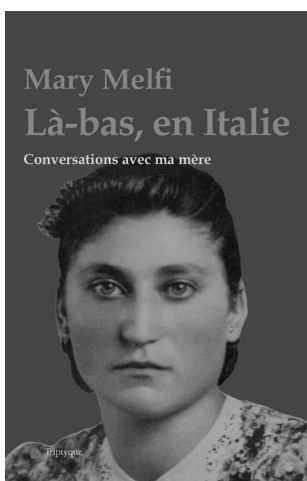


Stéphanie Gauthier

Une fille trop curieuse

polar, 294 p., 25 \$

Une fille trop curieuse s'ouvre sur un incident banal – un accrochage automobile à première vue sans conséquence – qui s'avérera le déclencheur d'un jeu de cache-cache narratif admirablement maîtrisé. Tout un réseau d'acteurs se croisent, s'aiment, se repoussent, mêlés à leur insu à ce fâcheux accident.



Mary Melfi

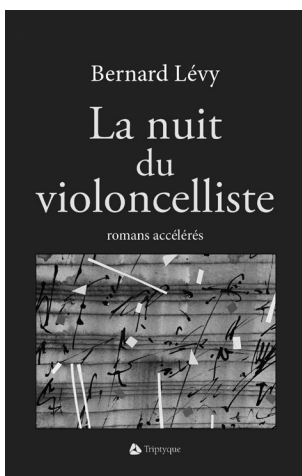
Là-bas, en Italie

Conversations avec ma mère

Traduction de Claude Béland

récit autobiographique, 337 p., 25 \$

Entre Montréal-Nord et Casacalenda, petite ville médiévale du sud de l'Italie, entre l'aube du XX^e siècle et le début du XXI^e, Mary Melfi multiplie les allers-retours dans le temps et dans l'espace et, par toutes petites touches, tisse avec tendresse, humour et autodérision, le tableau d'une réconciliation entre deux générations.

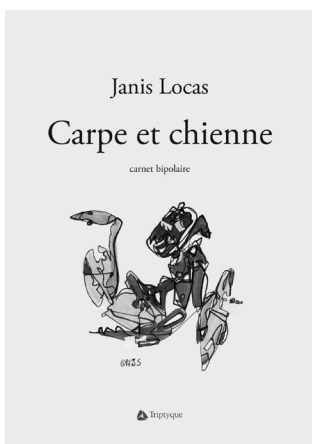


Bernard Lévy

La nuit du violoncelliste

romans accélérés, 180 p., 25 \$

Faites l'expérience : laissez-vous prendre par les péripéties où vous conduit le texte que vous avez choisi. Vous en aurez bien vite plein la vue ; il sera temps alors de fermer les yeux. Et ce ne seront plus ni des phrases ni des mots qui défileront dans votre tête mais des images fixes ou mobiles associées et assorties à des sons. Oui, ces caractères typographiques, fils d'écritures sages ou folles, immobiles ou animées, brûlantes ou douces qui se frôlent, s'entrechoquent, se caressent, se froissent ou se fracassent, vous invitent à ouïr leur bruitage.



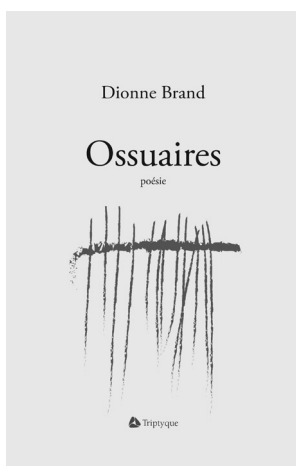
Janis Locas

Carpe et chienne

carnet bipolaire, 108 p., 17 \$

Carpe et chienne est l'occasion pour Janis Locas – reconnue déjà pour la vivacité de son écriture dans *La maudite Québécoise* – d'explorer une tout autre forme d'altérité dans ce carnet composé d'une variété de textes parcourant les extrêmes de l'humeur.

Le lecteur traverse en même temps que l'héroïne de singuliers moments de dépression, d'euphorie et de psychose, sans savoir où le mène cette expérience littéraire et humaine aussi déconcertante qu'inédite.



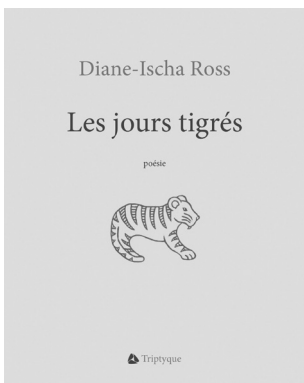
Dionne Brand

Ossuaires

Traduction de Nicole Côté

poésie, 85 p., 17 \$

L'œuvre de Dionne Brand a toujours été « un creuset de lyrisme incantatoire et de cinglante critique sociale » (Barbara Carey). En effet, couvrant à la fois l'intime et le collectif, *Ossuaires* opère une défamiliarisation par le biais du désancrage des mots : délestés de leur contexte immédiat, bardés d'images contradictoires, ceux-ci font perdre pied au lecteur, démantelant à mesure les itinéraires dans la cartographie des conventions de lecture, faisant ainsi ressentir de près ce monde hasardeux qui est le nôtre.



Diane-Ischa Ross

Les jours tigrés

poésie, 102 p., 17 \$

Les jours tigrés sont la chronique d'un double deuil, chacun raidissant la douleur de l'autre, l'empêchant de se liquider dans la vie qui reste. Mais il faut penser à l'avenir, le sentir, le refaire et accueillir toutes les bouées de vigueur, d'émerveillement retrouvé, les souligner. La poésie est un piège et un miroir à enchantement, à extase et comme une façon de maganner la peine comme la salade, pour qu'elle parte, de guerre lasse, quand on trouve la formule magique, l'équation. Laisser passer aussi : l'écriture agit comme l'eau.



Joël Des Rosiers

Chaux

poésie, 91 p., 30 \$

*pour le descendant
qui ne vit pas le jour
les îles de l'amante furent
un delta de sang*

*j'ai gardé en moi le cœur de l'enfant
des bouts d'objets qui valent
par l'odeur de la chaux
embryons desséchés qui obsèdent*

*que sa voix fût voix
de n'avoir jamais été entendue
des cordages d'amour je l'enserme
aux scansions du poème exaucé*



Abonnement

Quatre numéros par année

Frais postaux et taxes inclus

LOCAL

Abonnement individuel (1 an)	63,24 \$
Abonnement individuel (2 ans)	114,98 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	126,47 \$

ÉTATS-UNIS

Abonnement individuel (1 an)	85,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	135,00 \$

INTERNATIONAL

Abonnement individuel (1 an)	95,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	150,00 \$

revue-estuaire.com

estuaire

C.P. 48774, Outremont (Québec) H2V 4V1

Nom

Adresse

Ville, Province

Code postal

Téléphone

Courriel

Abonnement à partir du numéro

**VOUS RECHERCHEZ UN PARTENAIRE
FIABLE ET POLYVALENT ?**



NOUS SOMMES FAITS L'UN POUR L'AUTRE.

Marquis est votre partenaire de choix pour
la réalisation de vos livres et publications reliées,
de la mise en pages à l'entreposage.

Que ce soit sur presse numérique ou offset,
notre équipe de plus de 300 experts trouvera
la solution qui vous convient.



MARQUIS

L'art de trouver votre solution

1 855-566-1937 marquislivre.com



Depuis 1985,
les meilleurs
nouvelliers
publient dans

LA REVUE
XYZ
DE LA
NOUVELLE

1 an/4 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 35 \$

États-Unis 50 \$

Autres pays 65 \$

INSTITUTION

Canada 45 \$

États-Unis 60 \$

Autres pays 75 \$

2 ans/8 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 65 \$

États-Unis 95 \$

Autres pays 125 \$

INSTITUTION

Canada 85 \$

États-Unis 115 \$

Autres pays 145 \$

3 ans/12 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 90 \$

États-Unis 135 \$

Autres pays 180 \$

INSTITUTION

Canada 120 \$

États-Unis 165 \$

Autres pays 210 \$

Abonnement de soutien annuel: 70 \$ ou _____ \$

Paiement en dollars canadiens. Si vous n'habitez pas le Canada, le plus simple est de payer avec votre carte Visa ou Master Card.

Prix indiqués toutes taxes comprises

N° TPS: 121 138 234 RT0001/N° TVQ: 1015413367 TQ0001

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____

Téléphone _____

Pays _____

Courriel _____

Je m'abonne pour

☐ 1 an/4 numéros

☐ 2 ans/8 numéros

☐ 3 ans/12 numéros

à partir du n° _____

☐ Chèque



N° _____

exp. _____

/

Signature _____

XYZ. La revue de la nouvelle

11860, rue Guertin, Montréal (Québec) H4J 1V6

Téléphone: 514.523.77.72 • Télécopieur: 514.523.77.33

Courriel: info@xyzrevue.com • Site Internet: www.xyzrevue.com

ex
revue de poésie
it

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier.....41,41 \$ ☐

Étranger (*Transport inclus*).....69,02 \$ ☐

En librairie..... 11,50 \$

(les taxes sont incluses dans les prix)

Téléphone : (514) 721-5389

Internet : <http://www.exit-poesie.com>

Courriel : administration@exit-poesie.com

Je désire m'abonner () me réabonner ()

À partir du numéro en cours () ou du numéro _____

Nom : _____

Adresse : _____

Ville/Province : _____

Code postal : _____ Téléphone : _____

Télécopieur : _____

Courriel : _____

Je paye par chèque () Visa () Mandat ()

N^o: _____ Expiration : _____

Signature : _____

Payable à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.

C.P. 22125, C.S.P. Saint-Marc, Montréal (Qc), H1Y 3K8

MÖEBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

Tarifs d'abonnement (taxes incluses)

4 numéros /1 an

Individu:	• au Canada	1 an: 35 \$	2 ans: 60 \$
	• à l'étranger	1 an: 60 \$	2 ans: 110 \$
Institution:	• au Canada	1 an: 60 \$	2 ans: 110 \$
	• à l'étranger	1 an: 100 \$	2 ans: 190 \$

La collection complète :

(environ 130 numéros) + un abonnement d'un an

• au Canada	individu:	350 \$
	institution:	450 \$
• à l'étranger	individu:	400 \$
	institution:	500 \$



Adressez votre chèque ou mandat-poste au nom de:

MÖEBIUS

2200, rue Marie-Anne Est

Montréal (Québec)

H2H 1N1 Canada

Tél. et téléc.: (514) 597-1666

Courriel: triptyque@editiontriptyque.com

Site Internet: www.revuemoebius.qc.ca

Nom : _____

Adresse : _____

Courriel : _____

Tél. : _____

Je m'abonne à partir du numéro _____

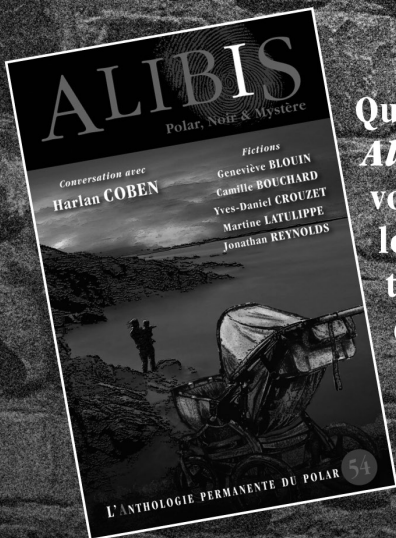
Je désire recevoir la collection complète
et un abonnement d'un an



POLAR NOIR MYSTÈRE

Vous aimez

les bonnes histoires policières ?



Quatre fois l'an
Alibis
vous offre
les meilleurs
textes
du genre !

VOUS POUVEZ DÉSORMAIS VOUS ABONNER EN LIGNE
GRÂCE À NOTRE SITE TRANSACTIONNEL !

• FICTIONS • CHRONIQUES • LECTURES • NOUVEAUTÉS •
et un complément gratuit téléchargeable au
www.revue-alibis.com

COUPON D'ABONNEMENT

Je m'abonne pour

PAPIER

☐

1 an : 34,79 \$ (taxes en sus)

☐

2 ans : 65,23 \$ (taxes en sus)

NUMÉRIQUE

☐

1 an : 20,00 \$ (taxes en sus)

☐

2 ans : 39,00 \$ (taxes en sus)

(pdf ou epub)

NOM

ADRESSE

Tél. / courriel

Veuillez commencer mon abonnement au numéro :

Chèque ou mandat à l'ordre de : **Alibis**, 120, côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9

418-837-2098

MO54

www.revue-alibis.com



KIOSQUE NUMÉRIQUE

ARTS VISUELS CINÉMA CRÉATION LITTÉRAIRE CULTURE ET SOCIÉTÉ HISTOIRE ET PATRIMOINE LITTÉRATURE THÉÂTRE ET MUSIQUE THÉORIES ET ANALYSES

**Vous pouvez ajouter les revues culturelles québécoises
à votre bibliothèque virtuelle en visitant le site Web
de la SODEP.**

LA CULTURE
EN REVUES

SODEP.QC.CA

Conseil des arts
et des lettres
Québec



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

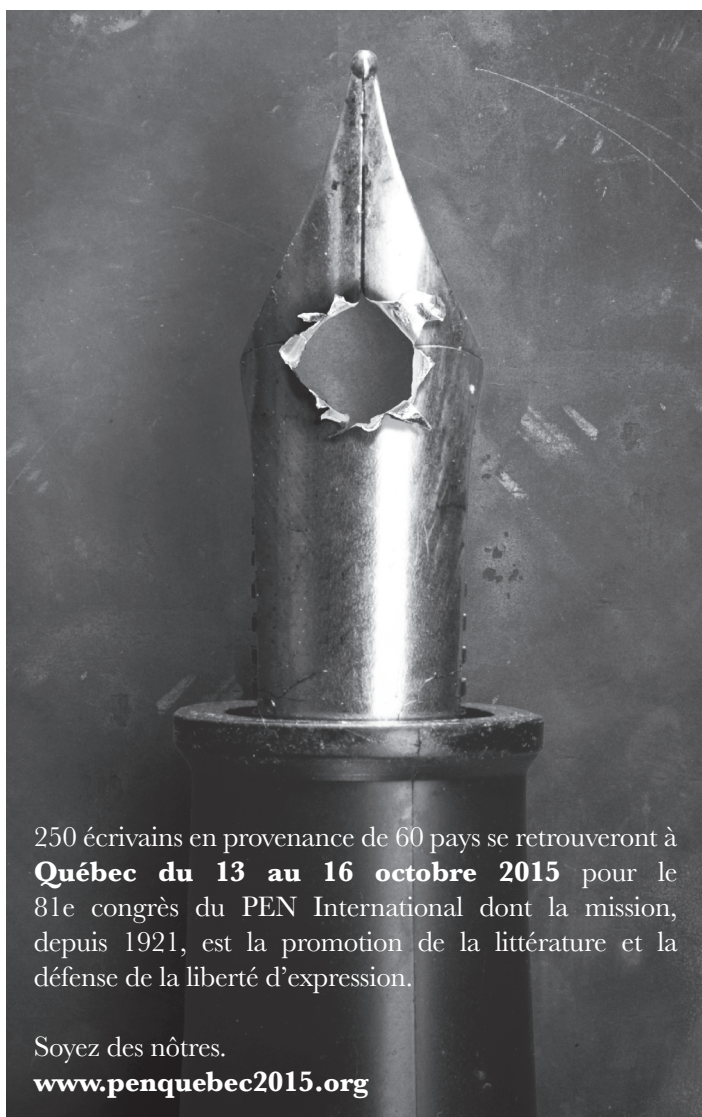
Canada



FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE
DU LOISIR LITTÉRAIRE

REVUES
le passeur

La FQLL a mis en service plusieurs programmes
favorisant l'émergence d'activités participatives de
loisir littéraire dans toutes les régions du Québec.
Information : www.fqll.ca



250 écrivains en provenance de 60 pays se retrouveront à **Québec du 13 au 16 octobre 2015** pour le 81^e congrès du PEN International dont la mission, depuis 1921, est la promotion de la littérature et la défense de la liberté d'expression.

Soyez des nôtres.

www.penquebec2015.org



Entente de
développement culturel



Québec



Culture
et Communications
Québec



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts





Tous les numéros de la revue *MÆBIUS* sont désormais imprimés sur du papier 100 % recyclé postconsommation (exempt de fibres issues des forêts anciennes) et traité sans chlore.

Le secret

JEAN-PIERRE APRIL
MATHIEU BLAIS
CHRISTINE DAFÉ
EVELYNE GAGNON
OLIVIER GAMELIN
STÉPHANE GAUTHIER
CHANTALE GINGRAS
JULIE HÉTU
SUZANNE JACOB
JACK KEGUENNE
MICHAËL LA CHANCE
PERRINE LEBLAN
MARIE LEFEBVRE
TRISTAN MALAVOY
ANTONIN MARQUIS
MAXIME OLIVIER MOUTIER
JULIA PAWLOWICZ
THOMAS POURCHAYRE
NADIA ROY
MARIE-ÈVE SÉVIGNY
JEAN-PHILIPPE VEILLEUX

81^e CONGRÈS
DU **PEN** INTERNATIONAL
À QUÉBEC
PAR ÉMILE MARTEL

UN NUMÉRO PILOTÉ PAR ROBERT GIROUX



12\$